This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

Rudler E.41

COMMENTAIRES
SUR LES ŒUVRES
DE JEAN RACINE.

COMMENTAIRES
SUR LES ŒUVRES
DE JEAN RACINE,

PAR M. LUNEAU DE BOISJERMAIN.

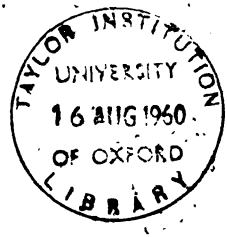
TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez PANCKOUCKE, libraire, rue & à côté de la comédie françoiſe.

M. DCC. LXVIII.

Avec approbation & privilége du roi.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS
DU LIBRAIRE.

La préface générale qui précede ici la vie de Racine, & les commentaires qu'on a publiés ſur les ouvrages de ce grand homme, renferme beaucoup de choſes qui ne conviennent qu'à l'édition in-8°. des œuvres de ce poëte qu'on vient de publier. On la préſente ici telle qu'elle a été faite, afin de donner aux perſonnes qui ne pourront pas acheter cette édition, le moyen de ſe procurer en petit tout ce qu'elle renferme de nouveau. Il auroit été poſſible d'y ſupprimer les

choſes qui ſont étrangeres à ce recueil d'obſervations que j'ai cru devoir publier ſous ce format : mais peut-être l'auteur ne nous auroit-il pas pardonné de prendre la liberté de mutiler un ouvrage qui ſeroit moins intéreſſant, ſi on en rompoit texture qui y regne.

PRÉFACE

GÉNÉRALE.

L'ÉDITION de Jean Racine que je préſente au public eſt la plus complette de celles qui ont été publiées juſqu'ici; elle renferme tout ce qui eſt ſorti de la main de cet illuſtre poëte : ſes tragédies, ſes œuvres diverſes en vers & en proſe, ſes lettres, les œuvres même qui lui ſont attribuées, & une note des ouvrages auxquels on prétend qu'il a eu part. Toutes ces pieces ſont précédées d'une préface hiſtorique, dans laquelle je me ſuis attaché à faire connoître les raiſons qui ont engagé Racine à les entreprendre; les petits événements qui les ont fait naître, ou auxquels elles ont donné lieu; la maniere dont elles furent reçues du public; le temps où elles furent repréſentées ou imprimées. Les tragédies ſont ſuivies d'un examen général, dans lequel j'ai réuni, ſous un ſeul point de

vue, les observations différentes dont elles ont été l'objet. On y examine le plan que l'auteur s'étoit tracé, la maniere dont il l'a rempli, l'effet général des caracteres & de l'ensemble. Ces remarques, ces notes, ces préfaces, ces examens ne sont pas tous de moi; il y en a que j'ai employés sans y faire aucun changement; il y en a d'autres qu'il m'a fallu rédiger, refaire en entier, rétrécir, étendre ou développer. J'ai été aidé par des personnes que j'avois intéressées à mon entreprise, ou qui n'ont eu d'autre objet que de m'obliger. La justice que je dois leur rendre me force à cet aveu : elle m'impose également la nécessité de faire connoître en quoi j'ai contribué à avancer cette édition. Ce détail paroîtra peut-être minutieux; mais la crainte d'encourir le reproche de l'avoir entrepris ne m'a point semblé une raison suffisante de m'en dispenser.

J'ai fait seul la préface générale, la vie de Racine & le discours préliminaire; les préfaces des *éditeurs* d'Iphigénie, de Phedre, d'Esther & d'Athalie; les examens généraux de ces trois dernieres pieces; l'examen général du théâtre de

Racine; les préfaces & les notes qui accompagnent toutes les œuvres diverſes.

Les notes que j'ai faites ſur le théâtre de ce poëte, s'étendent à toutes les recherches hiſtoriques que chaque ſujet pouvoit comporter. Elles comprennent auſſi les imitations de Racine, les réflexions auxquelles cette découverte a pu donner lieu, la traduction de tous les morceaux que ce poëte avoit empruntés des auteurs anciens. Ce travail ne ſera peut-être pas le plus agréable ni le plus parfait de cette édition; c'eſt au moins celui qui exigeoit le plus de peine, d'aſſiduité, de ſoins & de conſtance. Racine ſçavoit Homere, Eſchyle, Euripide & Sophocle par cœur; il en étoit ſi rempli, que leurs idées ſublimes ſe fondoient comme naturellement avec les ſiennes.

Deux perſonnes, déjà connues dans la république des lettres par les efforts qu'elles ont faits pour s'y diſtinguer, m'ont fourni quelques obſervations ſur toutes les pieces de Racine. C'étoient, d'une part, des préfaces & des examens à peu près ſemblables aux préfaces des éditeurs & aux examens généraux qui

précedent ou ſuivent dans cette édition chaque tragédie ; c'étoient, de l'autre part, des remarques faites dans le genre de celles de Louis Racine. J'ai beaucoup profité des premieres dans les huit premieres pieces de Racine, & je n'ai fait aucun uſage des autres.

L'une & l'autre avoient fait auſſi des notes ſur toutes les pieces de cet illuſtre poëte. Les unes roulent toutes ſur la texture différente des pieces, ſur leur conformité avec les regles de l'art, ſur la marche de l'action, ſur la conduite des perſonnages, & ſur l'oppoſition différente des caracteres. Il n'y avoit dans celles-ci que peu ou point d'obſervations ſur la langue, nulle connoiſſance du théâtre des anciens, aucune imitation, mais des morceaux copiés mot à mot d'après le pere Brumoy. Je les ai rejettés, parce qu'ils me devenoient inutiles après la recherche que j'en avois faite. J'ai choiſi au contraire dans les notes tout ce qui m'a paru digne d'être conſervé.

Je n'ai pas tiré autant de parti des autres remarques qu'on m'a fournies, parce qu'elles ne m'ont offert qu'un très-petit nombre d'obſervations ſur l'art

théâtral. L'auteur de qui je les tiens a lu les poëtes grecs ; mais ce qu'il en a extrait ne peut guere être regardé que comme une indication vague des matériaux qu'on pouvoit mettre en œuvre, & non point comme des morceaux prêts à être employés.

Je n'ai rien trouvé qui fût digne d'être mis sous les yeux du public, dans une *préface générale*, une *vie de Racine*, & des *réflexions générales* sur les pieces & le génie de cet auteur, que l'on m'a présentées comme l'ouvrage le plus propre à immortaliser cette édition. Chaque homme a sa maniere de voir & de sentir ce qui est bon ou mauvais ; il est très-naturel qu'il y en ait quelques-uns qui se trompent, & qu'il y en ait d'autres qui s'apperçoivent de leurs erreurs.

L'invitation que j'avois faite aux gens de lettres de me communiquer leurs réflexions sur le théâtre de Racine, m'a procuré la connoissance de deux jeunes professeurs au collége de Dijon, qui ont concouru plusieurs fois aux prix de l'académie françoise. Les notes qu'ils m'ont envoyées sur les dix dernieres pieces de ce poëte, ne sont pas en grand

nombre ; mais elles ſont remplies de juſteſſe, & écrites dans un ſtyle vif & ſerré. Je publie avec d'autant plus de plaiſir les obligations que je leur ai, que je ne puis louer, comme je le ſouhaiterois, leurs talents & la maniere noble & déſintéreſſée dont ils m'ont adreſſé le fruit de leurs travaux.

Je ne donnerai point ici la liſte de toutes les éditions qu'on a faites du théâtre & des œuvres de Racine. Les libraires de Hollande ont été les premiers qui ont recueilli ſes tragédies. Dès 1678 on en publia une édition à Amſterdam. Cet exemple détermina Thierry, en 1684, à ſolliciter un privilége pour réimprimer en France toutes ces pieces, qui n'avoient été imprimées que ſéparément. Cette édition ne parut qu'en 1687 à Paris ; elle a ſervi de modele à toutes celles qui l'ont ſuivie.

Quoiqu'on ne faſſe point aux poëtes l'honneur de rechercher leurs premieres idées, comme on recherche les premiers coups de crayon d'un peintre, j'ai cru qu'on verroit avec plaiſir les vers que Racine avoit changés ou retranchés. Ces variantes ſont en très-grand nombre dans

ſes premieres pieces : c'eſt qu'il n'étoit pas encore ſûr de ſon génie & de ſon ſtyle. Je les ai toutes recueillies dans les éditions faites du temps de cet auteur célebre. Je les ai miſes en notes, parce que j'aurois regardé comme une infidélité de les rétablir dans le texte. On doit publier les ouvrages d'un poëte tel qu'il les avoue. Ce ſera ſur la derniere édition des œuvres de M. de Voltaire, que les commentateurs du théâtre de ce grand homme publieront un jour ſes chef-d'œuvres ; on leur ſçauroit mauvais gré de ne mettre qu'en note les changements qu'il y a faits.

Racine avoit mis, à la tête de quelques-unes de ſes tragédies, des préfaces, que des conſidérations particulieres lui ont fait ſupprimer depuis. Elles précedent, dans cette édition, celles que ce poëte leur a ſubſtituées. J'ai cru que le public ſe ſeroit plaint avec raiſon qu'on ne lui eût pas remis ſous les yeux des pieces précieuſes à tous égards. Les circonſtances ayant changé, j'ai penſé qu'il n'y avoit aucune raiſon de les ſupprimer.

La jalouſie, qui cherche à ſe conſoler

du mérite qu'elle n'a pas, par les efforts qu'elle fait pour faire baiſſer celui des autres, a excité quelques critiques contre Racine. Ce poëte, ſouvent attaqué, plus ſouvent mal défendu, a toujours triomphé de ſes rivaux & de ſes cenſeurs. Il leur eſt cependant échappé des obſervations juſtes; je les ai conſervées. Des motifs plus nobles ont déterminé M. l'abbé d'Olivet à faire ſur ce poëte des obſervations grammaticales. On lui a reproché d'avoir quelquefois mal repris Racine; d'avoir fait voir, dans quelques-unes de ſes remarques, une délicateſſe trop pointilleuſe. On l'a accuſé de n'avoir pas aſſez cherché à conſerver à la poéſie ſes priviléges. Ces défauts ont été corrigés en partie dans la ſeconde édition qu'il a publiée de ſes notes; on y trouve cependant encore quelques obſervations foibles ou trop ſubtiles; mais on y apperçoit auſſi des remarques utiles pour la perfection de notre langue, & des réflexions qui dénotent un homme d'eſprit & goût. J'ai profité de celles qui m'ont paru les mieux fondées. J'ai fait le même uſage des notes critiques du *Racine vengé* de l'abbé Desfontaines,

qui mérite, à bien des égards, d'être recherché.

Louis Racine, fils de l'immortel auteur de Phedre & d'Athalie, a publié deux volumes d'obſervations ſur toutes les tragédies de ſon pere. Le reſpect lui a ſouvent fermé la bouche, ou ne lui a pas permis de juger d'une maniere aſſez prononcée. Ses remarques ne m'ont été que d'une très-petite utilité; elles ne ſont pas cependant ſans mérite. On verra, par l'attention que j'ai eue à le citer, que j'ai cherché en toute occaſion à lui rendre juſtice. J'ai indiqué, avec la même exactitude, les autres ſources où j'ai puiſé; cette bonne foi m'a paru indiſpenſable. Les perſonnes qui m'ont fourni des notes n'ont point eu cette attention: j'y ai ſuppléé lorſque je l'ai pu.

Malgré la pureté du ſtyle de Racine, on trouve quelquefois dans ce poëte des manieres de parler qui ont vieilli, ou qui ſont trop familieres; on y rencontre auſſi des inverſions dures & déſagréables, des conſtructions vicieuſes. Je n'ai point cru devoir entreprendre de les réformer; l'exemple de ceux qui ont

oſé le tenter, n'eſt point digne d'être imité.

L'objet auquel je me ſuis principalement attaché, a été d'oppoſer ſans ceſſe les morceaux des auteurs grecs qui avoient quelque reſſemblance avec les endroits de Racine, au deſſous deſquels je les ai placés. Ce ſpectacle eſt trop intéreſſant pour un homme de lettres, pour produire d'autre effet que le plaiſir de voir deux illuſtres rivaux courir la même carriere. Les commentaires de Fulvius Urſinus ſur Virgile ne le firent point accuſer d'avoir voulu porter atteinte à la gloire de ce poëte épique. C'eſt que ce ne ſont point les penſées qui appartiennent à l'auteur qui les emploie, mais la façon de les rendre & de les exprimer. Rien n'eſt en effet plus difficile que de s'approprier les idées d'autrui de maniere qu'elles paroiſſent venir du fond auquel elles tiennent. Eſchyle, Sophocle, Euripide, Virgile & Horace s'immortaliſerent par ce talent. Racine, qui réuſſit comme eux dans ce genre, reſſemble aux grands peintres, qui ont fait uſage des ſtatues antiques pour perfectionner leur art.

Si l'étude de la langue grecque étoit en France auſſi générale que celle de la poéſie & des autres amuſements, je me ſerois appliqué à oppoſer cette langue à la nôtre ; mais cette tentative n'auroit que médiocrement intéreſſé dans un pays où l'amour des frivolités & des bagatelles morales éteindra inſenſiblement celui des ſciences.

J'ai dit que j'avois traduit ſeul tous les morceaux des auteurs grecs que Racine s'étoit propoſés pour modeles, parce que je ne veux point qu'on impute à d'autres qu'à moi les fautes qui pourroient s'y rencontrer. On auroit peut-être trouvé mieux que je me fuſſe borné à me ſervir de la traduction du pere Brumoy. Je ne l'ai point fait, parce qu'elle ne m'a pas paru aſſez exacte. Comme il m'a fallu la ſuppléer très-ſouvent dans les pieces qu'il n'a point traduites en entier, j'ai cru auſſi qu'il valoit mieux que le tout fût de la même main. Le public pourra comparer ma traduction avec la ſienne, & juger des raiſons que j'ai eues de n'en point faire uſage. Ce que je puis dire, c'eſt qu'on verra avec ſurpriſe que le pere Brumoy, au lieu de

traduire ſon auteur, s'eſt ſouvent borné à exprimer le fond de ſes penſées. Ce n'eſt point traduire, comme le dit très-bien M. de Voltaire, que de s'en tenir là. *Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui en ſubſtituer une autre; s'il s'eſt ſervi d'un mot qui ſoit bas dans ſa langue, on doit le rendre par un autre mot qui ſoit bas dans la nôtre : c'eſt un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts & les beautés.* Cette regle eſt la ſeule que j'ai ſuivie. J'ai fait parler mon auteur comme il auroit parlé lui-même s'il eût été françois. J'ai cherché à traduire ſes penſées & les acceſſoires qui en dépendent, à répandre de la chaleur ſur les morceaux qui vouloient être rendus avec feu, à prendre un ton plus doux lorſque le ſentiment que j'avois à exprimer m'en faiſoit une néceſſité : j'ai fui cette exactitude ſcrupuleuſe, qui déguiſe un auteur à force de vouloir le rendre reſſemblant, & la licence qui l'altere en voulant lui donner de l'eſprit. Ce défaut eſt celui de Tourreil. Cependant, comme mon objet n'étoit point de mettre en entier les morceaux que

j'ai employés, j'ai cru qu'il m'étoit permis de les élaguer, afin de groupper plus ſenſiblement leur effet; & de rapprocher davantage l'image du poëte de celle de ſon imitateur.

Racine ne s'étoit pas borné à la lecture des hiſtoriens & des poëtes grecs; les auteurs les plus célebres de la latinité lui étoient également connus. Comme ſon goût pur & vrai s'attachoit à tout ce qu'il y avoit de bon, il a ſouvent emprunté de ces derniers des idées ou des morceaux entiers qu'on ſera bien aiſe de comparer avec l'uſage qu'il en a fait. On verra dans Britannicus combien il étoit pénétré de la lecture de Tacite, de Suétone & de Séneque: j'en ai extrait tous les morceaux qui pouvoient avoir rapport à ce ſujet. On obſervera de même, dans Mithridate, que Racine avoit lu tous les auteurs qui ont parlé de ce grand homme.

Eſther & Athalie offrent un genre de recherches qui n'a pas été moins pénible. Racine, dans ces deux pieces, s'eſt attaché à parler le langage des livres ſacrés, & à conſerver en même temps aux idées de l'écriture ſainte leur ſimpli-

cité, leur force & leur nobleſſe. Il étoit ſi rempli de la lecture qu'il en avoit faite, que les expreſſions & les images qu'elle emploie ſembloient courir au devant de ſa plume, ou prévenir ſa penſée. Je ne crois pas les avoir trouvées toutes : mais je puis aſſurer que je n'ai rien négligé pour les découvrir.

Dans la comparaiſon continuelle que j'ai faite de Racine avec les anciens, je n'ai donné la préférence à aucun d'eux. Dépouillé de tout intérêt de rivalité & de concurrence, je me ſuis regardé comme l'hiſtorien de leurs talents. Je n'ai point, pour les anciens ni pour les modernes, une admiration qui aille juſqu'à la ſuperſtition ; je ſuis auſſi éloigné de ce faux zele qui affecte pour eux une trop grande eſtime afin de les déprimer plus ſûrement, que de la modération qui diſſimule pour réuſſir plus aiſément à les rehauſſer. J'ai préſenté, ſans déguiſement & ſans paſſion, mes penſées. Je ne crois point que tout ſoit ridicule ou défectueux dans l'antiquité : je ne penſe pas non plus que tout y ſoit parfait. J'ai fait valoir les beautés, j'ai montré les défauts ; les uns & les autres ſont trop connus pour

que je me ſois cru obligé de les diſſimuler. J'ai ſuivi la même conduite pour Racine : j'ai pris l'art où le poëte l'a laiſſé ; je n'ai point confondu la gloire du commentateur avec celle du poëte. Le ſoin qu'on a pris d'exalter le mérite des grands hommes, n'a rien ajouté à leur mérite réel ; ils ſont ce qu'ils ont toujours été, & probablement ils ne ceſſeront d'être eſtimables à nos yeux qu'en ceſſant d'être connus.

Peut-être auroit-on ſouhaité que j'euſſe fait mention des auteurs qui ont ſuivi Racine & qui l'ont imité ; ce détail m'auroit mené trop loin : ils ſont d'ailleurs ſi fort au deſſous de ce poëte, que je n'ai point cru devoir les faire entrer en parallele avec lui. Le ſeul poëte tragique qui pourroit lui être comparé vit encore ; je me ſuis fait une loi de ne point parler des vivants. Je n'ai rien dit de Crébillon, le plus tragique de nos poëtes, parce que je me propoſe de donner des commentaires ſur ſon théâtre.

Les obſervations que je préſente au public, s'étendent à toutes les pieces de Racine. M. l'abbé d'Olivet n'a point fait de remarques ſur la Thébaïde ; il a pré-

tendu, dans la premiere édition de ſes notes, *que le mérite des autres pieces de Racine demandoit que l'on fermât les yeux ſur cet eſſai.* J'ai penſé que, cette tragedie étant celle où Racine eſſaya ſes forces, on ne pouvoit juger de ſes progrès qu'en partant du point d'où il s'eſt élevé. Par une autre raiſon, ce ſçavant grammairien n'a point publié ſes remarques ſur Athalie. *Il a craint*, dit-il, *de manquer de reſpect à l'académie françoiſe, qui s'eſt propoſé de faire un examen de cette piece, pareil à celui qu'elle a fait du Cid.* Cet examen n'a point paru. Je n'ai point imaginé qu'elle pût me ſçavoir mauvais gré de travailler ſur ce ſujet, parce que je n'ai point eu l'idée d'entrer en concurrence avec elle.

J'ai diſtribué les pieces de Racine ſelon l'ordre qu'établit entre elles la date de leur premiere repréſentation. La comédie des Plaideurs ſe trouve au milieu du ſecond volume, parce qu'elle fut repréſentée après Andromaque. Cette comédie renferme toutes les plaiſanteries que Racine avoit empruntées d'Ariſtophane; la maniere dont elle eſt traitée ſuffira pour donner une idée des commentaires

que je me propoſe de publier ſur Moliere, l'un des plus grands génies que la France ait eus.

Je n'ai rien dit, dans cette édition, de la déclamation des pieces de Racine, parce que mon objet n'a point été d'examiner les fautes que font aujourd'hui les acteurs qui les repréſentent, ni de donner, à ceux qui les évitent, les éloges dus à leurs talents. La ſatisfaction que fait éprouver aux ſpectateurs le jeu d'un bon acteur, vaut mieux que tout ce que je pourrois dire à ſa gloire.

J'avois cru que la famille de Racine pourroit me fournir quelques anecdotes ſur la vie de ce grand homme ; je m'étois auſſi flatté de trouver dans ſes papiers, ou les livres qui lui ont ſervi, quelques objets propres à piquer la curioſité du public. Mon attente n'a point été remplie : ſes parents ne m'ont pu communiquer aucun de ſes livres. J'ai de même été réduit, pour faire la vie de ce poëte, à me ſervir uniquement des anecdotes que j'ai recueillies dans les livres que j'ai lus, & dans les mémoires publiés par ſon fils. Malgré tous mes efforts, cette hiſtoire ne ſera pas fort intéreſſante :

c'eſt que tout ce qu'elle contient porte ſur des faits qu'il m'a fallu employer tels que je les ai trouvés : ce ſont de petits détails qui peuvent être précieux pour la famille de Racine, mais qui ſont ſans importance pour le public, parce qu'ils n'ont aucun côté qui puiſſe les rendre curieux.

Louis Racine prétend que la vie de ſon pere, qui ſe trouve à la tête de l'édition de 1736, ne mérite aucune attention, parce que celui qui l'a faite n'a point conſulté la famille de Racine. Cette raiſon n'eſt point celle qui m'a déterminé à la rejetter. Les gens de lettres ne paſſent point toute leur vie dans leurs familles ; ce qu'ils y font d'ailleurs eſt ſi peu digne d'attention, qu'on ne perd point à n'en pas être inſtruit. C'eſt dans les ſociétés différentes auxquelles ils ſont liés, qu'ils ſe montrent tels qu'ils ſont ; c'eſt ſur cela qu'il les faut juger. Cette idée m'a perſuadé que je ne devois pas me borner aux ſeuls faits conſacrés par l'aveu de ſa famille. Un fils n'eſt point fait pour écrire la vie de ſon pere ; il n'a ni la liberté de dire ce qu'il penſe, ni la vue aſſez nette pour en bien juger. Les actions

de ceux qui nous ont donné le jour ſe préſentent à nos regards ſous une face ſi propre à nous ſéduire, que l'impartialité & l'indifférence d'un hiſtorien ne peuvent guere ſe rencontrer dans un écrivain prévenu en faveur de ſon ſujet.

Le diſcours préliminaire ne pouvoit renfermer les éclairciſſements que je devois donner ſur la nature, la forme & les parties différentes de l'art tragique des Grecs, ſans perdre beaucoup de la rapidité avec laquelle il devoit être écrit. J'ai mis en notes les diſcuſſions dans leſquelles j'étois obligé d'entrer; je n'ai pu les placer au bas des pages, parce que dans certains endroits elles ſont plus longues que le texte; Je les ai renvoyées à la fin du diſcours, afin de conſerver aux idées qui le compoſent, leur ordre & leur enchaînement.

Je ne m'étendrai point ici ſur l'exécution typographique de cet ouvrage. La perſonne qui a fait avec moi les frais de cette édition, n'a rien épargné pour qu'elle fût digne du public. Je n'ai pas plus ménagé mes peines; j'ai cherché le mieux, j'oſe me flatter de l'avoir trouvé.

C'eſt aux deſſeins de M. Gravelot, &

aux ſoins qu'il a bien voulu prendre de les faire graver, que cette édition devra une partie de ſon luſtre. MM. Prevoſt dans Mithridate, le Mire dans la Thébaïde & Andromaque, Rouſſeau dans les Plaideurs, Lempereur dans Britannicus, ont bien ſoutenu l'idée que le public a déjà priſe de leurs talents pour la gravure. M. Gaucher, qui a gravé les portraits, n'a rien fait encore d'auſſi bien que ceux de Racine & de Corneille.

VIE
DE JEAN RACINE.

JEAN RACINE naquit à la Ferté-Milon, le 2 décembre 1639. Son bisaïeul, son grand-pere & son pere se nommoient comme lui. Le premier étoit, en 1593, receveur des domaines & duché de Valois, & contrôleur du grenier à sel de la Ferté-Milon. Les deux autres ne posséderent que cette derniere charge, la premiere ayant été supprimée.

Le pere de Racine épousa, en 1638, Jeanne Sconin, fille de Pierre Sconin, procureur du roi aux eaux & forêts de Villers-Cotterets. Cette union dura peu. Jeanne Sconin mourut le 24 janvier 1641; & son époux le 26 février 1643. Jean Racine, dont j'écris la vie, fut, avec sa sœur 1), le seul héritier de leurs vertus

1) La sœur de Racine a vécu jusqu'à l'âge de 92 ans; elle est morte, en 1732 ou 1733, à la Ferté-Milon.

& de leur nom. Pierre Sconin prit ſoin de leur enfance. C'étoit un homme d'une ſenſibilité rare pour ſa famille, mais qui n'avoit pas pour Racine cette affection tendre qu'il portoit à tous ſes autres enfants. Il mourut en 1670. Marie Deſmoulins ſa veuve fut, après lui, tutrice des deux jeunes Racine; elle ſe retira à Port-Royal, où ſa fille & ſes deux ſœurs avoient embraſſé la profeſſion de religieuſes; elle y mourut le 12 août 1663. 1)

Ce fut à Beauvais que Racine apprit les premiers principes de la langue latine. Un coup de pierre qu'il reçut au front le fit ſortir du collége de cette ville en 1655, pour entrer à la maiſon des Granges, voiſine de Port-Royal. Cette

1) Les troubles qui agiterent l'abbaye de Port-Royal, obligerent ſes ſolitaires à ſe diſperſer. Quelques-uns d'entre eux ſe retirerent à la chartreuſe de Bourg-Fontaine, voiſine de la Ferté-Milon. Les éloges qu'ils y firent de la vie ſainte qu'on menoit à Port-Royal, déterminerent les ſœurs de Marie Deſmoulins & ſa fille à s'y faire religieuſes; cette derniere eſt connue dans les faſtes de cette abbaye ſous le nom d'*Agnès de Sainte-Thecle Racine.*

abbaye

abbaye étoit alors une très-bonne école pour la jeuneſſe.

Antoine Lemaiſtre 1), frere du célebre M. de Sacy, & M. Hamon 2), conçurent une amitié ſinguliere pour lui ; ils ſe chargerent de former ſon cœur à la vertu, & d'ouvrir ſon ame aux ſublimes

---

1) Antoine Lemaiſtre, célebre avocat au parlement de Paris, & depuis conſeiller d'État, étoit fils d'Iſaac Lemaiſtre, maître des comptes, & de Catherine Arnaud, ſœur du fameux docteur de ſorbonne de ce nom. Il naquit à Paris le 2 mai 1600, où il mourut, âgé de 58 ans, le 4 novembre 1658. Il paſſa les vingt-deux dernieres années de ſa vie à Port-Royal dans le travail & la priere. On a de lui des plaidoyers & quelques ouvrages de piété peu connus.

2) Jean Hamon étoit docteur de la faculté de médecine de Paris. Il naquit à Cherbourg, & fut précepteur de M. de Harlay, premier préſident du parlement de Paris ; il vécut pendant trente ans à Port-Royal, partagé entre l'étude & le ſoin des pauvres gens de la campagne, qu'il viſitoit par charité ; il fit un très-grand nombre d'ouvrages de piété, qui le firent regarder comme un homme très-inſtruit dans les voies de la religion. Il mourut en 1687, âgé de 69 ans.

connoiſſances de la religion, de la morale & de la littérature. Ses progrès paſſerent peut-être leurs eſpérances, mais ils ont bien ſervi depuis à éterniſer le ſouvenir des leçons qu'ils lui avoient données.

Racine étoit né avec ces diſpoſitions heureuſes qui ne laiſſent rien à attendre à celui qui les cultive; tout ce qu'on lui montroit, entroit dans ſon ame comme un jour doux. Les principes de la langue grecque, à laquelle on l'appliqua d'abord, n'eurent point pour lui cette ſéchereſſe ennuyeuſe ſous laquelle l'eſprit s'affaiſſe. Il trouva dans les livres qu'on lui fit expliquer, des principes d'une raiſon ſi forte & ſi vigoureuſe, que le fond d'inſtruction qu'ils préſentoient lui cacha les difficultés attachées à l'idiôme dans lequel ils étoient écrits. Plutarque, Platon, ſaint Baſile furent les premiers ouvrages qu'on lui mit entre les mains; c'étoit dans ces ſources précieuſes qu'il ſe diſpoſoit comme naturellement à s'élever au deſſus de la ſphere de ſes ſemblables. Ce fut peut-être dans le même temps qu'il traduiſit le banquet de Platon, ouvrage médiocre, qui ne feroit pas au-

jourd'hui plus d'honneur à ſon auteur, qu'il n'en fait à celui qui l'a fait paſſer dans notre langue.

La langue grecque, qui parut à Racine ſi belle & ſi riche dans les orateurs, les philoſophes & les hiſtoriens de cette nation, lui préſenta de bien plus grandes richeſſes dans ſes romans & ſes poëtes: ce fut un nouveau pays. Il liſoit ſans ceſſe Homere, Eſchyle, Sophocle, Euripide, Pindare & Théocrite. Souvent il s'enfonçoit avec eux dans les bois de Port-Royal; là, jouiſſant des plaiſirs purs qu'ils lui faiſoient goûter, il ſe perdoit dans les peintures ſublimes qu'ils font du cœur & de ſes paſſions. Il les apprit par cœur. Lancelot 1), ſacriſtain de Port-

1) Claude Lancelot, célebre par les malheurs que lui attira ſon attachement à Port-Royal, fut un pieux & ſçavant bénédictin. Il a fait un très-grand nombre d'ouvrages qui ne ſont point connus pour être de lui. Il poſſédoit parfaitement les langues grecque, latine, italienne & eſpagnole; il a fait des grammaires ſur toutes ces langues, une grammaire générale & raiſonnée, quelques diſſertations, & des mémoires qui ne méritent aucune conſidération, parce que l'auteur y montre une partialité trop affectée.

Royal, lui applanit les difficultés de cette lecture. Ce ſçavant avoit alors acquis ſur Racine cet empire que donnent ſur tous les hommes le ſçavoir & l'érudition. Un jour il apperçut, entre les mains de ſon éleve, le roman grec de Théagenes & de Chariclée ; cet ouvrage n'étoit dangereux ni pour le fond, ni par la maniere dont il eſt traité; mais l'attention avec laquelle Racine le liſoit, fit craindre à ſon inſtituteur que cette ſorte de lecture ne le détournât d'une étude plus ſérieuſe : il le lui arracha & le jetta au feu.

Les deſirs que l'on contredit n'en deviennent que plus ardents à chercher les moyens de ſe ſatisfaire. Racine trouva le ſecret de ſe procurer un autre exemplaire de cet ouvrage ; il eut le même ſort. Il en acheta un troiſieme : il l'apprit ſecretement par cœur. Dès qu'il le ſçut, il alla le préſenter à ſon profeſſeur d'humanités, en lui diſant *qu'il le pouvoit brûler comme les autres.* C'étoit une petite bravade ; mais elle étoit excuſable à cet âge, par la conſtance avec laquelle on s'oppoſoit à tous ſes goûts.

Ce deſir effréné de lire & de s'inſtruire ne ſe bornoit pas dans Racine à une lec-

ture ſuperficielle. Un eſprit qui ne ſe nourrit que de la fleur des connoiſſances, s'ennuie bientôt de la peine qu'il y a à la recueillir, s'il ne jouit pas du bonheur de la conſerver. Pour prévenir l'ennui de toute étude infructueuſe, Racine s'accoutuma de bonne heure à ſe rendre compte de ſes lectures par les extraits qu'il en faiſoit. Les livres qui lui ont ſervi ont été conſervés par ſa famille, ils ſont remplis d'obſervations; ſon Platon, ſon Plutarque, dont Louis Racine hérita, ſont, dit-on, chargés d'apoſtilles écrites de ſa main. J'ai lu dans ſon Sophocle, qui eſt actuellement à la bibliotheque du roi, un très-grand nombre de notes ſur la conduite des pieces de ce poëte, j'en ai cité quelques-unes dans cette édition: c'étoit des renſeignements qui devoient un jour rappeller à Racine des idées perdues, ou ſervir à lui en faire naître de nouvelles. 1)

En 1658, c'eſt-à-dire, après trois ans

1) Racine, qui mettoit à profit toutes ſes lectures, avoit fait des notes ſur les remarques de Vaugelas, ſur la traduction de Quint-Curce, & ſur quelques traductions d'Ablancourt.

de ſéjour à Port-Royal, Racine quitta cette maiſon; il paſſa au collége d'Harcourt, pour y faire ſa logique. Cette ſcience étoit alors la plus ſeche & la plus ennuyeuſe que l'eſprit humain eût enfantée. L'art de raiſonner, qu'on avoit voulu ramener à une ſuite de principes fixes & déterminés, n'étoit encore parvenu qu'à les envelopper ſous un tas de mots barbares, plus propres à effrayer le ſens commun qu'à rectifier le jugement. Racine s'appliqua, comme tous ſes autres camarades, à ſe pénétrer des leçons qu'on lui donnoit, quelque inutiles qu'elles lui fuſſent. Il ſe guériſſoit du dégoût qu'elles lui inſpiroient, par la lecture de ces livres pleins de ſageſſe & de raiſon, qui élevent l'ame au deſſus de toutes les paſſions humaines.

Le goût naturel de Racine pour la poéſie s'étoit montré à Port-Royal 1), malgré les entraves qu'on mettoit à ſes

1) On prétend que M. Lemaiſtre cachoit à Racine les livres qui pouvoient entretenir ſon goût pour la poéſie, avec autant de ſoin que le pere de Paſcal écartoit de ſon fils tous les ouvrages de géométrie.

développements : il y avoit fait des odes françoiſes remplies de faux-brillants & de petits rapports, & des vers latins dans leſquels on appercevoit un peu plus de véritable talent. Mais tout cela étoit ſi mauvais, que Racine ſe ſeroit à coup ſûr dégoûté de la poéſie, s'il n'avoit pas ſenti qu'il pourroit mieux faire un jour. Rien n'eſt plus plaiſant que les avis, les remontrances auxquelles cette paſſion l'expoſa ; on eût dit que tout étoit conjuré contre ſon deſtin.

L'eſpérance ſoutient les talents ; mais ils languiſſent & ſe découragent preſque toujours, lorſque la fortune ne leur préſente aucune occaſion de ſe montrer. Comment courir long-temps dans une carriere où l'amour propre n'a rien à gagner ? Racine concourut, en 1660, avec les poëtes qui célébrerent le mariage de Louis XIV. Il eut le bonheur de les ſurpaſſer. Cette réuſſite, & les récompenſes qu'elle lui attira, déciderent pour jamais ſon goût pour la poéſie.

On voulut alors lui faire embraſſer la profeſſion d'avocat ; cet état ſi noble l'auroit jetté dans une étude qui auroit inſenſiblement deſſéché ſa paſſion pour

les vers : il le rejetta. On lui offrit une de ces places qui, *ſans mener à la fortune*, répandent autour de celui qui les remplit, une aiſance bien propre à le dédommager de l'ennui qui les accompagne : il la refuſa. Il ne parut ſe prêter aux vues de fortune & d'avancement qu'on lui préſentoit, qu'autant qu'elles pourroient s'allier avec ſon goût dominant.

Dans ce temps, M. Vittart, intendant de M. le duc de Chevreuſe, pria Racine de préſider à la réparation du château qui porte ce nom ; il vouloit eſſayer d'attacher ce jeune poëte à l'adminiſtration des biens de cette maiſon, parce qu'il regardoit cette ſorte d'occupation ſous un côté propre à la lui faire préférer à tout. Racine accepta par complaiſance cette commiſſion, mais il ſe dégoûta bientôt des détails déſagréables dans leſquels elle le forçoit d'entrer. Ces ſortes de ſoins ne ſont point faits pour les hommes de génie.

Cependant la néceſſité de prendre un état convenable à ſa fortune, devenoit chaque jour plus urgente. Un des oncles de Racine, nommé le pere Sconin, étoit prieur de Saint-Maximin d'Uſez, & cha-

nôine de la cathédrale ; c'étoit un homme fort eſtimé dans l'ordre de ſainte Genevieve, dont il avoit été général, mais qui étoit trop inquiet pour continuer long-temps à ſuivre le plan des diſpoſitions qu'on auroit pu lui faire adopter. On lui propoſa de faire paſſer ſur la tête de ſon neveu une partie de ſes bénéfices. Il y conſentit. Racine alla le joindre en Languedoc en 1661 ; il prit l'habit eccléſiaſtique, il étudia la théologie ; mais il ne fut pas long-temps à s'appercevoir que ſon oncle ne penſoit guere à lui tenir parole.

Racine s'ennuia bientôt d'un état qui ne lui préſentoit d'autre perſpective que l'eſpérance incertaine de jouir un jour des avantages qui le lui avoient fait embraſſer. A ces motifs ſe joignit encore l'ennui que lui cauſoit ſon ſéjour à Uſez, où il craignoit d'oublier ſa langue, après tous les efforts qu'il avoit faits pour la bien connoître. Cette raiſon lui inſpira un éloignement ſi grand pour toutes les ſociétés où il auroit pu être recherché, qu'il ne voulut plus avoir d'autre commerce qu'avec ſes livres. On prétend néanmoins *qu'il conçut de l'amour dans*

cette ville pour une jeune perſonne qui lui parut fort aimable, mais que cette paſſion fut bientôt détruite par la vue de quelques taches qu'il apperçut ſur ſon viſage.

Racine liſoit à la fois ſaint Thomas, Virgile, l'Arioſte, & tous les poëtes qui avoient fait les délices de ſes premieres études. Il ne faiſoit cependant que courir d'objets en objets, parce qu'il n'avoit point encore penſé à s'eſſayer dans le genre qui devoit un jour ſervir à l'immortaliſer. Il chercha un ſujet de théâtre; il fut long-temps à ſe décider. Il s'adreſſa à M. Levaſſeur pour lui en trouver un. Ce jeune abbé, ou ne lui répondit point du tout ſur cet objet, ou ne le ſervit pas à ſon gré.

Racine s'arrêta au ſujet de *Théagenes & Chariclée.* Cette piece étoit preſque finie, lorſqu'il prit le parti de quitter Uſez & de revenir à Paris. Malgré le peu de fortune dont il jouiſſoit, il s'y promit un ſort plus heureux que l'ennuieux point de vue des irréſolutions du pere Sconin. En effet, à peine fut-il arrivé dans cette capitale, qu'il reconnut en lui le germe d'un talent plus propre à l'avancer, que toute la bonne volonté de ſes parens & de ſes oncles.

Moliere jouiſſoit alors, dans cette grande ville, de la conſidération que le mérite s'y attire preſque toujours, quand il eſt ſoutenu par des mœurs douces & honnêtes. Racine alla le voir, ſous prétexte de le conſulter ſur une *ode de la Renommée aux Muſes*, qu'il venoit de faire. Moliere applaudit notre jeune poëte. Ce trait d'honnêteté l'enhardit à lui montrer ſa tragédie de Théagenes & de Chariclée. Ce célebre comique n'étoit point de ces hommes qui ne voient dans les autres que des défauts à reprendre. Il étoit fait pour admirer les talents, parce que perſonne n'en eut jamais plus que lui; il prévit l'honneur que Racine feroit un jour à la ſcene françoiſe, & il l'engagea à travailler pour elle. Moliere ne ſe borna point à lui donner des conſeils: ce ſecours n'étoit pas le plus preſſant. Il ſçut que Racine n'étoit point dans l'aiſance; il l'aida de ſa bourſe, en lui prêtant cent louis. Il crut être trop payé de ce ſervice, en contribuant à l'avancement d'un jeune homme qui s'annonçoit auprès de lui par les plus heureuſes diſpoſitions. Ce ſentiment eſt ſi rare qu'il mérite d'être remarqué.

Théagenes & Chariclée n'étoit point un ſujet propre au théâtre. Moliere conſeilla à Racine de le perdre de vue, & de lui préférer la Thébaïde, qui eſt plus ſuſceptible de ſituations vraiment tragiques ; il le détermina auſſi à mettre au jour ſon ode de la Renommée aux Muſes. Cette piece fut très-bien accueillie du public, & encore mieux reçue de la cour.

Encouragé par ces applaudiſſements & par les louanges que Moliere reçut un jour du roi, Racine forma le plan de ſa tragédie des *Freres ennemis*. En moins de cinq ſemaines elle fut achevée. Cette précipitation ne nuiſit point à ſa réuſſite. Ce ſuccès lui inſpira tant de confiance en ſes forces, qu'il conçut preſqu'auſſitôt le plan de ſa tragédie d'*Alexandre*.

Cette ſeconde piece fut faite & jouée dans l'eſpace d'un an ; elle parut d'un genre ſi nouveau, que Saint-Evremont écrivit que *la vieilleſſe de Corneille ne l'allarmoit plus, & qu'il ne craignoit plus de voir finir la tragédie avec lui*. Le plaiſir que fit à Racine un éloge auſſi flatteur, fut troublé par les critiques qu'on répandit contre lui, & par un autre incident au-

quel il auroit bien fait de ne faire aucune attention.

On étoit toujours prévenu à Port-Royal contre l'attachement qu'il conſervoit pour la poéſie, parce que l'on regardoit cette paſſion comme un penchant qui ne menoit à rien. Reproches, avis, lettres, rien n'avoit été épargné pour la détruire : tout avoit eu à peu près le même ſuccès.

Deſmaretz de Saint-Sorlin écrivit contre Port-Royal. C'étoit alors le centre du ſçavoir, de l'érudition & d'un goût ſûr & vrai, que le temps n'a point démenti. M. Nicole lui répondit. Il eſt rare que les gens de lettres qui ſe querellent, s'en tiennent aux bornes naturelles que leurs débats leur preſcrivent ; ils vont toujours plus loin qu'ils ne doivent, parce qu'ils ne ſçavent pas régler leur reſſentiment, & qu'ils poſſedent encore moins la maniere de le faire connoître ſans ſe compromettre. Peut-être Deſmaretz avoit-il tort, je n'examinerai point ſes raiſons. Ce qu'il y a de très-ſûr, c'eſt que ſon adverſaire ne mérita point de l'emporter ſur lui, par la maniere dont il le lui reprocha. Naiſſance, éducation,

conduite, mœurs, fortune, talents, défauts naturels, il n'épargna rien.

Les lettres de Desmaretz & de M. Nicole n'offroient cependant encore qu'un combat d'homme à homme, où l'ammosité se montroit de part & d'autre aussi ardente à attaquer qu'à se défendre. M. Nicole craignit apparemment que le terrein ne lui manquât. Des reproches faits aux poëtes il passa aux abus de la poésie; il comprit dans l'anathême qu'il prononça contre elle, tous ceux qui l'aiment & la cultivent : c'étoient *des empoisonneurs publics, non des corps, mais des ames.* Cette condamnation étoit trop générale pour n'être pas sujette à quelque restriction.

Racine venoit alors de recevoir de Port-Royal une longue lettre qu'une de ses tantes lui écrivoit. Cette bonne religieuse combattoit, sans trop sçavoir pourquoi, le goût que Racine avoit pour la poésie, & la résolution où il étoit de travailler pour le théâtre. Le langage qu'elle lui tenoit parut différer si peu de celui de M. Nicole, que Racine se persuada que cet écrivain l'avoit eu en vue dans ses *imaginaires.* Soit qu'il ne cherchât qu'à redresser les idées fausses qu'on vouloit y

donner de la poéſie, ou qu'il ne voulût que repouſſer une attaque qui lui devenoit perſonnelle, Racine entreprit la défenſe des poëtes; il ſe préſenta au combat avec tant d'avantage, que M. Nicole n'oſa lutter avec lui. La plaiſanterie fut le ſeul moyen dont il uſa pour le combattre: jamais elle ne fut employée avec plus d'adreſſe.

Pendant que Racine perdoit l'amitié de ſes anciens maîtres 1), en critiquant leurs perſonnes & leurs écrits, l'abbé Levaſſeur travailloit à lui concilier l'eſtime & l'attachement d'un homme qui lui fut bien plus eſſentiel que tous les anachoretes de Port-Royal. Cet homme ſingulier étoit Boileau Deſpréaux, célebre par les obligations que la poéſie & la langue françoiſe lui auront éternellement. L'abbé Levaſſeur lui porta l'ode de la Renommée

1) La paſſion des vers, & peut-être auſſi le plaiſir de faire une diverſion ingénieuſe aux querelles de Port-Royal, égara Racine dans cette occaſion. Quel que fût ſon penchant pour la poéſie, Racine n'auroit point dû perdre de vue la reconnoiſſance qu'il devoit à ſes premiers maîtres.

aux Muſes ; Boileau ne put s'empêcher d'y relever quelques fautes. Racine trouva ſes remarques ſi juſtes, qu'il témoigna la plus grande envie de connoître leur auteur. Ce fut ainſi que commença l'union la plus étonnante que l'on ait vue entre deux poëtes. Le temps, ce deſtructeur des amitiés les plus conſtantes, ne porta point atteinte à celle-ci ; c'eſt que, leurs rivaux & leurs ennemis étant à peu près les mêmes, Racine & Deſpréaux avoient un intérêt égal à la conſerver. Cet attachement, tout forcé qu'il étoit pour leur défenſe commune, n'en doit pas moins être regardé comme un modele digne d'être propoſé à tous les gens de lettres.

On s'apperçut bientôt de l'uſage que Racine avoit fait des conſeils de Deſpréaux. Andromaque fut jouée en 1667 ; c'étoit de toutes les tragédies qui avoient paru ſur la ſcene françoiſe celle qui méritoit le plus d'y avoir un grand ſuccès, parce qu'elle ouvroit aux poëtes tragiques une carriere dans laquelle aucun d'eux ne s'étoit engagé. Ce fut auſſi dans cette piece que Racine commença à ſe corriger de cette facilité ſéduiſante qui ne

ſe concilie guere avec un goût ſévere.

Corneille jouiſſoit depuis très-long-temps de tous les honneurs de la ſcene françoiſe ; il ne vit pas ſans allarmes les éloges qu'on donnoit à ſon jeune concurrent. Cette crainte étoit un nouveau triomphe pour Racine : mais il ne ſçut pas en jouir, parce qu'il fut moins ſenſible à la gloire dont il s'étoit couvert, qu'aux critiques différentes dont ſa piece étoit devenue l'objet.

Je ne ſçais pourquoi la ſenſibilité de tous les gens de lettres pour leurs productions eſt toujours portée au-delà du mérite réel qu'on leur reconnoît. Eſt-ce que la nature ſe ſeroit propoſé de balancer la gloire qu'ils attachent à leurs travaux, par le chagrin d'être ſans ceſſe expoſés à les voir critiqués ? ou n'auroit-elle voulu que dédommager ceux auxquels elle refuſe ſes dons, par le plaiſir qu'ils trouvent à cenſurer les perſonnes qui les poſſedent ? Quelles qu'aient été ſes vues, Racine ſouffrit plus que perſonne des critiques qu'on faiſoit de ſes poëmes. Il eſt ſouvent convenu que le plus foible trait de ſatyre lui cauſoit plus de peine que ſes ſuccès ne lui faiſoient de plaiſir. Pour

une tragédie qui fut trouvée mauvaiſe, Eſchyle s'exila de ſa patrie ; d'autres grands hommes ont porté plus loin le reſſentiment de cet affront : peu d'entre eux ont connu l'art de s'élever au deſſus de leurs cenſeurs.

Au milieu du déchaînement général qu'excitoient contre l'auteur d'Andromaque les partiſans du grand Corneille, Racine obtint le prieuré de l'Épinay. Ce bénéfice fut pour lui la ſource de tant de procédures dégoûtantes, qu'il crut ne pouvoir mieux ſe conſoler des peines qu'elles lui avoient cauſées, qu'en faiſant la comédie *des Plaideurs*. Cette piece parut en 1668. Je ne rappellerai point ici les anecdotes différentes auxquelles elle donna lieu ; elles ſe trouvent dans la préface des éditeurs qui la précede dans cette édition. J'ajouterai ſeulement que ce fut ſans doute au plaiſir que Louis XIV. prit à la repréſentation de cette comédie, que Racine dut une gratification de 1200 livres, qui lui fut payée ſur un ordre particulier de M. Colbert. 1)

1) Voici la copie de cet ordre trouvé dans les papiers de Racine.

Rien n'eſt plus propre à échauffer le génie d'un homme de lettres que l'attention qu'on prête à ſes travaux; cet art fut celui du célebre Colbert. Ce grand homme, dont le miniſtere ſervira toujours d'époque au progrès des ſciences & des beaux arts, ne perdit aucune occa-

---

» Maître Charles le Begue, conſeiller du » roi, tréſorier général de ſes bâtiments, nous » vous mandons que des deniers de votre charge » de la préſente année, même de ceux deſtinés » par ſa majeſté pour les penſions & gratifica- » tions des gens de lettres, tant françois qu'é- » trangers, qui excellent en toutes ſortes de » ſciences, vous payiez comptant au ſieur Ra- » cine la ſomme de 1200 livres que nous lui » avons ordonnée pour la penſion & gratifica- » tion que ſa majeſté lui a accordée en conſidé- » ration de ſon application aux belles-lettres » & des pieces de théâtre qu'il donne au public. » Rapportant la préſente, & quittance ſur ce » ſuffiſante, ladite ſomme de 1200 livres ſera » paſſée & allouée en la dépenſe de vos comptes » par Meſſieurs des comptes de Paris, leſquels » nous prions ainſi le faire ſans difficulté. Fait » à Paris, le dernier jour de décembre 1668. » *Signé*,

COLBERT.

LA MOTTE COQUART.

ſion d'exciter Racine à de nouveaux efforts. Il ſçavoit que le talent qui gémit dans l'oubli s'éleve rarement au deſſus de lui-même, & qu'une récompenſe placée à propos donne du reſſort à l'ame, affermit ſa confiance, & la détermine preſque toujours à diriger plus haut ſon eſſor & ſon vol.

La tragédie de Britannicus parut en 1669, elle n'eut aucun ſuccès. C'étoit cependant une piece où Racine montra beaucoup de talent. Bérénice, qui la ſuivit en 1671, fut portée juſqu'aux nues. On ſeroit encore étonné de ſa réuſſite, ſi notre ſiecle n'avoit pas offert des exemples auſſi frappants de la ſingularité des jugements du public. Les petits rapports qu'on crut appercevoir dans cette piece avec quelques traits de l'hiſtoire du temps où elle fut repréſentée, furent ſans doute la cauſe du bon accueil qu'elle reçut : ainſi le mérite des circonſtances contribue ſouvent beaucoup à faire valoir les choſes les plus médiocres. Corneille, qui avoit fait une tragédie ſur le même ſujet, éprouva dans cette occaſion qu'il eſt ſouvent plus difficile de conſerver la gloire à laquelle on eſt parvenu, que de l'acquérir.

Le triomphe que Racine remporta dans cette occaſion ſur ce grand homme, fut peut-être moins l'effet de la préférence que méritoit ſa piece, que des talents de Mademoiſelle de Champmélé, qui joua avec les plus grands applaudiſſements le rôle de Bérénice. Cette actrice, après avoir couru quelque temps la province, étoit venue débuter à Paris ſur le théâtre du Marais. Elle n'avoit pas d'eſprit : mais on lui trouvoit un ſens très-juſte, un grand uſage du monde, beaucoup de douceur dans la converſation, une certaine naïveté aimable dans la façon de s'exprimer, qu'on préfere ſouvent à un génie plus brillant. Elle avoit d'ailleurs un ſon de voix gracieux & touchant, une taille grande & noble, & tant de graces qu'on eût dit qu'elle avoit cherché à les réunir toutes dans ſa perſonne, afin de ſe dédommager de la beauté qu'elle n'avoit pas. Un penchant décidé pour le théâtre lui tint d'abord lieu de talent. La Roque, l'un de ſes camarades, fut le premier qui s'apperçut des diſpoſitions qu'elle avoit pour la déclamation, & il les cultiva ſi heureuſement qu'en moins de ſix mois elle

ſe trouva en état de remplir les premiers rôles de la ſcene tragique.

Le théâtre de l'hôtel de Bourgogne étoit alors celui qui étoit le plus ſuivi, parce que tous ceux qui couroient cette carriere ſembloient, pour ainſi dire, s'accorder à y faire repréſenter toutes leurs pieces. Mademoiſelle de Champmélé & ſon mari voulurent y entrer. Le rôle d'Hermione dans Andromaque, par lequel elle débuta, étoit aſſurément celui qu'elle auroit dû le moins choiſir, ſi elle n'avoit pas eu un véritable talent, parce qu'il n'en eſt guere au théâtre qui demande plus de fineſſe, plus de délicateſſe, & de cette ſoupleſſe d'eſprit qui ne force rien & qui donne à chaque ſituation le développement qui lui eſt propre. Racine ſe défendit long-temps d'aſſiſter à ce début, parce qu'il craignoit avec raiſon de voir défigurer ſon ouvrage. Il céda cependant aux importunités de ceux qui l'y entraînerent. Ses craintes ſur les talents de la nouvelle actrice parurent d'abord ſe confirmer. Mademoiſelle de Champmélé ne rendit que très-foiblement les deux premiers actes; mais elle ſe releva avec tant de

force dans les trois derniers, elle y répandit tant de chaleur & de ce véritable enthousiasme que donnent les passions, qu'elle fut applaudie avec fureur.

Mademoiselle des Œillets, qui avoit si bien réussi dans le rôle d'Hermione lorsqu'Andromaque parut pour la premiere fois, fut témoin de ce succès. Elle se crut oubliée pour jamais, tant elle parut persuadée que sa concurrente avoit de génie & de talent pour la déclamation; *il n'y a plus de des Œillets*, disoit-elle, en sortant de la comédie. Mademoiselle de Champmélé ne parvint cependant jamais à l'égaler tout à fait: ce qui faisoit dire à Louis XIV. *qu'il auroit fallu que la des Œillets jouât dans cette piece les deux premiers actes, & la Champmélé les autres* 1); *voulant faire sentir que celle-ci avoit plus de feu pour rendre les emportements du personnage dans les der-*

1) Mademoiselle le Couvreur est la seule actrice qui ait réuni au plus haut degré de perfection les talens de Mesdemoiselles des Œillets & Champmélé; elle joua le rôle d'Hermione sans autre modele que celui de son génie.

niers actes de la piece, & l'autre plus de délicateſſe & de fineſſe. Seconde lettre ſur Moliere & les comédiens de ſon temps. *Mercure de France, tom. I. pag. 1138 & 1139.*

Racine fut un des premiers à féliciter Mademoiſelle de Champmélé ſur ſa réuſſite. Tranſporté de joie & de plaiſir, il courut à ſa loge. La ſatisfaction qu'éprouve un auteur qui a vu ſes ſentiments exprimés comme il les a conçus, ſçait peu ſe régler dans la maniere de ſe produire. Racine tomba aux pieds de cette actrice ; il lui fit des compliments ſi flatteurs, qu'on regarda depuis ſon affectation à la louer comme la premiere expreſſion de l'amour qu'il eut dans la ſuite pour elle. Dès ce moment il lui deſtina tous ſes premiers rôles ; on diſoit même qu'il les compoſoit pour elle, & qu'il s'attachoit ſur-tout à les aſſortir au genre de déclamation qu'elle s'étoit fait.

Je ne ſçais pourquoi Louis Racine a voulu détruire l'opinion où l'on a toujours été que ſon pere & Mademoiſelle de Champmélé s'aimoient. *Mémoires ſur la vie de Jean Racine, page 109.* Il eſt peut-être faux que Racine ait eu un fils naturel

naturel de cette femme. Je n'examinerai point ſur quel fondement porte ce fait, parce qu'il n'eſt pas plus important que tout ce qui a donné lieu de l'avancer; mais ce que je dirai, c'eſt que M. de Valincourt, qui étoit l'homme le plus inſtruit ſur la vie de Racine, Madame de Sévigné, Boileau, *&c.* ayant été perſuadés que ce poëte avoit été amoureux de cette actrice, c'eſt une témérité de les contredire, & de n'employer, pour leur donner un démenti, que des raiſonnements frivoles, des conjectures haſardées, dénuées de preuves & de tout fondement propre à les faire adopter. Le poëte le mieux fait pour exprimer la tendreſſe, a dû conſerver difficilement ſon indifférence avec une femme aimable, qui ſçavoit embellir ſes ouvrages & flatter continuellement ſes ſens & ſon amour propre.

La paſſion de Racine pour Mademoiſelle de Champmélé ſe ſoutint, à ce qu'on prétend, long-temps. On a dit cependant qu'elle écoutoit toujours les galanteries des différents ſeigneurs qu'elle ſéduiſoit par ſes talents. Une femme qui nous trompe ne néglige rien pour perſuader

qu'elle eſt fidelle. Les infidélités paſſageres de cette actrice ne furent point connues ſans doute de Racine. Comme elle revenoit toujours à lui lorſqu'elle n'avoit plus occaſion de lui manquer, il ſe crut peut-être auſſi plus aimé qu'il ne l'étoit réellement. Cette illuſion ceſſa. Le comte de Clermont-Tonnerre réuſſit à la détacher entierement de Racine. Ce trait d'inconſtance & de légéreté ne lui arracha qu'un mot piquant, qui fournit à Boileau la matiere d'une de ſes épigrammes. *Édition de ſes Œuvres par Saint-Marc, Paris, 1747, tom. II. épigram. L.* Racine n'en fut pas moins ſenſible à cette ſéparation; on prétend même qu'il en fut tellement affligé, qu'elle contribua en partie à le dégoûter de travailler pour le théâtre.

En 1672, ou trois ans après la premiere repréſentation de Bérénice, la tragédie de Bajazet parut. Cette piece ne fit pas croître de beaucoup la célébrité que Racine s'étoit acquiſe; mais elle ſoutint ſi bien l'idée qu'on avoit priſe de ſes talents, qu'on ne crut pas pouvoir mieux faire connoître l'eſtime ſinguliere qu'on en faiſoit, qu'en lui deſtinant la premiere

place vacante à l'académie françoiſe : tant il eſt vrai que le mérite qui s'annonce par des travaux utiles, n'a pas beſoin, pour être honoré, d'avoir recours à l'intrigue & aux ſollicitations. La réception de Racine dans cette illuſtre compagnie ſuivit de près la premiere repréſentation de Mithridate, donnée en 1673. Ce poëte y prit la place de M. Lamotte le Vayer.

Mademoiſelle de Champmélé avoit joué le rôle d'Atalide dans Bajazet; elle remplit auſſi bien celui de Monime dans Mithridate. Aucune actrice n'a jamais approché du ton dont elle diſoit à ce héros :

Seigneur, vous changez de viſage!

Peu de pieces ont eu de même un ſuccès égal à celle-ci.

Cependant l'enthouſiaſme que Racine devoit un jour inſpirer pour lui, n'étoit point encore arrivé à ce degré de force & de chaleur auquel il fut depuis porté; c'eſt que la conſidération qu'on doit aux talents leur eſt toujours accordée à proportion des progrès qu'ils font. La premiere repréſentation d'Iphigénie, donnée en 1674, décida pour jamais l'idée de

ſupériorité qu'on a depuis aſſignée à ſon auteur. Cette piece en effet fut tellement applaudie, qu'on n'a pu s'empêcher de convenir qu'une nation qui ſe paſſionne autant pour les arts, & pour ceux qui les cultivent, réuſſira toujours à fixer chez elle le ſçavoir & le bon goût.

La rivalité qu'excitent toujours les grands talents, fit entrer Leclerc & Coras dans la lice où Racine venoit de paroître avec tant d'éclat; ils firent tous deux repréſenter, en 1675, une tragédie d'Iphigénie. Cette concurrence leur réuſſit très-mal; le mépris en effet qu'ils s'attirerent fut le ſeul prix de leur imprudente témérité.

La honte & la confuſion dont ces deux poëtes furent couverts auroient dû, ce ſemble, détourner Pradon de les imiter deux ans après; mais ce poëte miſérable ſe crut ſi fort aſſuré de ſon triomphe, qu'il ſe perſuada pouvoir oſer tout tenter. Les paſſions odieuſes que l'envie met en œuvre, lorſqu'elle veut traverſer le mérite véritable, réuſſirent d'abord au-delà de ce qu'elles s'étoient propoſé d'obtenir. Il arriva de là que la Phedre de Racine fut à peine recherchée, que celle

de Pradon fut ſuivie avec fureur : ces deux pieces reprirent bientôt le rang qu'elles devoient avoir ; Pradon fut honni, baffoué & mépriſé comme il le devoit être ; Racine au contraire fut regardé comme le premier peintre du cœur & des paſſions.

Ce triomphe ne l'empêcha pas cependant, en 1677, de renoncer à travailler déſormais pour le théâtre. On a prétendu que le dégoût que lui avoient inſpiré les tracaſſeries auxquelles ſes travaux l'expoſerent, lui avoit fait prendre ce parti ; d'autres ont attribué cette ſinguliere réſolution à un ſentiment de jalouſie que Mademoiſelle de Champmélé n'avoit que trop juſtement excité. Quelle qu'ait été la raiſon qui a le plus contribué à le déterminer, ce moyen ne fut pas le plus propre à le venger de ſes rivaux & de ſes cenſeurs ; il nuiſit ſans doute beaucoup au développement de la ſcene françoiſe, mais il ſervit peut-être encore plus à la gloire de l'immortel auteur d'Iphigénie.

Ce qu'il y eut de plus malheureux pour notre théâtre, c'eſt que Racine réſolut de ne plus travailler pour lui, au mo-

ment même où il pouvoit le plus contribuer à le perfectionner. Il avoit cependant formé le plan de quelques tragédies qu'il ſe propoſoit de traiter. M. de la Grange-Chancel prétend que, depuis Andromaque, Racine ne fit repréſenter aucune piece qu'il n'eût envie de la faire ſuivre par celle d'Alceſte; des amis de Racine lui ont aſſuré qu'il leur en avoit ſouvent récité des morceaux, mais qu'il l'avoit jettée au feu quelque temps avant ſa mort. La difficulté de rendre vraiſemblable l'événement qui devoit amener la cataſtrophe, le détermina ſans doute à ce ſacrifice. Une raiſon à peu près ſemblable lui fit abandonner le ſujet d'Iphigénie en Tauride, dont il nous eſt reſté le plan d'un premier acte en proſe. Si l'on en croit quelques perſonnes, il avoit auſſi projetté de faire un Œdipe; mais je ſuis perſuadé qu'il n'y penſa jamais, parce qu'il diſoit ſouvent qu'il ne ſe ſentoit point aſſez fort pour lutter contre Sophocle. L'intention de Racine n'étoit pas ſeulement de renoncer aux occupations qui auroient pu le faire rentrer dans cette carriere, il auroit voulu pouvoir ſupprimer tout ce

qui avoit ſervi à l'y faire paroître avec éclat. Il regretta d'avoir rendu ſes ouvrages publics, parce qu'il s'étoit ôté le moyen d'en éteindre le ſouvenir. Les principes outrés qu'il avoit pris à Port-Royal produiſirent cet effet ; il s'en fallut même très-peu qu'ils ne lui fiſſent prendre le parti de ſe renfermer dans une chartreuſe. Heureuſement pour lui qu'un homme ſage, qui lui ſervit de conſeil, modéra cette ferveur.

Ce paſſage imprévu d'une vie molle & diſſipée, partagée ſans ceſſe entre les plaiſirs de l'amour & ceux que traîne après ſoi la célébrité, à une conduite ſimple, uniforme & monotone, reſſerrée dans un petit nombre de rapports domeſtiques, ſurprit d'autant plus dans Racine qu'on ne le croyoit pas capable d'un pareil effort. L'amour propre eſt, de toutes les paſſions, celle que l'on ſacrifie le plus difficilement à ſes reſſentiments. On crut pour cela que la réſolution que Racine avoit priſe ne ſeroit pas de longue durée, & qu'il ne feignoit du dégoût pour le théâtre qu'afin de jouir ſecrettement du plaiſir de s'y voir rappellé. Otez aux gens de lettres l'occaſion

de paroître & de ſe diſtinguer, vous leur faites perdre toute leur exiſtence : c'eſt qu'on ne parle d'eux qu'autant qu'ils ſoutiennent l'attention du public par de nouveaux efforts ; ceſſent-ils de travailler, ils rentrent inſenſiblement dans l'oubli qui confond tous les êtres.

Si Racine n'avoit pu tenir en haleine ſes rivaux & ſes cenſeurs qu'en travaillant pour le théâtre, il ne ſe ſeroit point expoſé au danger de ſe voir oublié, en perdant de vue les occaſions de s'y faire remarquer : mais Louis XIV. le choiſit pour écrire, avec Boileau, l'hiſtoire de ſon regne. Cette diſtinction l'affermit d'autant plus dans ce parti, qu'elle lui parut un moyen propre à perſuader qu'il avoit toujours été ſincere. Outre l'honneur attaché à un pareil choix, Racine y gagna encore le plaiſir ſecret de ſortir avec éclat d'une carriere brillante, & de rentrer dans une autre, où la gloire de réuſſir devoit être unie au précieux avantage de ſe rapprocher ſouvent du plus grand des rois.

Cette nouvelle ſe répandit bientôt dans Paris. *C'eſt un bruit qui ſe confirme*, diſoit l'auteur du mercure, *qu'un de nos plus*

célebres auteurs renonce au théâtre pour travailler à l'hiſtoire. Il ſemble qu'il ne ſe ſoit attaché quelque temps à faire les portraits des héros de l'antiquité, que pour eſſayer ſon pinceau, préparer ſes couleurs, & peindre ceux d'aujourd'hui avec une plus vive reſſemblance..... Heureux celui qui doit y travailler avec lui! Heureux, diſoit-il encore, *les froids écrivains, les méchants poëtes, & les ridicules, dont ce redoutable & fameux auteur n'aura plus le loiſir d'attaquer les défauts dans ſes charmantes ſatyres.* Année 1677, pag. 146-150.

Dans ce même temps, c'eſt-à-dire le premier juin 1677, Racine, âgé de trente-huit ans, épouſa Catherine Romanet, fille d'un tréſorier de France du bureau des finances d'Amiens. Cette jeune perſonne n'avoit ni beauté ni grandes richeſſes: mais elle étoit bien dédommagée de ces avantages par le charme inexprimable que donnent l'innocence, la candeur & la vertu. Comme Racine ne ſe marioit pas par intérêt, & que Mademoiſelle Romanet avoit une dot égale à la fortune qu'il s'étoit faite, ce mariage fut bientôt conclu. Il partagea dès-lors ſes ſoins & tout ſon temps entre les

douceurs de cette union & les travaux indiſpenſables auxquels l'aſſujettiſſoit ſa qualité d'hiſtoriographe du roi 1). Racine n'a eu de ce mariage que deux fils & trois filles. L'une d'elles ſe fit religieuſe. Le plus jeune de ſes enfants mâles eſt auteur de pluſieurs ouvrages, & ſur-tout de deux poëmes, l'un *ſur la grace*, & l'autre *ſur la religion*. L'aîné exerça, après ſon pere, la charge de gentilhomme ordinaire que Racine avoit obtenue de Louis XIV. à titre de gratification.

Une remarque aſſez ſinguliere à faire ici en paſſant, c'eſt que Madame Racine n'a jamais eu la curioſité de connoître

1) Voici en quoi conſiſtoit le bien de Racine. Outre ce qu'il avoit retiré de la repréſentation de ſes pieces, qu'il ne m'eſt pas poſſible d'évaluer, Racine avoit été gratifié par Louis XIV. d'une charge de tréſorier de France au bureau des finances de Moulins, qui étoit tombée aux parties caſuelles. Il avoit également reçu de ce monarque trois mille neuf cents louis d'or, qui valoient alors 11 livres piece. Il avoit obtenu, en 1664, une *penſion* de 600 livres, portée dans la ſuite à 1500 livres, & enfin à 2000 livres. La penſion d'hiſtoriographe étoit de 4000 livres.

les chef-d'œuvres de ſon époux, *ni par la repréſentation, ni par la lecture.* Son indifférence pour les graces qu'il recevoit de Louis XIV. eſt tout auſſi inconcevable. Racine revenoit de Verſailles : *félicitez-moi*, lui dit-il en l'abordant, *voici une bourſe de mille louis que le roi m'a donnée.* Elle étoit alors mécontente d'un de ſes enfants, qui n'avoit pas voulu étudier depuis deux jours ; au lieu de témoigner à Racine la part qu'elle prenoit à ſon contentement, elle le preſſa de faire une réprimande à ſon fils. *Une autre fois*, dit Racine, *nous en parlerons ; livrons-nous aujourd'hui à notre joie.* Elle inſiſta. *Quelle inſenſibilité !* diſoit Boileau. *Mémoires ſur la vie de Jean Racine, page 138.* Il n'eſt pas en effet peu ſurprenant de voir une mere plus affectée du plaiſir de ſe plaindre de ſes enfants, que de la ſatisfaction qu'éprouvoit ſon époux à ſe voir comblé de faveurs qui augmentoient leur bien-être.

Ce qui a le plus contribué à étendre la gloire de Louis XIV. c'eſt que toutes les perſonnes qui l'approchoient ne ſembloient occupées qu'à travailler à ſon illuſtration : miniſtres, généraux, guerriers,

gens de lettres, artiſtes, tous eurent une égale ardeur à flatter ſon ambition; tous les talents s'empreſſerent à célébrer les qualités héroïques de ce grand homme.

Le Brun avoit peint dans la galerie de Verſailles les victoires de Louis XIV. Charpentier avoit été chargé de compoſer des inſcriptions pour chaque tableau. M. de Louvois les trouva ridicules, & elles l'étoient réellement, parce qu'elles étoient compoſées avec plus d'emphaſe que de génie; il exigea que Racine & Deſpréaux en fiſſent de nouvelles. Ils s'acquitterent de cette commiſſion avec tant de goût, d'élégance & de préciſion, qu'il fut décidé qu'on effaceroit les premieres pour y ſubſtituer celles de ces deux auteurs.

Une idée mene preſque toujours à une autre qui lui ſert de développement. Madame de Monteſpan, qui trouvoit que la peinture n'avoit rempli qu'à moitié le projet qu'elle avoit formé d'éterniſer le ſouvenir des exploits de Louis XIV. imagina de faire frapper des médailles pour chaque événement. On devoit mettre au bas de ces médailles un récit ſuccinct de ce qui leur avoit donné lieu. Ces récits

parurent trop courts ; une hiſtoire entiere du regne de ce grand roi devenoit indiſpenſable : on décida qu'il la falloit entreprendre. *Quoique la flatterie ait eu part à ce projet, on conviendra*, comme l'a très-bien dit Madame la comteſſe de Caylus, *qu'il n'étoit pas celui d'une femme commune, ni d'une maîtreſſe ordinaire.* Mém. ibid. *pag.* 47. Madame de Maintenon propoſa Racine & Deſpréaux pour le remplir. Louis XIV. les agréa. Ainſi l'eſtime & l'amitié de cette femme célebre arracherent pour jamais à la poéſie deux hommes qui avoient le plus contribué à ſes progrès.

Racine & Deſpréaux ſe livrerent dès-lors tout entiers à la lecture des livres qui leur parurent les plus propres à les mettre au fait de leur nouvelle profeſſion. Racine ſur-tout fit un extrait du traité de Lucien *ſur la maniere d'écrire l'hiſtoire.* La connoiſſance des devoirs auxquels un hiſtorien eſt aſſujetti, ſembloit devoir précéder toute autre étude. Mémoires, lettres, inſtructions, pieces détachées de toute eſpece, hiſtoires manuſcrites & imprimées, générales & particulieres, il lut tout ce qui pouvoit être eſſentiel à ſon objet.

Il ne faut pas ajouter la moindre créance à ce que dit M. de Valincourt dans sa lettre à M. l'abbé d'Olivet, *hist. de l'académ. franç.* tom. II. pag. 354; *que Racine & Despréaux sentirent bientôt que le travail* auquel on les avoit associés *étoit tout à fait opposé à leur génie.* En effet, jamais on ne porta un jugement plus faux de ces deux grands hommes; car, pour ne parler que de Racine, nul homme n'a eu plus que lui d'élégance, de clarté, de netteté & de cette précision si nécessaire pour écrire l'histoire. Nous n'avons rien de mieux que sa première partie de l'histoire de Port-Royal. Cet ouvrage seroit parfait, si on en avoit écarté quelques légers défauts que l'amour de Racine pour cette abbaye ne lui a pas permis d'éviter, & que l'esprit de partialité rend un peu trop remarquables.

Dans cette même année (1677) les places que Louis XIV. assiégeoit tombèrent sous sa puissance dès qu'il se présenta: Racine & Despréaux, qui auroient dû chercher à aller s'instruire sur les lieux des événements qu'ils devoient un jour décrire, ne suivirent pas le roi dans cette expédition. A son retour, il leur témoi-

gna ſa ſurpriſe ſur le peu de curioſité qu'ils avoient montré. *Comment*, leur diſoit-il, *n'avez-vous pas eu envie de voir un ſiége ? Le voyage n'étoit pas long. Sire*, lui répondirent-ils, *nos tailleurs furent trop lents. Nous leur avions commandé des habits de campagne ; lorſqu'ils nous les apporterent, les villes que votre majeſté aſſiégeoit étoient priſes.* Mém. *pag.* 149. Cette réponſe ingénieuſe fut on ne peut pas mieux reçue du roi, qui leur recommanda de ſe diſpoſer à le ſuivre à la campagne ſuivante ; ce fut celle de Gand. 1)

Je ne m'arrêterai point ici à détailler toutes les mauvaiſes plaiſanteries que fit M. de Cavoye à Racine & Deſpréaux ſur les préparatifs de leur voyage, & ſur la

1) Dans la campagne de Gand, le roi s'expoſa beaucoup ; Boileau lui repréſenta qu'il ne s'en étoit fallu que de ſept pas que ſa majeſté n'eût été atteinte d'un boulet de canon ; & qu'il le prioit de ne pas l'obliger à finir ſi-tôt ſon hiſtoire. *A combien de pas étiez-vous du canon ?* dit le roi à Deſpréaux. *A cent pas*, répondit le ſatyrique. *Mais n'aviez-vous pas peur ?* répondit le roi. *Oui, Sire ; je tremblois beaucoup pour votre majeſté, & encore plus pour moi.*

maniere dont ils en ſoutinrent les fatigues. Ces traits étrangers au caractere d'un homme d'eſprit, peuvent très-bien figurer dans les mémoires de Louis Racine, mais ne feroient ici qu'un très-mauvais effet. Deux poëtes ſuivre une armée pour être témoins des ſiéges & des combats, ſans prendre aucune part aux dangers de la guerre, offroit une ſingularité aſſez plaiſante : il étoit tout naturel qu'ils fuſſent expoſés aux railleries de tout le monde ; mais il ne l'étoit point qu'un hiſtorien s'arrêtât à les détailler. Par cette raiſon, je ne m'étendrai pas ſur les détails de la correſpondance de Racine, & de Boileau qui ne put pas faire toutes les campagnes du roi ; ceux qui ſeront curieux d'en être inſtruits, pourront conſulter les lettres que Racine lui écrivoit, & le compte qu'il lui rendoit de tout ce qui ſe paſſoit à l'armée.

La conſidération dont Racine jouiſſoit alors, n'avoit pu encore lui faire oublier que l'amitié a des douceurs que la faveur des rois ne peut entierement remplacer. Dès qu'il eut renoncé au théâtre, il penſa ſérieuſement à ſe réconcilier avec Port-Royal. M. Nicole étoit celui qui avoit

plus de raiſon de ſe plaindre, il fut auſſi le plus aiſé à ramener. M. Arnaud, qui n'avoit à reprocher à Racine aucun trait qui lui fût perſonnel, ne lui pardonna jamais bien ſincerement les plaiſanteries dont Angélique Arnaud ſa ſœur avoit été l'objet. Il ſe réconcilia néanmoins avec Racine qui alla le voir. Boileau fut l'auteur de ce raccommodement ; mais ce n'étoit qu'une paix mal cimentée.

Racine eut à peine recouvré l'amitié de ſes anciens maîtres, qu'il ſe brouilla avec Corneille. Rien n'eſt plus orageux que le pays des lettres. Ce grand homme voyoit toujours avec peine le concours qui ramenoit toute la France aux repréſentations des pieces de Racine. Comment ſe conſoler de partager avec lui les honneurs de la ſcene françoiſe, dont il avoit joui ſeul ſi long-temps ? La jalouſie, qui l'éclairoit ſi bien ſur les véritables intérêts de ſa gloire, ne lui apprit pas également à choiſir le meilleur moyen de ſe dédommager des pertes continuelles que faiſoit ſon amour propre. Traits de critique envenimés, reproches vifs & ſanglants ſur le mauvais goût de la nation, plaintes ſur ſon ingratitude, éloges

démeſurés des cenſeurs de Racine, approbation des pieces qui devoient avoir le moins de part à ſon attention, & qu'il auroit voulu pouvoir faire trouver meilleures qu'elles ne l'étoient : le dépit de Corneille le força ſouvent à ſe méprendre dans les efforts qu'il fit pour déprimer la gloire de ſon rival, ſans toucher à la ſienne.

Le *Germanicus* de Bourſaut parut en 1679. C'étoit une piece miſérable, qui n'avoit ni plan ni conduite, dans laquelle on n'appercevoit ni talent, ni génie, ni connoiſſance du théâtre. Corneille la trouva ſi merveilleuſe, *qu'il lui échappa de dire à l'académie, qu'il ne lui manquoit que le nom de Racine pour être achevée.* Racine s'offenſa avec quelque raiſon de ce diſcours ; mais il eut bientôt autant de tort que Corneille, parce qu'il repouſſa ce trait de ſatyre détournée, par des paroles injurieuſes & piquantes, qui n'auroient point dû lui échapper. Rien n'eſt plus propre à conſoler les petits eſprits de la médiocrité de leurs talents, que la maniere dont les gens de lettres vuident leurs débats & leurs querelles. S'ils s'élevent quelquefois, par leurs con-

noiſſances ou leur génie, au deſſus de la ſphere ordinaire des hommes, les vivacités qui leur échappent les placent bien ſouvent au deſſous de ce qu'il y a de plus bas & de plus mépriſable. Depuis ce temps, il y eut entre Corneille & Racine un refroidiſſement qui n'a fini qu'avec la vie. Cette indifférence ou cette inimitié n'empêcha pas néanmoins ce dernier de rendre juſtice aux talents immortels de ce grand homme, toutes les fois qu'il fut dans la néceſſité d'en parler.

Corneille mourut le premier octobre 1684. Le lendemain Racine devoit commencer à faire les fonctions de directeur de l'académie françoiſe. Celui qu'il devoit remplacer dans cette dignité prétendit que, Corneille étant mort pendant qu'il étoit encore en exercice, il devoit ſeul préſider à la cérémonie de ſon ſervice. L'académie le jugea ainſi, malgré tous les efforts que fit Racine pour l'emporter ſur ſon prédéceſſeur. La chaleur avec laquelle il ſollicita cette diſtinction l'auroit preſque fait ſoupçonner d'y prendre un tout autre intérêt que celui de ſa place. Cela donna lieu à Benſerade de lui dire : *nul autre que vous ne pouvoit*

prétendre à enterrer Corneille ; cependant vous n'avez pu y parvenir. Mém. ibid. *pag. 157.* En effet, l'admiration qu'on aura toujours pour Racine ne portera jamais la moindre atteinte à la célébrité du grand Corneille.

On ne put pas également lui conteſter le droit de faire l'éloge de ſon rival à la réception de MM. Thomas Corneille & Bergeret. On vit alors que, s'il eſt doux de plaindre le ſort d'un rival dont on n'a plus rien à appréhender, il eſt au moins auſſi ſatisfaiſant d'applaudir publiquement à ſes ouvrages, quand on n'a pu trouver occaſion de le faire avec aſſez d'éclat.

Quoique Racine ſe fût entierement adonné à l'étude de l'hiſtoire, il fut ſouvent contraint de faire, pour ſes amis ou ſes protecteurs, des ouvrages tout à fait étrangers au plan d'inſtruction qu'il s'étoit tracé. Il ne m'eſt pas poſſible d'en donner le détail dans l'ordre où ils furent compoſés : rien n'eſt moins déterminé que le temps où il ſe vit obligé de les entreprendre. Il commença, pour Madame de Monteſpan & Madame de Thianges ſa ſœur, un opéra, dont le ſujet étoit

la chûte de Phaëton. Œuvres de Boileau, *tom. I. pag. 483.* Dans un âge avancé il fit des hymnes & des cantiques pour Port-Royal. Louis XIV. vouloit qu'il fît des vers de piété; il s'en défendit, parce qu'on avoit condamné la traduction du breviaire romain où se trouvent ses hymnes. *J'en ai voulu faire*, disoit-il; *on les a condamnés, je n'en ferai plus.* Mém. ibid. *pag. 30.* En 1685 il composa, pour M. le marquis de Seignelay, une idylle sur la paix, que Lully mit en musique, *ibid. pag. 169.* Il fit, pour Madame de Maintenon, l'épître dédicatoire qui se trouve à la tête des œuvres d'un enfant de sept ans. En 1689 & 1690 il composa pour elle les tragédies d'Esther & d'Athalie. Enfin, à la sollicitation de quelques-uns de ses amis, il entreprit, sur la fin de ses jours, d'écrire l'histoire de Port-Royal. Il ne refusa guere que M. de Vendôme, qui le pria, en 1691, de faire des vers pour le divertissement que ce prince se proposoit de donner à Anet à M. le Dauphin. *Histoire du théâtre françois, tom. XIII. pag. 231.*

Le crédit le mieux établi se soutient rarement sans épreuve. Racine jouissoit

auprès de Madame de Maintenon de la plus grande conſidération. Il avoit ſouvent l'honneur de s'entretenir avec elle. C'étoit dans ces entretiens qu'il lui liſoit l'hiſtoire de Louis XIV. à proportion qu'il l'avançoit. Des exploits du roi, on en vint un jour à l'examen de ſon adminiſtration. L'État épuiſé par les guerres ne préſentoit par-tout qu'une ſurface ſtérile où régnoient la déſolation, la miſere & le découragement. Les maux qui affligent l'eſpece humaine ne ſont bien connus que des perſonnes que leur condition rapproche le plus des malheureux qu'ils oppriment. Apparemment que le tableau que Racine traça fut fort animé: Madame de Maintenon ne put ſe défendre d'y paroître ſenſible. Racine crut que ce moment étoit le plus propre à hazarder auprès d'elle les vues de réforme & de ſoulagement qu'il avoit imaginées. Il ſe laiſſa perſuader de les mettre par écrit. Son ambition l'aveugla.

Un particulier, que ſa naiſſance n'a point deſtiné à voir jouer les reſſorts d'un État, s'abuſe aiſément ſur l'importance de ſes obſervations, lorſqu'il ſe trouve à portée de conſidérer la cauſe

qui met tout en mouvement. Plein de confiance en ſes idées, Racine porta à Madame de Maintenon le mémoire qu'elle lui avoit fait faire. Elle commençoit à peine à le lire que le roi entra. Le ſecret fut en cette occaſion ſi difficile à garder, que Madame de Maintenon ne put ſe défendre de lui déclarer la part que Racine avoit à cet ouvrage. Quelque louable que fût le zele qui le lui avoit fait entreprendre, Louis XIV. le déſapprouva. *Parce qu'il ſçait faire parfaitement des vers, croit-il tout ſçavoir? Et parce qu'il eſt grand poëte, veut-il être miniſtre?* Mém. ſur la vie de Jean Racine, *pag. 272.* Ce délire a ſouvent égaré l'imagination de nos meilleurs auteurs. On rapporta à Racine ce que Louis XIV. avoit dit à la vue de ſon mémoire. La crainte qu'il eut d'avoir déplu au roi lui cauſa un ſi grand chagrin, qu'il en tomba malade. Madame de Maintenon le prévint en même temps de ne plus venir la voir qu'elle ne le fît avertir. Dès ce moment ſa diſgrace lui parut ſans remede; elle étoit à coup ſûr juſtement méritée.

Une fievre continue conſumoit Racine: les médecins crurent l'avoir chaſſée en

lui faiſant prendre du quinquina ; une eſpece d'abſcès, formé à la région du foie, s'ouvrit & les détrompa. Apparemment qu'ils ne firent pas aſſez d'attention aux effets de cet accident : car, en négligeant d'y remédier, il devint bientôt un principe de mort bien plus dangereux pour Racine que tous les accès de fievre dont on avoit voulu le guérir.

Les charges de ſecrétaire du roi furent toutes ſoumiſes à une augmentation de finance : Racine, qui s'étoit mis fort à l'étroit pour achever le paiement de la ſienne, ne ſe trouva pas en état de payer cette nouvelle contribution. Il voulut recourir aux bontés du roi qui, en 1685, lui avoit fait reſtituer une ſomme de 4000 livres de taxe nouvelle, qu'il avoit payée pour la charge de tréſorier de France au bureau des finances de Moulins. Le mémoire qu'il adreſſa au roi lui fut préſenté par quelques amis qui étoient en faveur. Le roi répondit : *cela ne ſe peut ; s'il ſe trouve dans la ſuite quelque occaſion de le dédommager, j'en ſerai fort aiſe.* Mém. ibid. *pag.* 275.

Cette réponſe ne fit qu'augmenter les peines que Racine reſſentoit dans l'eſpece d'exil

d'exil où il ſe trouvoit. Il ne pouvoit cependant regarder ſon mémoire comme un crime qui eût pu ſeul opérer ſa diſgrace ; il s'imagina que les Jéſuites, mécontents de ſa réconciliation avec Port-Royal, avoient ſeuls contribué à indiſpoſer le roi contre lui. Pour détourner le mauvais effet des impreſſions qu'ils avoient données ſur ſon compte, il écrivit une lettre à Madame de Maintenon, en date du 4 mars 1698. Elle ne produiſit aucun effet : elle fut de plus généralement déſapprouvée de tous ſes amis.

L'extrême ſenſibilité de Racine avoit tout gâté. Son impatience aggrava ſon infortune. Madame de Maintenon avoit la plus grande envie de lui parler ; mais comme elle ne pouvoit pas le recevoir chez elle, elle avoit été obligée d'attendre que le temps amenât l'occaſion de l'entretenir. Elle trouva un jour Racine dans le parc de Verſailles : *Que craignez-vous ?* lui dit-elle ; *c'eſt moi qui ſuis la cauſe de votre malheur : il eſt de mon intérêt & de mon honneur de réparer ce que j'ai fait : votre fortune devient la mienne ; laiſſez paſſer ce nuage, je ramenerai le beau temps.*

Non, non, Madame, lui répondit Racine, *vous ne le ramenerez jamais pour moi. . . . . Et pourquoi*, reprit-elle, *avez-vous une pareille penſée? Doutez-vous de mon cœur & de mon crédit? Je ſçais, Madame*, lui répondit-il, *quel eſt votre crédit, & je ſçais quelles bontés vous avez pour moi; mais j'ai une tante qui m'aime d'une façon bien différente que vous: cette ſainte fille demande tous les jours à Dieu pour moi des diſgraces, des humiliations, des ſujets de pénitence; elle aura plus de crédit que vous.* Dans le moment le bruit d'une caleche les interrompit. *C'eſt le roi!* s'écria Madame de Maintenon; *cachez-vous.* Racine ſe ſauva dans un boſquet. *Mém. ibid.* pag. 285. Au lieu d'être raſſuré par des proteſtations auſſi propres à le tranquilliſer, Racine n'en devint que plus triſte, plus ſombre & plus mélancolique. Son mal empiroit, malgré toutes les précautions qu'on prit pour en arrêter les progrès. L'abſcès ſe forma; une douleur de tête annonça la révolution que cet accident devoit bientôt opérer. On ne connoiſſoit point cependant encore le principe & la cauſe de cette maladie; on la découvrit au moment où il n'étoit plus.

temps d'y remédier. Ce qu'on remarqua le plus aiſément, ce fut la réſignation, la patience, la douceur & la conſtance avec laquelle Racine ſupporta ſes douleurs. Des lectures pieuſes, des entretiens édifiants avec un prêtre de ſaint André des Arts & l'abbé Boileau, qui le viſitoient tous les jours, occuperent le peu de tranquillité que lui laiſſoient ſes tourments.

La foibleſſe de Racine devenoit de jour en jour plus grande : il voulut mettre un peu d'ordre à ſes affaires domeſtiques. Son fils aîné écrivit alors pour lui à M. de Cavoye, pour le prier de ſolliciter le paiement de ce qui lui étoit dû ſur ſes penſions, afin de laiſſer, en mourant, à ſa famille quelque argent comptant. Dès le 28 octobre 1685, il avoit mis par écrit ſes dernieres diſpoſitions. Louis Racine ne les a point rendu publiques. On a ſeulement inſéré dans les mémoires de ſa vie un petit codicile, en date du 6 octobre 1698, dans lequel Racine prie l'abbeſſe & les religieuſes de Port-Royal de vouloir bien permettre qu'il fût inhumé *dans le cimetiere de cette maiſon, auprès de M. Hamon*; il ſuppliroit auſſi

toute cette communauté de prier Dieu pour lui, & d'accepter une ſomme de 800 livres.

Le peintre touchant du ſentiment & de l'amour s'avançoit vers la fin de ſa courſe; le jour qui l'éclairoit ne jettoit plus qu'une foible lueur qui s'alloit perdre dans la nuit des temps; tout alloit diſparoître pour lui. Les médecins les plus fameux, & tous les ſeigneurs de la cour, s'empreſſerent alors de lui témoigner la part qu'ils prenoient à ſa ſituation. *Sa majeſté envoya très-ſouvent ſçavoir de ſes nouvelles.*

Le mal augmentant chaque jour, on crut indiſpenſable de faire à Racine une opération qui étoit au moins inutile, ſi elle ne ſervit pas à avancer le terme de ſes jours. *Les frais de la mort étoient faits*, il conſentit à tout, & il expira trois jours après, au milieu des douleurs les plus cruelles, dans la cinquante-neuvieme année de ſon âge, le 21 avril 1699.

Ainſi mourut, plein de gloire & de mérite, le plus chéri de nos poëtes & le plus digne de l'être. *Louis XIV. témoigna du déplaiſir de ſa mort;* la cour & la ville prirent la même part à cette perte;

c'étoit en effet la plus grande de celles que fit alors la république des lettres.

Louis XIV. avoit promis à Racine de le dédommager d'une grace qu'il n'avoit pu lui accorder. Dès que ce monarque se vit dans l'impossibilité de lui tenir parole, il crut ne pouvoir pas mieux s'en acquitter qu'en accordant à sa veuve une pension de 2000 liv. reversible sur le dernier de ses enfants. Ainsi le plus grand des rois s'empressa toujours d'honorer par ses bienfaits la mémoire d'un poëte qui fera dans tous les siecles la gloire & l'ornement de notre nation.

Le lendemain de sa mort, Racine fut porté à saint Sulpice, pour y être présenté. Il fut déposé pendant toute la nuit dans le chœur de cette église. On le transféra le lendemain à l'abbaye de Port-Royal, où il fut enterré. Après la destruction de cette maison, la famille de Racine obtint la permission de faire exhumer son corps; il fut apporté à Paris le 2 décembre 1711, dans l'église de saint Etienne du Mont, & placé derriere le maître autel, à côté de M. Pascal. Boileau composa son épitaphe.

Racine n'avoit point une taille haute

& majeſtueuſe : elle étoit plus médiocre que grande ; mais il avoit un air noble, une phyſionomie heureuſe, un viſage ouvert, & un certain air de beauté, qui fit dire une fois à Louis XIV. qu'*il étoit un des plus beaux hommes de ſa cour.* Son caractere plein de feu étoit cependant doux, tendre & ſenſible, quoique ſouvent aigre & dur. Ami ſincere, l'amitié qu'il portoit à ceux qu'il s'étoit attachés ne croiſſoit point avec leur fortune, elle ne perdoit rien non plus à leur diſgrace. Si ſa jeuneſſe lui fit quelquefois perdre de vue l'attachement qu'il devoit à quelques perſonnes auxquelles il avoit des obligations, ſon cœur les vengea bien depuis de cette faute par tout ce qui put contribuer à la leur faire oublier. Lorſque M. de Cavoye eut le malheur de déplaire au roi, Racine ſe chargea lui-même de faire la lettre qui ſervit à le juſtifier. C'étoit ainſi qu'il partageoit l'infortune de ſes amis. Ces bonnes qualités furent gâtées par un fond de timidité inſurmontable, & par un amour propre exceſſif.

Boileau n'étoit cruel qu'en vers. Si les conſeils de l'amitié n'avoient pas appris

à Racine à réformer ſes diſpoſitions naturelles, il auroit été inquiet, jaloux, ſatyrique, vindicatif & voluptueux par tempérament. Malgré tous les efforts qu'il fit ſur lui-même, il conſerva toute ſa vie un penchant ſecret pour une eſpece de raillerie fine & mordante, qui tenoit à tout ce qu'il vouloit dire. Ce défaut, & ſa paſſion démeſurée pour la gloire, furent preſque toujours la cauſe des chagrins auxquels l'expoſa ſouvent l'humiliation de ſon amour propre & ſon extrême ſenſibilité pour toute eſpece de critique. Racine ſentoit mieux que perſonne ſes défauts, mais il auroit voulu être le ſeul à les appercevoir.

Les louanges des ſots lui faiſoient preſque autant de peine que les traits de la ſatyre la plus envenimée. On donna pour petite piece, à la ſuite d'Andromaque, la comédie des Plaideurs : un vieux magiſtrat, qui croyoit que ces deux pieces n'en faiſoient qu'une, voulut témoigner à Racine le plaiſir qu'il avoit eu à leur repréſentation : *Je ſuis, Monſieur*, lui diſoit-il, *on ne peut pas plus content de votre Andromaque ; c'eſt une jolie piece : je ſuis ſeulement étonné qu'elle finiſſe*

ſi gaiement. J'avois d'abord eu envie de pleurer : mais la vue des petits chiens m'a fait beaucoup rire.

Cette extrême ſenſibilité s'étendoit à tout. On repréſentoit Eſther à Saint-Cyr : l'actrice qui faiſoit le rôle d'Éliſe, fut trompée par ſa mémoire : *Ah, Mademoiſelle !* s'écria Racine, *quel tort vous faites à ma piece !* Les larmes qu'arracha à cette jeune demoiſelle une réprimande auſſi prompte, ne permirent pas à Racine d'être inſenſible à ces pleurs ; mais il n'en parut pas moins qu'il pardonnoit difficilement tout ce qui pouvoit ſervir à humilier ſon amour propre.

Un jeune régent du collége de Louis le Grand ſe propoſa d'examiner, dans un diſcours qu'il prononça à la rentrée des claſſes, ſi Racine étoit poëte ou chrétien : *Racinius an chriſtianus an poëta ?* Et il décida que cet illuſtre tragique n'étoit ni l'un ni l'autre, *nec chriſtianus nec poëta.* C'étoit une ſottiſe qui ne méritoit pas la moindre attention. L'indifférence que Racine témoigna pour cette impertinente ſatyre, a fait croire à ſon fils qu'il étoit enfin parvenu à une eſpece d'inſenſibilité ſur le bien ou le mal qu'on

disoit de ses ouvrages ; mais on peut d'autant moins adopter cette conjecture, que l'empressement des Jésuites à désavouer leur confrere, prouve incontestablement qu'ils étoient tous persuadés qu'il n'étoit pas homme à souffrir patiemment un pareil outrage.

Racine ne parloit jamais de ses ouvrages. S'il se trouvoit obligé de répondre aux éloges qu'on lui en faisoit, il s'en tiroit, selon Louis Racine, avec tant de modestie qu'on l'auroit presque soupçonné de n'y avoir eu aucune part. Son indifférence sur ses pieces étoit si grande qu'il n'a jamais voulu corriger les épreuves des éditions différentes qu'on en fit de son temps. Boileau prit ce soin.

Louis XIV. aimoit beaucoup à l'entendre lire, parce qu'il lui trouvoit un talent singulier pour faire sentir les beautés d'un ouvrage. Il dit un jour à Racine de lui chercher quelque livre propre à l'amuser pendant une indisposition qui l'obligeoit à se tenir au lit. Racine lui proposa les vies de Plutarque. *C'est du gaulois*, dit le roi. Racine substitua si habilement les mots en usage à ceux qui

étoient vieillis, que Louis XIV. prit le plus grand plaiſir à cette lecture. *Mém. pag. 180.* Dans une autre occaſion, il lut à Auteuil, devant Boileau, M. Nicole, & quelques autres de ſes amis, l'Œdipe de Sophocle qu'il traduiſoit ſur le champ. *J'ai vu*, dit M. de Valincourt, *nos meilleures pieces repréſentées par nos meilleurs acteurs ; rien n'a jamais approché du trouble où me jetta dans cette occaſion le récit de Racine.* Ibid. *pag. 198.*

Lorſqu'il vouloit faire une tragédie, il commençoit par en tracer le plan : il faiſoit enſuite chaque acte en proſe ; quand ce projet étoit fini, & que les ſcenes étoient toutes liées les unes aux autres, Racine avoit coutume de dire que *ſa tragédie étoit faite.* C'étoit en ſe promenant qu'il la mettoit en vers. M. de Valincourt prétend qu'il les récitoit à haute voix, & que l'enthouſiaſme avec lequel il les prononçoit, raſſembla un jour autour de lui les ouvriers qui travailloient aux Tuileries, & qui s'imaginerent, aux geſtes qu'il faiſoit, & aux mouvements qu'il ſe donnoit, que c'étoit un homme au déſeſpoir, qui alloit ſe jetter dans le baſſin.

Les reproches continuels qu'il ſe fit toute ſa vie d'avoir travaillé pour le théâtre, lui firent ſouvent craindre que ſon fils, témoin de la célébrité qu'il s'étoit acquiſe, ne voulût entrer dans cette carriere. *Je ne vous diſſimulerai point*, lui diſoit-il, *que dans la chaleur de la compoſition on ne ſoit quelquefois content de ſoi. . . . . Mais lorſqu'on jette le lendemain les yeux ſur ſon ouvrage, on eſt tout étonné de ne plus rien trouver de bon de ce qu'on avoit admiré la veille. . . . Ne croyez pas*, lui diſoit-il une autre fois, *que ce ſoient mes vers qui m'attirent l'amitié des grands. Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens, & cependant perſonne ne les regarde. Ils ne ſont beaux que dans la bouche de ſes acteurs; au lieu que, ſans fatiguer les gens du monde du récit de mes ouvrages, je me contente de leur tenir des propos amuſants, & de les entretenir de choſes qui leur plaiſent. Mon talent n'eſt pas de faire ſentir aux gens du monde que j'ai de l'eſprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont.* Mémoires, ibid. *pag.* 190.

Dès que Racine eut renoncé au théâtre, il n'alla plus au ſpectacle; il ne parloit jamais, dans ſa famille, ni de tragédie ni

de comédie. Renfermé dans le ſoin de l'éducation de ſes enfants, il ſe ſeroit reproché de leur avoir inſpiré pour cet art le moindre ſentiment d'admiration. Sa tendreſſe pour eux ne ſe bornoit pas à ne leur refuſer aucune de ces leçons détournées que leur inſtruction rendoit néceſſaires, elle alloit au devant de tous les beſoins de leur ame. Je ne m'attacherai point à détailler tous les exercices de piété auxquels il s'étoit aſſujetti, pour leur inſpirer de bonne heure l'amour de leur religion. Ces vertus domeſtiques, toutes reſpectables qu'elles ſont, ne méritent d'être remarquées qu'autant qu'elles ſont portées à un degré de perfection peu ordinaire.

Le bonheur d'être au milieu de ſes enfants l'emportoit beaucoup chez Racine ſur le plaiſir qu'on trouve ordinairement à vivre parmi les grands. Il revenoit un jour de Verſailles, pour dîner avec ſa famille : un écuyer de M. le Duc vint l'avertir que ce prince l'attendoit à l'hôtel de Condé : *Je n'aurai pas l'honneur d'y aller*, répondit-il ; *il y a plus de huit jours que je n'ai vu ma femme & mes enfants ; ils ſe font une fête de manger avec moi une*

très-belle carpe, je ne puis me diſpenſer de dîner avec eux. L'écuyer lui repréſenta que M. le Duc ſeroit mortifié de ce refus, parce qu'il avoit chez lui une très-belle compagnie. Racine fit alors apporter la carpe, qui étoit effectivement ſuperbe : *Jugez vous-même*, lui dit-il, *ſi je puis me diſpenſer de dîner avec mes pauvres enfants, qui ont voulu me régaler aujourd'hui, & qui n'auroient plus de plaiſir s'ils mangeoient ce plat ſans moi. Je vous prie de faire valoir cette raiſon auprès de ſon alteſſe ſéréniſſime.* Ce trait ſert à prouver que Racine n'étoit pas tellement obſédé par ſon ambition & le deſir de faire ſa cour, qu'il ſacrifiât tous les ſentiments de la nature au plaiſir d'être aſſidu auprès des grands. Habile hiſtorien, poëte célebre, il fut à la fois un pere tendre & ſenſible, un époux ſage, vertueux, & digne d'être propoſé pour modele à tous les peres de famille.

VERS

Composés par BOILEAU, *pour être mis au bas du portrait de* JEAN RACINE.

Du théâtre françois l'honneur & la merveille,
Il sçut ressusciter Sophocle en ses écrits;
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs & les esprits,
Surpasser Euripide, & balancer Corneille.

EPITAPHE

DE JEAN RACINE.

D. O. M.

ICI repoſe le corps de Meſſire JEAN RACINE, *tréſorier de France, ſecrétaire du roi, gentilhomme ordinaire de ſa chambre, & l'un des quarante de l'académie françoiſe: qui, après avoir long-temps charmé la France par ſes excellentes poéſies profanes, conſacra ſes talents à Dieu, & les employa uniquement à louer le ſeul objet digne de louange. Les raiſons indiſpenſables qui l'attachoient à la cour, l'empêcherent de quitter le monde: mais elles ne l'empêcherent pas de s'acquitter, au milieu du monde, de tous les devoirs de la piété & de la religion. Il fut choiſi, avec un de ſes amis, par le roi Louis le Grand, pour raſſembler en un corps d'hiſtoire les merveilles de ſon regne; & il étoit occupé à ce grand ouvrage, lorſque tout à coup il fut attaqué d'une longue & cruelle maladie, qui, à la fin, l'enleva de*

ce ſéjour de miſeres, en ſa cinquante-neuvieme année. Bien qu'il eût extrêmement redouté la mort lorſqu'elle étoit encore loin de lui, il la vit de près ſans s'étonner, & mourut beaucoup plus rempli d'eſpérance que de crainte, dans une entiere réſignation à la volonté de Dieu. Sa perte toucha ſenſiblement ſes amis, entre leſquels il pouvoit compter les premieres perſonnes du royaume: & il fut regretté du roi même. Son humilité, & l'affection particuliere qu'il eut toujours pour cette maiſon de Port-Royal des Champs, lui firent ſouhaiter d'être enterré, ſans aucune pompe, dans le cimetiere, avec les humbles ſerviteurs de Dieu qui y repoſent, & auprès deſquels il a été mis, ſelon qu'il l'avoit ordonné par ſon teſtament.

O toi, qui que tu ſois, que la piété attire en ce ſaint lieu, plains, dans un ſi excellent homme, la triſte deſtinée de tous les mortels; & quelque grande idée que puiſſe te donner de lui ſa réputation, ſouviens-toi que ce ſont des prieres, & non pas de vains éloges, qu'il te demande.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Les nations qui ſe ſont le plus diſtinguées par leur amour pour les arts, ont toujours regardé la tragédie comme le plus noble & le plus beau des plaiſirs. Les Chinois avoient des théâtres & des ſpectacles avant d'avoir eu aucune relation avec le reſte des peuples du monde. Les Incas du Pérou, ſans le ſecours d'aucun modele, imaginerent des pieces qui ſervirent long-temps à les amuſer. Le même rayon de lumiere les guida ſans doute dans cette découverte : mais il faut dire, à l'honneur des Grecs, que s'ils n'ont pas été les ſeuls à la faire, ils ont été les premiers à la perfectionner.

Je ne m'arrêterai point ici à ces temps de ténebres, d'ignorance & de mauvais goût, où la ſcene tragique n'offroit en Grece qu'un chœur continu, qui chantoit, en l'honneur de ſes dieux, des

hymnes groſſiers. Tous les arts ont eu leur enfance. Theſpis interrompit le premier la continuité de ces chants, par un perſonnage épiſodique. Cette nouveauté fut le premier pas que firent les Grecs dans l'art dramatique. Un chariot, quelques acteurs barbouillés de lie formoient alors tout le cortége de la tragédie, & le ſeul appareil de la ſcene grecque.

Les poëtes qui ſuivirent Theſpis ne furent guere plus loin que lui dans cet art. Phrinicus ſon diſciple, auteur de quelques tragédies, fit paroître ſur la ſcene le premier maſque de femme. Chérilus, qui lui ſuccéda, inventa les habits de théâtre. Ces inventions tenoient bien à l'art, puiſqu'elles en ſont devenues l'ornement & les acceſſoires ; mais, comme elles ne contribuerent que très-peu à ſes développements, l'hiſtoire n'a point mis ceux qui les trouverent, parmi les fondateurs du théâtre des Grecs.

Cependant la Grece conſacra dans ſes faſtes les obligations qu'elle avoit à Theſpis. La premiere repréſentation de l'*Alceſtis* de ce poëte fut miſe au rang des dates de la chronique de Paros. On conſtruiſit à Athenes des théâtres & des

amphithéâtres ; on y établit des juges chargés d'examiner les pieces, & d'accorder à celles qui le méritoient les honneurs du chœur. Néanmoins la tragédie étoit encore bien éloignée de l'état de perfection auquel elle devoit être portée ; c'eſt que tout ce qui tient au développement de nos idées a ſes degrés d'accroiſſement marqués par la nature.

Ce ne fut qu'après avoir ſignalé par ſes trophées le triomphe de ſa liberté, qu'Athenes vit la tragédie prendre une forme nouvelle, & marcher avec la dignité qui lui convient. Eſchyle opéra cette révolution. Ce grand homme ſecoua ſur le théâtre le flambeau de ſon génie, & fit éclore preſque en même temps toutes les parties de la ſcene tragique.

Juſques là la tragédie n'avoit été qu'un monologue froid & languiſſant, un récit dénué d'action. Eſchyle conſerva l'idée qu'avoient eu les Grecs de ne prendre que dans leur hiſtoire des ſujets propres au théâtre ; mais il les traita avec tant d'ordre & de netteté, tant de force & d'énergie, tant de chaleur & de vivacité, que tous les poëtes qui lui ont ſuccédé n'ont fait que ſuivre la marche qu'il leur avoit tracée.

Ce paſſage d'une repréſentation froide, langoureuſe & monotone, à un ſpectacle vif, naturel & chaud, qui appelloit à ſon ſecours toutes les paſſions qui pouvoient ſervir à l'animer, parut aux Grecs ſi grand, ſi noble & ſi beau, qu'on crut voir luire un nouveau jour. Cette découverte ne fut point reçue avec tous les applaudiſſements qu'elle méritoit ; c'eſt que dans l'époque où elle fut faite, le génie des Athéniens prit en même temps dans tous les arts l'eſſor le plus élevé.

Eſchyle n'avoit point été le ſeul à s'appercevoir des défauts de l'ancienne tragédie, mais il fut le premier à les réformer. Nourri de la lecture d'Homere, il étudia la nature dans les ouvrages de ce poëte, & il y découvrit tous les principes d'un art qui nous feroit peut-être inconnu ſans lui. Choix du ſujet, détermination du lieu de la ſcene & du temps où l'action doit commencer ; expoſition ; intrigue ou nœud ; dénouement amené ou retardé par des intérêts mêlés & contraſtés ; marche de l'action vive & rapide, ſoutenue par la force du ſujet ; reſſorts tragiques, paſſions qui doivent

les mettre en jeu ; effets qui réſultent du flux & reflux de leurs mouvements reſſerrés par l'unité de temps, de lieu & d'action ; trouble croiſſant de ſcene en ſcene, d'acte en acte, proportionné au feu des paſſions qui le produit, & à la juſte durée que doit avoir une piece tragique ; ſcience des mœurs, vérité de leur peinture ; caracteres, décence convenable à tous les perſonnages ; maniere de les faire parler & agir ; dialogue, interlocuteurs ; langage, vers, diction propre au théâtre & à la dignité du récit ; chœurs adaptés au ſujet, & liés étroitement à l'action ; théâtres, décorations, habits, maſques, déclamation, danſes : Eſchyle trouva tout.

On le regarda dès-lors comme le pere & l'inventeur de la véritable tragédie ; on convint qu'il avoit découvert ſeul les regles d'ordre, d'enchaînement, de dépendance & d'accroiſſement que toutes les parties de la tragédie doivent avoir entre elles ; qu'il avoit eu le premier des idées juſtes de cet art, & qu'il avoit ſeul déterminé les bornes qui doivent ſéparer l'épique & le tragique ; mais on

lui reprocha en même temps de n'avoir pas toujours reſpecté dans ſes pieces les préjugés religieux de ſa nation ; d'avoir ſouvent ſacrifié à l'envie de flatter l'orgueil ambitieux de ſes concitoyens, la vérité de ſes caracteres ; d'avoir quelquefois outré l'imitation, & donné à la tragédie un air un peu rude, des traits trop forcés, une démarche trop impétueuſe, une taille trop giganteſque, ſoutenue par des échaſſes, & non point par la grandeur & la majeſté du cothurne. On obſerva auſſi qu'il avoit introduit ſur la ſcene des perſonnages qui ne convenoient point à la dignité de la tragédie ; qu'il avoit pouſſé trop loin la magnificence du langage tragique, employé ſouvent des métaphores trop fortes, des figures trop hardies ; ſubſtitué à une diction noble & fiere, un langage bourſoufflé ; à la vive harmonie des clairons & des trompettes, le bruit ſourd & confus des tymbales & des tambours. Enfin on l'accuſa d'avoir trop prodigué les richeſſes de ſon génie, & de n'avoir point aſſez connu l'art de le retenir ; mais on convint en même temps qu'aucun poëte n'avoit eu juſques là plus de

force & de vigueur d'eſprit, plus de véritable élévation dans les idées, plus de grandeur & de nobleſſe dans les ſentiments, plus de chaleur dans les paſſions, plus d'énergie dans le langage, plus de fécondité & d'invention ; qu'aucun homme n'avoit jamais porté plus loin que lui ſes vues dans la tragédie, & que perſonne n'avoit eu un génie plus vaſte & plus profond, une ame plus fiere & plus ſublime, une imagination plus vive, plus forte & plus pompeuſe.

Un génie chaud, ardent & paſſionné pour toute eſpece de gloire, ne pouvoit guere aſſiſter au ſpectacle magnifique qu'Eſchyle avoit imaginé, ſans être tenté de l'imiter. Jamais plus noble émulation ne fut payée d'un plus prompt ſuccès. Sophocle eut à peine fait quelques pas ſur le théâtre, qu'il vit tomber entre ſes mains le ſceptre & la couronne que l'admiration des Athéniens avoit déférés à ſon maître. Ce poëte étoit né peut-être avec moins d'enthouſiaſme & de feu qu'Eſchyle, mais il avoit un goût plus ſûr que le ſien. Sous ſa main, les défauts qui tenoient encore à la tragédie ſe changerent en beautés. Aux fautes qu'Eſchyle

avoit commiſes dans la diſtribution de ſa matiere & dans ſon élocution, il ſubſtitua des plans mieux concertés, une marche plus ſimple & moins laborieuſe, un langage plus noble & plus naturel: ſa bouche répandit la douceur du miel ſur tout ce qu'il fit dire à ſes perſonnages. Ainſi la tragédie qu'Eſchyle s'étoit repréſentée comme une reine éplorée, dont la triſteſſe, le deuil, la pitié, la terreur & le déſeſpoir déchiroient ſans ceſſe le ſein, acquit ſous la plume de Sophocle un air moins dur & moins ſauvage, & des graces touchantes qui ne lui firent rien perdre de ſa décence & de ſa gravité.

Au talent ſi rare & ſi précieux de faire parler ſes acteurs avec la nobleſſe & la dignité qui leur convient, Sophocle joignit encore l'art ſi difficile de leur faire dire, avec vraiſemblance, des choſes qui ne doivent être dites que pour eux, & dont cependant il faut inſtruire le ſpectateur. Heureux dans le choix de ſes ſujets, plus maître qu'aucun tragique de ſa matiere, il fut ſupérieur à tous les poëtes dans ſes diſpoſitions. Magnifique & ſublime dans ſes ouvertures, adroit à marquer

marquer le temps, le lieu & le fil qui doit faire le tiſſu de toutes ſes pieces, perſonne ne ſçut, comme lui, conduire une action avec plus de naturel & de netteté, & la remplir de plus de ſurpriſes; préparer les incidents & lier les ſcenes avec plus d'habileté; faire connoître à propos ſes acteurs, & ménager plus adroitement leur entrée & leur ſortie; diviſer les actes, & indiquer mieux les intervalles qui les ſéparent; ſoutenir & marquer ſes caracteres; fondre plus ſçavamment ſes chœurs avec l'action; les faire auſſi bien ſervir à augmenter l'appareil de la ſcene & l'intérêt de ſes pieces; reſſerrer ſa matiere dans les bornes étroites de l'unité de temps, de lieu & d'action, & s'aſſervir plus ſcrupuleuſement aux regles de la vraiſemblance; peindre les choſes avec plus de force, & les colorer avec plus de vivacité; faire parler la douleur, la tendreſſe, l'amitié, la fureur, le déſeſpoir, toutes les vertus ou les paſſions du cœur, avec plus d'enthouſiaſme ou de feu; amener plus adroitement une reconnoiſſance, & la rendre plus intéreſſante; enchaîner les événements les uns aux autres, ſans les mêler

ou les confondre, & les laiſſer entrevoir ſans les montrer tout à fait; tirer plus de parti de la danſe, & relever avec plus d'éclat & de magnificence l'appareil impoſant de la décoration des théâtres: enfin aucun poëte ne connut mieux que lui l'art de faire croître le trouble de ſcene en ſcene, en gardant avec exactitude toutes les décences, en ne mettant rien ſur le théâtre qui n'eût ou ne parût avoir ſa raiſon, en écartant avec adreſſe, de la vue du ſpectateur, tout ce qui ne doit pas ſe paſſer ſous ſes yeux; en faiſant tellement dépendre le dénouement de l'intrigue, que ce qui noue celle-ci la dénoue en même temps pour la renouer après par un effet tout oppoſé, & cela ſans compliquer l'action, ſans en rendre la marche plus pénible & plus laborieuſe, & ſans avoir recours à ces épiſodes inutiles & froids qui déshonorent aujourd'hui la ſcene tragique, & qui décelent ſi ouvertement la pauvreté, la miſere & la foibleſſe du génie de ceux qui les emploient. On reprocha cependant à Sophocle quelques petits défauts: mais l'attention avec laquelle on les rechercha, n'a ſervi qu'à le faire regarder

comme le plus fin, le plus adroit, le plus délicat, le plus grand, le plus noble & le plus ſublime de tous les poëtes anciens.

La tragédie avoit alors acquis tout ce qui tenoit au développement de ſes principes & de ſes regles; elle avoit une démarche fiere, ſans morgue & ſans hauteur; vive & rapide, ſans impétuoſité; un maintien grave & décent, ſans triſteſſe & ſans mélancolie; une élocution grande & noble, ſans enflure & ſans emphaſe; une maniere de peindre les paſſions & de les faire agir, pleine de feu, de naturel & de force; un caractere, en un mot, rempli d'élévation, de ſublime & de majeſté, & qui ne dédaignoit pas de ſe plier aux tendres naïvetés du ſentiment. Il lui manquoit cependant encore ces graces vives & touchantes qui devoient achever ſa peinture. Euripide parut. Dès ce moment, un jour plus doux & plus amoureux éclaira la ſcene tragique. La tragédie prit, à la vérité, un air un peu mou, un ton trop plaintif & trop efféminé; mais ſes images étoient animées d'un coloris ſi flatteur & ſi voluptueux, qu'elles balancerent ſouvent

les peintures fieres & mâles d'Eſchyle & de Sophocle ; ſes acteurs parlerent un langage ſi ſimple, ſi pathétique & ſi affectueux, qu'on ne voulut plus penſer, agir & parler que comme eux. Cette révolution dans la tragédie en fit une dans les mœurs, qui ſuivent preſque toujours le goût des ſpectacles.

Euripide n'étoit point fait pour être poëte. Jetté dès l'enfance entre les bras de la philoſophie, il ne fut point emporté, comme Eſchyle & Sophocle, par le deſir ambitieux de ſe ſignaler dans les combats. Né tendre & ſenſible, il préféra, dès qu'il les connut, les douceurs d'une vie contemplative aux éclairs paſſagers de cette gloire frivole qu'on n'acquiert que par le ſang, le meurtre & le carnage. Il avoit ſucé, pour ainſi dire, avec le lait, l'éloignement des plaiſirs bruyants que traînent après elles les paſſions violentes : il eut peut-être pour cela moins de force d'eſprit, & de cette fierté qu'elles inſpirent ; mais il eut auſſi plus de douceur, d'aménité, d'élégance, & de cette ſenſibilité charmante qui peut ſeule ſaiſir les douces impreſſions du ſentiment & de la tendreſſe. Moins vif que

doux : mélancolique, triſte, plaintif & chagrin, il répandit ſur toutes ſes pieces ce caractere de ſévérité que donne l'étude & la réflexion ; il leur donna auſſi un certain air d'école & de pédantiſme qui n'a point échappé à ſes critiques. Plus docile aux mouvements de la nature qu'aux regles de l'art qu'il voulut toujours s'aſſujettir, Euripide écoutoit ſon cœur préférablement à ſon eſprit : de là ces prologues poſtiches, où l'on ne laiſſe rien à deviner au ſpectateur ; ces expoſitions laborieuſes & ſans goût, où l'on dit, ſans ménagement & ſans adreſſe, tout ce qu'on devroit cacher ; ces chœurs inutiles, ou qui ne tiennent point à l'action ; ces intermedes déplacés ; ces ſituations forcées ; ces événements trop précipités, dont l'iſſue paroît tenir du prodige & du miracle, où trop multipliés, qui donnent à une action une marche lourde & pénible : de là ces paſſages rapides d'une action à une autre dans un même ſujet ; ces dénouements à machine ; ce mépris de toutes les bienſéances théâtrales & de la vraiſemblance ; ces ſcenes contentieuſes entre un maître & un eſclave, indignes de la majeſté du cothurne,

où le poëte n'a voulu que briller & développer mal à propos les richeſſes & la vivacité du dialogue; ces bravades indécentes entre des perſonnages du même rang; ces plaiſanteries inſipides contre les femmes; ces traits populaires & comiques : de là encore ces récits ſurchargés ou hors de place; ces ſentiments peu ménagés, qui nuiſent à la ſuſpenſion des eſprits; ces ſentences éternelles d'une morale faſtidieuſe, qui, n'étant pas en action, ſont ou pouſſées trop loin, ou manquent de la vivacité qu'elles devroient avoir dans les ſituations où elles ſont miſes en œuvre : de là enfin ces perſonnages inutiles, ou dont l'utilité n'eſt pas aſſez marquée, & qui ſont vicieux ſans raiſon ou contre nature; ces apoſtrophes ridicules aux morts; ces dialogues trop ſimples, ou hors du naturel de la tragédie; ces cris, ces lamentations trop ſoutenues ou trop prolongées; cette affectation trop marquée à flatter l'orgueil & l'ambition de ſes concitoyens, à laquelle il faut attribuer le ſoin qu'eut ſouvent Euripide de ſacrifier, à l'envie de ſe les arracher, l'ordonnance de ſes plans, la marche de ſes pieces, & leur dénouement.

A ces reproches accumulés, & qui ont tous rapport à l'art du théâtre, on ajoutoit encore qu'Euripide n'avoit pas assez respecté la loi du serment, si sacrée chez les Grecs, qu'on lui pardonna plus aisément de parler avec irrévérence des dieux. On disoit aussi que les traits envenimés qu'il sema dans ses tragédies contre les femmes, étoient moins l'effet de l'aversion qu'il leur portoit, qu'un moyen plus détourné de cacher aux yeux des philosophes qui étoient ses partisans, son attachement pour elles : mais on convint aussi que, s'il fut obligé, par considération pour ses anciens maîtres, d'affecter une sévérité de mœurs qu'il n'avoit pas, ce fut peut-être aussi pour leur plaire, qu'il parla souvent un langage irréligieux.

Les pieces d'Euripide sont, à la vérité, remplies de défauts ; mais que de beautés doivent les racheter ! On ne trouve que chez lui, parmi les anciens, ces touches secrettes des passions, cette peinture si vraie, si naturelle & si continue de leurs mouvements les plus cachés, ces nuances imperceptibles du sentiment, qui, comme des éclairs, se montrent & disparoissent

ſans laiſſer la moindre trace de leur paſſage. S'il viole ſouvent les regles de la tragédie dans l'expoſition de ſes ſujets, il les obſerve quelquefois avec ſuccès. Quelques-unes de ſes pieces ont des ouvertures ſages, naturelles, vives & intéreſſantes. On en voit d'autres qui ſont dignes d'admiration, & qu'on mettra toujours au rang des plus beaux morceaux de l'antiquité, malgré les critiques. Dans le contraſte de deux perſonnes unies par les liens du ſang, expoſées à un danger égal, & déterminées à faire les mêmes efforts pour s'y ſouſtraire, qui ſçut mieux peindre qu'Euripide les élans de leur joie, expoſer avec plus de vérité leurs irréſolutions & les retours de leur tendreſſe, faire mieux valoir leurs craintes, leurs eſpérances, leurs reſſources, & tenir mieux le ſpectateur dans l'allarme & l'inquiétude ? Sans doute qu'Euripide n'eut pas toujours l'art de fondre ſes chœurs avec le ſujet; mais il montra autant d'adreſſe que Sophocle, lorſqu'il fallut les éloigner du lieu de la ſcene, amener ou reculer une reconnoiſſance, préparer des remords, les faire parler avec force : il fut ſouvent auſſi habile

que lui à ſuſpendre les ſurpriſes, ou à les précipiter ; à ne développer que peu à peu ſon action, & à l'embarraſſer à proportion que le voile ſe levoit. Bien moins châtié, mais plus tragique que Sophocle, l'air de négligence d'Euripide balança ſouvent la régularité de ce poëte : c'eſt qu'Euripide ſçut toujours mettre ſes ſpectateurs du parti de ſes acteurs, en leur donnant toutes leurs foibleſſes, & montrant les hommes tels qu'ils étoient ; au lieu que Sophocle les repréſentoit toujours tels qu'ils devoient être : c'eſt qu'Euripide ſçut auſſi couvrir ſes défauts & ſes vices par un tragique ſingulier, tirer les plus grands effets de la magie de ſes dénouements, ſoutenir la multitude des événements dont il ſurchargea quelques pieces, par une attention très-marquée à les faire tendre au même but ; c'eſt qu'il ſçut encore conduire le jeu des paſſions qui devoient ſervir à les animer, avec l'artifice le plus propre à rendre ſenſible la gradation de leurs mouvements ; employer les tours les plus fins & les plus adroits pour faire connoître les caracteres de ſes acteurs, répandre preſque toujours ſur ſon ſtyle les naïves douceurs

du ſentiment, & ſur-tout parler le langage de la douleur, de la plainte & de la tendreſſe avec tant de naturel, que la nature elle-même n'eût pu s'exprimer autrement.

La tragédie n'eut ainſi que peu ou point d'obligations à Euripide. Il ajouta ſeulement à ſa peinture des images plus riantes, plus douces, plus agréables; il lui donna une connoiſſance plus détaillée des paſſions tendres, & des mouvements ſecrets qu'elles excitent; mais il n'alla pas plus loin dans cet art. Les poëtes qui ſuivirent Euripide ne firent que s'éloigner des idées ſublimes qu'Eſchyle & Sophocle s'étoient formées de la ſcéne tragique; ils oublierent ou méconnurent tous les régles invariables auxquelles ces grands hommes l'avoient aſſujettie. Au charme inexprimable qu'on avoit trouvé à la repréſentation de leurs pieces, ſuccéda bientôt une indifférence pour elles pire que le mépris. On négligea dans Athenes de conſerver la plus grande partie de leurs ouvrages. Ainſi, tandis que les peuples barbares, avec leſquels la Grece eut depuis des relations, apprenoient par cœur les meilleures tra-

gédies de ſes poëtes, celle ville célebre les laiſſoit périr l'une après l'autre dans ſon ſein. Quand elle eut perdu de vue les véritables principes de ſon génie national, ce fut une néceſſité pour elle de négliger les moyens qui avoient le plus ſervi à l'établir.

Les Romains, qui durent aux Grecs l'idée de tous les arts, ne virent point la tragédie entrer avec eux dans Rome. Eſchyle, Sophocle & Euripide ne furent point inconnus à ſes tragiques ; mais ces poëtes profiterent ſi mal des leçons qu'ils y trouverent, qu'il eût été plus honorable pour eux de les avoir ignorés. Cependant on applaudit avec fureur à l'*Œdipe* de Jules Céſar, à l'*Ajax* d'Auguſte, au *Thyeſte* de Varius, à la *Médée* d'Ovide ; mais ces tragédies, dont les noms ſeuls ont échappé aux ravages du temps, ne méritoient pas ſans doute l'accueil honorable qu'on leur avoit fait dans cette ville, puiſqu'elles ont été enſevelies ſous la magnificence de ſes théâtres, avec toutes les pieces qui ſervirent à l'amuſement de ſes habitants.

Séneque s'éleva ſeul au deſſus des débris de la tragédie romaine. Ce poëte

étoit né avec une imagination vive & chaude, un tempérament plein d'enthouſiaſme & de feu; mais il n'avoit ni le tact aſſez fin pour ſentir toute la délicateſſe de cet art, ni l'eſprit aſſez juſte pour ſe conformer aux belles proportions que le théâtre avoit acquiſes chez les Grecs. Incapable de former par lui-même un plan, il emprunta ſes ſujets de Sophocle & d'Euripide; mais, au lieu d'adopter l'ordonnance magnifique de leur diſtribution & la ſage économie de leur marche, il voulut courir ſeul dans une carriere qu'il ne connoiſſoit pas, & il donna dans tous les écarts auxquels conduiſent toujours la biſarrerie de l'eſprit, l'ignorance des regles, des paſſions, & de la maniere dont il faut employer les unes & faire agir les autres. La nature avoit tout fait pour le mener au grand : un goût dépravé corrompit ces diſpoſitions, & le fit tomber dans le ridicule, le bas, le burleſque & l'extravagant.

Auſſi peu inſtruit de la néceſſité de lier ſes ſcenes les unes aux autres, qu'inhabile à rendre ſes chœurs eſſentiels à l'action, Séneque prit d'abord tous leurs inconvénients, & ne ſçut point faire uſage des

beautés auxquelles ils pouvoient donner lieu. Ainſi, courant d'écueils en écueils, il conduiſit ſes chœurs à peu près comme ſes acteurs; c'eſt-à-dire, qu'il les fit entrer ou ſortir ſur la ſcene, ſans s'embarraſſer ſi leur préſence choquoit les bienſéances ou les regles du théâtre, ou ſi elle nuiſoit à la vérité du ſpectacle; ſi ce qu'il avoit à leur faire dire étoit d'une néceſſité bien prononcée, & ſi le ton qu'il leur faiſoit prendre convenoit à leur ſituation.

Séneque a, ſans doute, quelques beaux actes, des ſcenes très-chaudes, & où ſon génie ſe montre tel qu'il auroit toujours été, ſi le goût l'avoit conduit. On en trouve quelques-unes qui ſont tout en action, & qui paſſeroient pour belles, ſi elles n'étoient pas gâtées par la maniere dont elles ſont écrites. On y apperçoit auſſi des ſituations heureuſes, des déclarations d'amour très-bien imaginées, des ſentences magnifiques, exprimées avec force; des beautés aſſez vraies, quoique d'un genre oppoſé à celui des Grecs; des artifices heureux; un jeu de théâtre aſſez délicat; des ſcenes de dialogue aſſez bien conduites; des

récits vifs, des narrations très-bien faites : mais pour quelques beautés éparſes çà & là, & noyées dans les imperfections dont le théâtre latin fourmille, que de ſcenes qui auroient dû être intéreſſantes, & qui ont dégénéré en froideur ! Que de ſcenes copiées des pieces grecques, qui n'ont conſervé aucunes de leurs beautés, & qui ont gardé tous leurs défauts ; qui ſont chargées d'ornements ſuperflus, de peintures affreuſes, d'images dégoûtantes, d'actions, en un mot, qui ne doivent point ſe paſſer ſur la ſcene ; ou remplies de faits mal amenés, d'exploits mémorables qui ne vont point au fait, d'invectives ridicules contre les dieux, de plaintes inutiles & déplacées, de moralités ennuyeuſes, d'entretiens froids par la maniere & par le fond, de déclamations folles, de rodomontades extravagantes, de réparties ſubtiles & forcées, d'exclamations plates, de conteſtations ſur un ſujet peu intéreſſant, de récits longs & faſtidieux, de narrations enfantines, de diſcours impertinents, où l'on n'apperçoit aucun art du dialogue, mais un cliquetis continuel d'antitheſes & de jeux de mots ; de penſées

petites, frivoles, obſcures, d'un coloris outré, & qui ne diſent rien qui aille au cœur, parce que le poëte a voulu courir trop après l'eſprit, & aller preſque toujours au delà du naturel ! Que de ſcenes encore qui ne font point connoître le lieu où ſe paſſe l'action, ni le temps où elle doit commencer, qui préſentent ſi mal le ſujet qu'il ne fait aucune impreſſion, qui ouvrent les pieces par des déclamations ridicules qui n'apprennent rien de ce qu'on voudroit ſçavoir, ou par des tirades de vers ampoulés qui annoncent diſtinctement ce qu'on devroit d'abord ignorer ! Que de ſcenes enfin où l'on ne voit que des perſonnages déclamateurs, des héros romaneſques & fantaſques, ſans caractere ou ſans mœurs, que le poëte perd de vue contre toutes les regles de la vraiſemblance, & qui ſe conduiſent ſi mal, qui parlent d'une maniere ſi oppoſée à leur ſituation, qu'on ne prend aucun intérêt ni aux malheurs auxquels ils ſuccombent, ni au bonheur qu'ils ont de les éviter !

Séneque eut cependant de la force d'eſprit & une maniere de penſer haute & grande : mais elle ne lui ſervit à rien,

parce qu'il manqua de ce goût ſage qui met tout à ſa place, qui ſçait varier & nuancer les couleurs, les ménager & les proportionner à la différence du ſujet ou des ſituations. Son premier tort fut d'avoir ignoré que le théâtre n'eſt point fait pour ces détails hiſtoriques, ces énumérations de villes, & toutes ces deſcriptions de lieux & de choſes, auxquelles il ſe plaît ſouvent à s'arrêter, & qui ne tendent jamais à avancer l'action, à la développer, à augmenter ſes effets. Il ne ſçut pas que dans la tragédie tout doit avoir ſon principe, ſa cauſe, ſon développement & ſa fin; que le paſſage de l'un à l'autre doit être ſi bien marqué qu'il n'échappe point au ſpectateur; que les déclarations les plus adroites, les diſcours les plus ſenſés, les penſées les plus ingénieuſes ſont toujours ridicules, lorſqu'elles ſont mal amenées, pouſſées trop loin, ou étrangeres au ſujet principal.

Séneque eût pu ſe faire, il eſt vrai, une élocution vive & forte, noble & majeſtueuſe; mais emporté par ſon enthouſiaſme, il préféra à une diction ſimple, facile, mâle & relevée, un langage bouffi, que la pompe affectée de ſes vers

n'a rendu que trop ſenſible. S'il avoit été capable de s'aſſujettir à deſſiner ſes pieces d'après le plan des tragédies grecques, il ſeroit à coup ſûr parvenu à leur donner une marche plus vive & plus égale, & des dénouements plus ſupportables; mais il dédaigna de les imiter, & il tomba juſtement dans le mépris, parce qu'il ne mit dans ſes drames ni correction dans le ſtyle, ni décence dans les mœurs, ni conduite dans l'action, & qu'on ne put les regarder que comme un aſſemblage ridicule de ſcenes ſans texture & ſans liaiſon, dans leſquelles on n'apperçoit que des délibérations, des diſputes de vers à vers, & les ſentences éternelles d'une philoſophie guindée, qui ne jette dans l'ame ni lumiere ni feu.

Un théâtre auſſi groſſier ne pouvoit guere ſervir qu'à former un ſpectacle auſſi monſtrueux. Il fut cependant le ſeul modele que nos premiers poëtes tragiques ſe propoſerent d'imiter. Tant qu'ils ſe bornerent à ne préſenter ſur notre ſcene que des traductions de Séneque, notre tragédie fut toujours dans ſon enfance; mais dès que Corneille & Racine eurent montré qu'il y avoit chez les

Grecs un art au deſſus de celui des Latins, on ne penſa plus qu'à ſuivre la route qu'ils avoient ouverte. On vit dès-lors la tragédie françoiſe, qui ne s'étoit point élevée au deſſus des tentatives de Jodelle, de la Péruſe, de Grévin & de Garnier, prendre chez nous une marche plus réguliere & plus théâtrale. Les oracles, le deſtin & la fatalité, qui avoient régné ſur notre théâtre avec le plus grand empire, firent place aux paſſions, qui reglent ſeules le cours des événements humains. Le flux & reflux de leurs mouvements, leurs révolutions & leurs changements ourdirent la chaîne de la tragédie & ſe chargerent d'en développer le nœud. On ne vit plus dès-lors ſur la ſcene françoiſe que la nature livrée à elle-même & luttant contre l'infortune, que penchants combattus par des obſtacles, que caracteres mis en oppoſition avec l'adverſité ou le bonheur, que vertus étouffées dans leur germe, ou couronnées aux portes de la mort; que crimes enfantés par les paſſions, produits par des actes involontaires, ou punis ſur leurs trophées.

Malgré l'étude que Corneille & Racine

avoient faite du théâtre des anciens, notre tragédie n'acquit point la belle ſimplicité des Grecs; c'eſt que nos poëtes prirent ſouvent plus de matiere qu'il ne leur en falloit. On lui reprocha ſes épiſodes, ſes confidents inutiles & froids, ſes caſcades perpétuelles, ſes négligences, ſes fautes contre l'unité de temps, de lieu & d'action. On remarqua encore qu'elle ne faiſoit pas aſſez d'impreſſion; que ce qui devoit exciter la pitié, ne conduiſoit qu'à la tendreſſe; que l'émotion y tenoit ſouvent lieu du ſaiſiſſement; l'étonnement, de l'horreur; qu'il manquoit à nos ſentiments une certaine profondeur qui les montrât tels qu'ils ſont : mais on obſerva également que, ſi notre théâtre étoit moins naturel, moins touchant & moins pathétique que celui des Grecs, il étoit auſſi plus régulier, plus impoſant & plus vif que le leur; & que nous l'emportions toujours ſur eux, comme on le verra dans ces commentaires, par la dignité des caracteres, la nobleſſe dans les mœurs & le développement des paſſions.

NOTES

DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Page lxxxix.

LES Chinois avoient des théâtres, &c.

Les Chinois, au rapport d'Acoſta, ont eu de tout temps des théâtres. Les tragédies qu'ils repréſentoient rouloient ſur des ſujets de morale, appuyés des exemples de leurs héros & des maximes de leurs philoſophes. On paſſoit quelquefois dix à douze jours à la repréſentation de ces pieces. On n'épargnoit aucune dépenſe pour l'appareil extérieur du lieu de la ſcene, & pour la magnificence des habits. Ces repréſentations ne ceſſoient qu'après que les acteurs ſe retiroient de concert avec les ſpectateurs, ennuyés d'aller & revenir boire, manger & dormir. *Hiſtoire de l'Amérique*, part. IX. liv. VI. chap. 6. Les Grecs ont obſervé les premiers qu'une action trop prolongée fatigue le ſpectateur. Le bon ſens veut qu'un ſpectacle ſe voie de ſuite, & que l'interêt qu'il doit exciter ſoit ſenti dans un temps aſſez court. Il eſt en effet contre la vraiſemblance que les paſſions qu'on met en œuvre dans la tragédie, conſervent la chaleur qu'on leur ſuppoſe dans une piece qui dure pluſieurs jours. L'abbé d'Au-

bignac rapporte qu'*un homme très-ſçavant, qui avoit aſſiſté à la repréſentation du* Paſtor fido, *l'aſſura qu'il n'y avoit jamais rien eu de plus ennuyeux, à cauſe qu'elle avoit duré trop long-temps.* Pratique du théâtre, *liv. II. pag. 145.*

Page lxxxix.

Les Incas du Pérou, ſans le ſecours d'aucun modele, imaginerent des pieces, &c.

Ces peuples, *dit Garcilaſſo de la Véga*, repréſentoient, à leurs jours de fêtes, des tragédies & des comédies, dont les ſujets étoient pris dans l'hiſtoire de leur antiquité. *Primera parte de los commentarios reales. Chap. XVII.* Ceci ſert à prouver que tous les arts d'imitation ont la même ſource.

Page xc.

Theſpis interrompit le premier la continuité de ces chants, par un perſonnage épiſodique.

Les premieres idées de la tragédie remontent au temps de l'apothéoſe de Bacchus, *époque de l'ancien Orphée & du commencement de la poéſie en Grece.* C'eſt, ſelon M. Freret, l'an 1428 avant Jéſus-Chriſt. *Mém. de littérature*, &c. *tom. V. pag. 311.* La groſſiéreté des mœurs, le peu de progrès qu'avoit fait le genre humain dans l'étude de tous les arts, ne permirent pas à celui-ci de prendre un vol bien élevé. Des hymnes conſacrés à Bacchus, ſoutenus d'une muſique barbare, formerent d'abord, avec les danſes dont ils étoient accompagnés, tout le

corps de la tragédie. Ces hymnes prirent bien avec le temps le caractere des passions qui les dictoient; mais comme ils rouloient tous sur le même sujet, ils ne pouvoient guere intéresser que par l'enthousiasme qu'ils inspiroient. Cette matiere s'épuisa entre les mains des poëtes. Pour prévenir l'ennui des répétitions dans lesquelles ils tomboient, Thespis imagina d'introduire sur la scene un histrion, qui amusoit le spectateur par un récit tout à fait étranger à l'objet de ces hymnes. *Diogenes Laërce, liv. III. pag. 120, édition d'Henri Etienne, 1570.* On s'éleva d'abord contre cette nouveauté, en criant tout d'une voix: *il n'y a rien là qui regarde Bacchus.* Mais insensiblement on s'y accoutuma, parce qu'on présenta cette innovation comme un moyen de délasser le chœur. Avec le temps, cette épisode prit la place du chœur, & celui-ci ne fut plus admis dans les pieces grecques que comme un accompagnement.

Ceux qui voudront voir une ébauche de l'ancienne tragédie, peuvent lire le premier acte *des Perses* d'Eschyle; c'est un monologue interrompu par le chant des chœurs. Avant que l'art du dialogue eût été trouvé, les actes différents de toutes les pieces grecques n'étoient autre chose qu'un monologue repris & continué.

Page xc.

Un chariot, quelques acteurs barbouillés de lie, &c.

Solon assista aux représentations des tragédies de Thespis; il lui défendit de les jouer à

Athenes. *Diogenes, ibid.* Thespis chargea sur un char son bagage & ses acteurs, & courut, avec eux, tous les bourgs de l'Attique. Le même char leur servoit de théâtre; c'étoit, dit-on, pour éviter les embarras & les frais du transport. Pour attirer la populace, il barbouilla ses histrions de lie de vin ou de céruse. Cette imagination fournit depuis à ceux qui voulurent l'imiter, l'idée des masques faits d'abord de feuilles d'*arcion*, plante que les Grecs nommoient *prosopion*.

La tragédie se perfectionna; l'usage du dialogue introduisit sur la scene différents personnages. Il fallut chercher le moyen d'en faire sentir aux spectateurs la différence, & les divers intérêts dont ils étoient occupés. On recourut aux masques de caracteres, faits d'écorce d'arbre & de cuir, doublés de toile ou d'étoffe. Les sculpteurs en firent de bois, d'après les idées que les poëtes leur en fournirent.

On trouvera qu'il auroit été bien plus simple de laisser à chaque acteur le soin d'exprimer le caractere dominant de son rôle, que d'en faire dépendre la distinction d'un masque qui ne pouvoit guere réussir à la rendre assez sensible, de quelque maniere qu'il fût fait. Cela est très-vrai; mais il faut observer que les représentations des pieces des anciens se faisoient ordinairement pendant le jour, que leurs théâtres étoient extrêmement vastes, que la plupart des spectateurs étoient fort éloignés de la scene, que c'étoit une nécessité de forcer l'imitation, afin de la rendre plus remarquable. Les Grecs n'ayant point fait monter les femme

ſur leur théâtre, ils furent obligés d'avoir recours à ces déguiſements pour les ſuppléer. L'uſage des maſques ſervit encore à diminuer le nombre des acteurs, à prévenir l'ennui qu'on éprouvera toujours à voir ſur la ſcene les mêmes figures.

Une remarque à faire ici en paſſant, c'eſt que la tragédie éprouva dans Paris les mêmes difficultés qui s'oppoſerent à l'établiſſement du théâtre grec à Athenes. Dès que nos premiers poëtes eurent trouvé l'art de ſubſtituer la véritable tragédie aux farces inſipides des enfants de Sans-Souci, aux moralités & aux myſteres de la paſſion, on eſſaya de la faire connoître à Paris. Tout ſe ſouleva contre cette nouveauté. Les confreres, ſur-tout de la paſſion, s'acharnerent à la faire exclure de la capitale, & n'y réuſſirent que trop bien. *Hiſt. du théâtre franç. tom. III. pag. 224-258.* Ce temps d'orage ſe paſſa; l'établiſſement le plus fait pour honorer une nation, s'éleva bientôt au deſſus des perſécutions qui avoient retardé ſes progrès. Les pieces de Corneille & de Racine, de Crébillon & de M. de Voltaire, ont fait penſer depuis que, ſi l'on ne s'étoit pas relâché de la rigueur avec laquelle on s'oppoſa d'abord au développement de l'art du théâtre, la France auroit été privée d'une gloire plus précieuſe pour elle que ſes triomphes & ſes conquêtes.

Page xc.

Phrynicus ſon diſciple, auteur de quelques tragédies, &c.

Phrynicus étoit Athénien; il remporta le prix dans la LXVIIe olympiade. *Ælien, hiſt. div. liv. III. chap. VIII.* Comme il n'y avoit point d'actrices chez les anciens, ce poëte introduiſit l'uſage des maſques de femmes, qui ſervoient aux hommes; c'étoit un eſpece de caſque qui couvroit toute la tête, & qui repréſentoit les cheveux, les oreilles, les ornements même que les femmes faiſoient entrer dans leur coëffure.

Ce poëte fut auſſi l'inventeur des vers iambes tétrametres; c'étoient des vers de huit pieds, compoſés d'une longue & d'une breve: l'uſage ne s'en conſerva point au théâtre, parce que leur marche vive & ſautillante ne paruſ point dans la ſuite convenir à la dignité du cothurne.

Phrynicus compoſa neuf tragédies, dont voici les noms: *les Égyptiens, Alceſte, les Danaïdes, Antée* ou *les Lybiens, les Juſtes, les Perſes, les Athéniens*, & *Pleuron*. Ce Pleuron étoit fils d'Ætolus. Un autre Phrynicus, que je crois être le même que celui-ci, compoſa les tragédies d'*Andromede*, d'*Érigone*, & *de la Priſe de Milet par Darius, roi de Perſe*. Cette derniere piece attira de grands déſagréments à ſon auteur. Les larmes que verſerent les Athéniens à ſa repréſentation, les indiſpoſerent tellement contre lui, qu'ils le chaſſerent du théâtre. Ils ne s'en tinrent pas à cet affront,

ils le condamnerent à une amende de mille dragmes, pour avoir r'ouvert, par cette tragédie, une des plus grandes plaies de la nation. C'étoit faire une loi à tous les poëtes de ne mettre jamais ſous les yeux du peuple d'Athenes que des vérités qui pouvoient lui plaire. Phrynicus fut auſſi *l'auteur d'une tragédie appellée Tantale ;* & d'une autre appellée *les Phéniciennes*, dont les vieillards d'Athenes chanterent long-temps les airs.

La poéſie étoit alors inſéparable de la muſique, parce que l'art de faire des vers n'étoit que l'art de faire des paroles propres à être miſes en chant. Les poëtes tragiques compoſoient ordinairement la muſique & les danſes qui ſervoient d'intermedes à leurs pieces. *Muſici, qui erant quondàm iidem poetæ*, dit Ciceron dans ſon livre de l'orateur. Les poëtes chantoient & danſoient eux-mêmes à la repréſentation de leurs tragédies ; cet uſage ſe conſerva long-temps à Athenes.

Page xc.

Chérilus, qui lui ſuccéda, &c.

Ce poëte étoit Athénien ; il naquit vers la LXXIVe olympiade. Il remporta treize fois le prix, & fut auteur de cent cinquante tragédies. *Alope* eſt la ſeule de ſes pieces dont le nom nous ſoit parvenu. Cette princeſſe étoit fille de Cercyon : Neptune eut d'elle Hippothoon, l'un des héros qui donnerent leur nom aux dix tribus d'Athenes. *Mém. de littérature*, &c. *tom. XIX. pag. 219.*

Qu'étoit-ce que les *habits de théâtre* que Chérilus inventa? Des robes longues & traînantes, qui ſervoient à couvrir les jambes, les bras, les épaules, le ventre & l'eſtomac poſtiches de leurs acteurs. Les Grecs étoient perſuadés que les héros de leur hiſtoire avoient eu une ſtature plus grande que nature; ils donnerent, pour cela, à ceux qui jouoient dans leurs pieces les rôles de ces grands hommes, une corpulence factice : tant ils ſe croyoient obligés de ne rien mettre ſur la ſcene qui parût contraire à la vraiſemblance.

Pages xc & xcj.

On conſtruiſit à Athenes des théâtres & des amphithéâtres.

A la repréſentation d'une des pieces de Pratinas, un de ces amphithéâtres, qui n'étoit que de bois, rompit & ſe renverſa; ce fut là ce qui donna l'idée aux Athéniens de conſtruire des théâtres plus ſolides, & qui l'ont ſouvent emporté par leur magnificence ſur les temples de leurs dieux.

Pratinas fut l'inventeur d'une eſpece de poëme dramatique qu'on appelloit *ſatyre.* C'étoit un poëme *annexé à l'ancienne tragédie, écrit d'un ſtyle enjoué, accompagné d'un chœur de ſatyres, dont l'action, partie ſérieuſe & partie comique, rouloit ſur quelques événements remarquables, dont le dénouement étoit pour l'ordinaire heureux.* Il ne nous eſt reſté qu'une ſeule piece de ce genre, c'eſt le Cyclope d'Euripide.

Page xcj.

On y établit des juges chargés d'examiner les pieces.

Il n'y a guere eu que la Grece qui ait bien connu l'art d'ennoblir l'exercice de tous les talents, & de les encourager à ſe perfectionner par tout ce que les diſtinctions & les honneurs peuvent avoir de plus ſéduiſant. L'intérêt qu'on prenoit à les exciter ne ſe bornoit pas ſeulement à les applaudir. On faiſoit apprendre par cœur aux enfants les tragédies des meilleurs poëtes ; l'État les faiſoit copier à ſes frais, afin d'empêcher qu'elles ne ſe perdiſſent : on les faiſoit lire publiquement lorſqu'il n'étoit pas poſſible de les jouer. On élevoit des ſtatues à ceux qui les avoient faites. Pour encourager à les imiter, on établit des prix ; on accordoit à ceux qui les remportoient, le droit de bourgeoiſie. *Plutarque*, tom. II. pag. 841.

Les juges qui décidoient à Athenes de la préférence que méritoient les pieces des poëtes, étoient au nombre de cinq ; ils avoient des places diſtinguées & un banc particulier. C'étoient des hommes d'un mérite reconnu, d'une intégrité à l'abri de tout ſoupçon, & qui prêtoient ſerment de juger ſelon le droit & l'équité, & ſans égard aux ſollicitations, à la cabale ou aux factions. L'autorité qui leur donnoit le droit de récompenſer les talents, s'étendoit auſſi à faire punir & même à faire battre de verges un homme qui auroit été aſſez téméraire pour ſe préſenter au combat ſans avoir les qualités né-

ceſſaires pour fixer l'attention du public. Lucien parle d'un certain Evangélus qu'on punit avec cette ſévérité. *Tom. II. pag. 545, édit. de 1619.* Antigone au contraire valut à Sophocle la préfecture de Samos. L'art du théâtre fut toujours chez les Grecs un acheminement aux honneurs & à l'illuſtration. Le ſort décidoit du rang où les concurrents devoient lire ou faire réciter leurs ouvrages. Ces examens étoient précédés de ſacrifices, d'offrandes, de libations, *&c. Plutarque, ibid.* pag. 483.

Avant Sophocle on diſputoit les prix de poéſie par quatre pieces dramatiques, compriſes ſous le nom de *tétralogie*. Les trois premieres étoient des tragédies, dont les ſujets avoient ordinairement quelque rapport entre elles. La quatrieme, appellée *ſatyre*, étoit une eſpece de comédie. Sophocle, qui avoit le plus approfondi l'art du théâtre, commença le premier à oppoſer tragédie à tragédie.

Page xcj.

Celles qui méritoient les honneurs du chœur, &c. *L'honneur du chœur* conſiſtoit à fournir aux poëtes les acteurs, les danſeurs, les habits, en un mot, tout ce qui étoit néceſſaire pour la repréſentation d'une tragédie. C'étoit le chorégus, ou chef de chaque tribu, qui étoit chargé d'en faire la dépenſe.

Chaque chorégus cherchoit à l'emporter, dans cette eſpece de lice, ſur tous ſes émules; l'honneur de la victoire rejailliſſoit ſur toute ſa tribu. Plutarque fait mention d'un Lacédé-

monien, qui fut pénétré de la plus grande surprise en voyant les mouvements qu'on se donnoit à Athènes pour la représentation d'une nouvelle tragédie. *Plutarque*, tom. II. page 710.

On lit dans cet auteur, que Thémistocle vainquit en faisant représenter une des pieces de Phrynicus, & qu'il fit graver sur une plaque d'airain l'inscription suivante pour en perpétuer le souvenir :

THÉMISTOCLE PHRÆARIEN ÉTOIT CHORÉGUS.

PHRYNICUS FAISOIT REPRÉSENTER SA PIECE;

ADIMANTE PRÉSIDOIT.

Adimante étoit archonte dans la LXXVe olympiade. Plutarque, à qui nous devons cette anecdote, ne nous apprend point le nom de la tragédie de Phrynicus. *Vie de Thém.* p. 114.

Page xcj.

La tragédie étoit encore bien éloignée, &c.

L'époque de la véritable tragédie ne remonte pas plus haut que la LXXIIIe olympiade, dans laquelle Eschyle remporta le prix sur Pratinas son maître.

Page xcj.

Eschyle opéra cette révolution.

Eschyle naquit à Eleusis, d'une famille distinguée. Un songe, dans lequel Bacchus lui ordonna de travailler pour le théâtre, lui fit

prendre le parti de s'y appliquer. Il y réuſſit au delà de ſes eſpérances, & fut regardé comme le premier des poëtes tragiques. Euphorion ſon pere lui fit embraſſer la profeſſion des armes. La valeur avec laquelle Eſchyle ſe conduiſit à la guerre, le fit regarder comme un des plus braves guerriers de ſon temps.

Les poéſies d'Eſchyle ſont toutes pleines du feu qui le tranſportoit dans les combats. Jamais poëte ne poſſéda ſi bien que lui l'art d'inſpirer à tous ſes ſpectateurs les paſſions dont il étoit animé. *On ne ſortoit*, dit-il dans Ariſtophane, *de ſa piece des* Sept Chefs devant Thebes, *qu'avec la fureur de la guerre dans le ſein.* On diſoit pour cela qu'*elle lui avoit été dictée par le dieu Mars.* Plutarque, *tom. II. pag. 715.* Il n'y a point en effet d'ouvrage plus propre à inſpirer un génie guerrier à un peuple républicain.

On prétend qu'Eſchyle s'échauffoit la verve en s'enivrant. *Athénée, liv. I. pag. 22.* Cela donna lieu à Sophocle de dire de ce poëte, *que s'il faiſoit bien, c'étoit ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit.* Athénée, *ibid.* Plutarque, *ibid.* Demoſthene ne buvoit que de l'eau; autre ſujet de plaiſanteries tout à fait oppoſées. *Lucien, tom. II. pag. 924.* Tout ſert à la critique. Eſchyle remporta vingt-huit fois le prix pendant ſa vie. Ses deux fils, poëtes tragiques comme lui, n'eurent aucune célébrité; ils firent repréſenter les pieces de leur pere, & elles remporterent le prix après ſa mort.

On a dit qu'Eſchyle avoit compoſé ſoixante-ſix tragédies; il ne nous en reſte que ſept.

Sophocle, âgé de vingt-huit ans, remporta ſur lui le prix à la ſolemnité du tranſport des os de Théſée à Athenes. Cet affront détermina Eſchyle à quitter ſa patrie à l'âge de cinquante-ſix ans; il ſe refugia auprès d'Hiéron, roi de Sicile, ami des arts & des ſciences. Ce prince venoit de fonder la ville d'Etna; Eſchyle compoſa à ce ſujet une tragédie qui acheva de lui concilier la bienveillance de ce roi. Un aigle laiſſa tomber une tortue ſur la tête de ce poëte: il en mourut. Hiéron lui fit faire de magnifiques obſeques. Eſchyle avoit compoſé en quatre vers l'épitaphe qui fut gravée ſur ſa tombe: en voici la traduction.

Sous ce tombeau
Gît l'Athénien Eſchyle, fils d'Euphorion,
Qui mourut près de la féconde Géla.
Le bois ſacré de Marathon atteſtera ſes hauts faits d'armes;
Et le monde entier rendra témoignage à la valeur de ſon bras.

Le ſilence de ce poëte ſur ſes ſuccès dans la tragédie eſt remarquable; il faiſoit plus de cas de ſa bravoure que de ſes talents dans la poéſie.

Page xcj.

La tragédie n'avoit été qu'un monologue, &c. Avant Eſchyle, il ne paroiſſoit ſur la ſcene qu'un acteur qui parloit ſeul, & qui étoit remplacé par le chœur. Eſchyle ajouta un ſecond acteur, & forma le dialogue de la tragédie.

Page xcj.

Eſchyle conſerva l'idée, qu'avoient eu les Grecs, de ne prendre que dans leur hiſtoire des ſujets propres au théâtre.

La tragédie n'étoit point deſtinée à Athenes à ſervir au ſeul amuſement de ſes habitants: elle eut dès ſa naiſſance une deſtination bien différente de celle que nous lui avons donnée. C'étoit un ſpectacle politique, dans lequel on s'attachoit à remettre ſous les yeux de la nation les grands principes des mœurs & du génie national; c'étoit une école perpétuelle d'héroïſme & de vertu. L'objet de ſon inſtitution ne laiſſa point aux poëtes la liberté d'employer des ſujets feints; le ſpectacle qui en auroit réſulté n'auroit point amuſé un peuple ami, dans les arts, du vrai, du naturel & de la vraiſemblance. Un ſujet étranger à l'hiſtoire des Athéniens n'auroit pas plu davantage; parce qu'au temps où la tragédie prit ſon vol, Athenes ſe croyant la premiere ville du monde, elle ne devoit aimer que ce qui la rapprochoit de cette idée. On ne vit, pour cela, ſur ſes théâtres que rois humiliés & confondus, ſacrifiés à l'orgueil athénien, ou victimes du refus qu'ils avoient fait de reconnoître ſa ſupériorité ſur eux, & ſa prééminence dans les arts. C'étoit pour l'entretenir dans ce préjugé, que ſes orateurs & ſes poëtes lui préſentoient toujours les fondateurs des villes ſoumiſes à ſa domination, ſes héros & ſes guerriers, comme des hommes que leurs qualités héroïques élevoient

au deſſus de ce qu'il y avoit jamais eu de plus grand. Cet enthouſiaſme tourna au profit des mœurs. Au ſortir des pieces d'Eſchyle, on étoit toujours plus paſſionné pour la gloire que lorſqu'on y étoit entré; c'eſt que dans les tragédies de ce poëte tout reſpiroit l'amour de la liberté & de l'indépendance. La tragédie produiroit par-tout les mêmes effets, ſi les poëtes qui travaillent pour le théâtre ne prenoient que dans l'hiſtoire de leurs pays les ſujets de leurs pieces.

Mais pourquoi notre théâtre n'a-t-il pas contribué, comme celui des Grecs, aux progrès du génie national? C'eſt qu'il n'a été chez nous que l'ouvrage de l'imitation. Ceux qui s'en occuperent les premiers ne porterent point leurs vues ſi loin; c'étoit le goût de la poéſie qui les tranſportoit, & non point l'amour de l'État. Eſchyle travailla pour le théâtre en politique & en guerrier. Nos poëtes n'ont imaginé de donner à la tragédie une fin digne d'elle, qu'après avoir beaucoup réfléchi ſur le véritable but de l'art du théâtre. Le temps ſeul a perfectionné toutes nos idées.

Page xcij.

Dans l'époque où elle fut faite, le génie des Athéniens prit en même temps dans tous les arts l'eſſor le plus élevé.

L'uſurpation de Piſiſtrate ouvrit les yeux aux Athéniens ſur les véritables intérêts de leur liberté: ils furent obligés de céder au génie ſouple, adroit & conſtant de ce tyran: ils ſe

vengerent ſur ſon fils des entraves qu'avoit ſouffert leur indépendance. Hyppias chaſſé, ſe refugia chez les Perſes; il voulut rentrer dans ſa patrie les armes à la main : il fut vaincu. Les Athéniens, fiers de cet avantage, oſerent ſe croire ſupérieurs à tous les hommes. Cette idée fit éclorre à la fois tous les genres de talents dans Athenes. Ce ſiecle fut celui de ſa grandeur, de ſa richeſſe & de ſa magnificence. Empedocle, Zénon, Anaxagoras, Platon, Démocrite, Leucippe, Parménide, Socrate, Héraclite, philoſophes; Hérodote, Thucydide, Polybe, hiſtoriens; Méton, aſtronome; Gorgias, Iſocrate, orateurs; Hippocrate, médecin; Simonide, poëte élégiaque; Pindare, poëte lyrique; Euripide, Sophocle, poëtes tragiques; Ariſtophane, poëte comique. Tous les talents, toutes les ſciences ſe diſputerent à l'envi le bonheur de contribuer à l'illuſtration de cette ville. Un même ſiecle vit l'ébauche & la perfection de tous les arts.

Page xcij.

Nourri de la lecture d'Homere, &c.

Galaton peignit Homere avec une ſource qui jailliſſoit de ſa bouche, où tous les poëtes alloient puiſer. *Ælien, liv. IX. chap. 22.* Eſchyle diſoit que ſes tragédies n'étoient que des lambeaux de ce pere des poëtes. *Athénée, liv. VIII. pag. 347.* Tous ceux qui ont profité de la lecture des poëmes d'Homere, n'ont pas imité cette franchiſe.

Page xcij.

Choix du ſujet.

Le choix du ſujet eſt ce qu'il y a de plus difficile à faire dans la tragédie. Eſchyle jugea qu'il devoit être grand, noble, intéreſſant.

Page xcij

Expoſition.

La nature, qui fit tout pour Eſchyle, lui donna de bonne heure des idées nettes & préciſes de toutes les qualités que doit avoir l'expoſition d'une piece. Elle lui fit connoître qu'outre la clarté & la brieveté qui en ſont les parties eſſentielles, l'acteur qui ouvre la ſcene doit montrer l'action aſſez avancée pour faire croire qu'elle va bientôt finir; qu'il doit auſſi mettre le ſpectateur au fait des événements qui l'ont précédée; préparer ceux qui doivent ſervir à ſes développements; & ſur-tout prendre garde de ne pas trop laiſſer entrevoir le dénouement, afin de ne pas faire perdre le plaiſir de la ſurpriſe. Le bon ſens lui apprit encore qu'il faut faire connoître de bonne heure les acteurs qui parlent, déterminer le lieu où ils ſont, le temps où commence l'action. Eſchyle ſentit le premier cet art: mais il ne le porta pas à ſa perfection; ce fut l'ouvrage de Sophocle ſon ſucceſſeur. On peut juger cependant des réflexions qu'il avoit faites à ce ſujet, par la maniere dont il ouvre la ſcene dans ſa tragédie *des Perſes*: rien n'eſt plus noble &

plus grand que cette ouverture ; on ne pouvoit marquer plus adroitement le lieu de la ſcene, le temps où commence le véritable ſujet de la piece, & l'inſtant qui doit mettre tous les acteurs en mouvement. L'expoſition de cette piece eſt un modele de vivacité, de netteté & de préciſion. Les *Coëphores* ont le même mérite.

Pages xcij.

Intrigue ou nœud.

L'intrigue ou nœud eſt la partie la plus conſidérable de la tragédie : c'eſt au moins celle qui lui donne cette eſpece de vie qui l'anime & l'échauffe. On appelle ainſi l'art ſi difficile de tenir en ſuſpens l'eſprit du ſpectateur, en balançant, les unes par les autres, les paſſions que l'on met en jeu.

Pour être intéreſſante, l'intrigue doit être conduite avec beaucoup de vivacité ; ſa beauté dépend preſque toujours du choix des actions : c'eſt au génie du poëte qu'il appartient ſeul de la bien développer. Le fil qui la conduit doit être aſſez imperceptible pour n'être pas apperçu. *C'eſt*, comme l'a dit très-bien le pere Brumoy, *un labyrinthe qui va & revient ſur lui-même, où l'on aime à ſe perdre en cherchant à en ſortir, & où l'on rentre avec plaiſir quand une fauſſe iſſue nous y rejette.* Diſcours ſur l'origine de la tragédie, *théâtre des Grecs, tom. I. pag. 100.* Cet art étoit celui des tragiques Grecs ; chez eux les paſſions ſe heurtent, ſe pouſſent, & retournent ſur elles-mêmes avec une force ou une adreſſe qui remplit toujours d'une nouvelle admiration.

Page xcij.

Dénouement amené ou retardé, &c.

Le dénouement eſt ce qui termine l'intrigue ; il differe, ou par la nature des actions théâtrales, ou par l'effet des diſpoſitions où ſe trouvent tous les acteurs ; mais il n'intéreſſe jamais qu'autant qu'il eſt conforme à l'attente du ſpectateur, & qu'il la ſatisfait.

L'art de rendre le dénouement heureux a été perfectionné par l'étude ; il faut qu'il naiſſe du fond du ſujet, autrement c'eſt un dénouement à machine. Il doit être préparé ſans être prévenu, afin qu'on ne puiſſe pas dire qu'on l'a vu avant qu'il ait paru. L'*Œdipe* de Sophocle eſt le chef-d'œuvre des dénouements du théâtre ; il commence avec le nœud ; il eſt ſuſpendu avec tant d'art, qu'on en eſt le plus éloigné au moment où on le croit plus prochain ; il noue tellement tout ce qu'il dénoue, qu'il ne s'éclaircit qu'en s'embrouillant. Un ſeul mot répand le jour dans l'ame du ſpectateur, & finit ſes incertitudes.

Pages cxij & xciij.

Reſſorts tragiques, paſſions qui doivent les mettre en jeu.

La crainte & la pitié ſont les véritables reſſorts de la tragédie ; ce ſont elles qui mettent en jeu tous les mouvements de l'ame, & qui à leur tour ſont excitées par les paſſions qu'elles ont miſes en action.

Page xciij.

Effets . . . . resserrés par l'unité de temps, de lieu & d'action.

Homere apprit à Eſchyle que l'action d'une tragédie doit être ſimple & ſans mêlange d'actions qui lui ſoient étrangeres; que toutes ſes parties doivent faire un tout bien établi, & qui ne préſente qu'une vérité enveloppée dans un cercle d'événements unis les uns aux autres, & tendant tous à un même but. L'unité de temps lui parut auſſi eſſentiel; rien n'eſt en effet plus ridicule que de voir un même perſonnage naître & vieillir dans un même jour.

L'art n'allant pas à réduire le ſpectateur ſur le plus ou le moins d'étendue du lieu de la ſcene, Eſchyle jugea que l'action devoit être également bornée à un endroit déterminé d'une ville ou d'un palais. Le changement de décorations au coup de ſifflet, ſi ſouvent pratiqué ſur nos théâtres, eſt une puérilité.

Les anciens ne violoient jamais l'unité de lieu; il leur parut ſi indiſpenſable de ne pas négliger de l'obſerver, qu'ils n'en firent point une regle de leur poéſie dramatique. Ils la ſuppoſerent. Ils croyoient qu'il valoit mieux manquer à la vraiſemblance des choſes, dont on ne s'apperçoit qu'en raiſonnant, qu'à celle du lieu, qui doit néceſſairement révolter les ſens. L'unité de lieu mal obſervée eût ſuffi pour faire ſiffler une piece. Cratinus faiſoit ſortir *Amphiaraüs* d'un temple, ſans qu'on le vît. La piece tomba. Les Athéniens ne purent ſouffrir

qu'on voulût leur perſuader que, n'ayant pas vu paſſer cet acteur ſur le lieu de la ſcene, il eût pu ſortir ſans qu'ils l'euſſent apperçu. Le lieu de la ſcene, chez les Grecs, étoit toujours devant un temple, un palais, ou quelqu'autre lieu public.

Page xciij.

Trouble croiſſant de ſcene en ſcene, d'acte en acte.

C'eſt ici l'art ſuprême du poëte tragique: c'étoit celui d'Eſchyle. Voyez ſa tragédie *des Perſes;* le trouble du ſpectateur y croît d'un bout à l'autre. Tout ſe montre en effet avec tant d'art qu'il reſte toujours quelque choſe à la ſurpriſe. Sophocle, inſtruit par ce grand homme, le ſurpaſſa de beaucoup dans cet art. Liſez ſon *Œdipe.*

Page xciij.

Science des mœurs, vérité de leur peinture.

Les mœurs, dans le tragique, conſiſtent à conſerver à tous les acteurs les traits de caractere & d'humeur qui leur ſont propres, & à ne les faire agir & parler que d'une maniere convenable à leur âge, à leur rang & aux intérêts différents qu'ils doivent avoir. Perſonne n'a pouſſé plus loin que les Grecs la réflexion ſur cette convenance; nos poëtes n'y ont pas fait la même attention. Ce ne fut que fort tard que Corneille, qui raiſonna le mieux l'art du théâtre, parvint à nous donner les regles

du goût & de la décence que doivent garder les perſonnages.

Page xciij.

Dialogue, interlocuteurs.

Ce fut Eſchyle qui imagina le premier de mettre deux acteurs ſur la ſcene. *Ariſtote, poétique, chap. IV.* L'art du dialogue, trouvé par ce grand homme, fut perfectionné par Sophocle & Euripide : ce furent eux qui apprirent aux poëtes à parler le langage de la tragédie, à ſacrifier à propos les belles choſes qu'ils pouvoient faire dire à leurs acteurs, à couper adroitement leurs entretiens, à ne point faire attendre leurs réponſes, à ne point faire parler un perſonnage oiſif ou inutile lorſqu'il n'a rien à dire; à répandre, en un mot, dans toute la piece l'intérêt propre à chaque rôle. Le dialogue n'étant autre choſe que le tiſſu d'une action dramatique, il doit peindre tous les plis du cœur, & parler comme lui.

Eſchyle, ayant reconnu que la tragédie ne pouvoit pas ſubſiſter ſans interlocuteurs, découvrit preſque en même temps que, l'action étant grande, noble & majeſtueuſe, ſes acteurs devoient inſpirer comme elle de la nobleſſe & de l'élévation; qu'ils ne devoient avoir ni la même influence ni le même intérêt au dénouement, mais y contribuer tous ſelon leur rang, leur degré de force & de rapport avec l'enſemble. Cette regle eſt une des moins obſervées ſur notre théâtre.

Corneille eſt, de tous nos poëtes, celui

qui a porté le plus loin la vivacité, la force & la juſteſſe du dialogue. Si nous avons quelque choſe à envier aux poëtes Grecs, c'eſt cette naïveté douce & tendre, cette préciſion charmante, cette aiſance & ce naturel ſi attachant, qui répandent ſur leur diction les graces les plus touchantes.

Page xciij.

Langage, vers, diction propre au théâtre, &c.

La tragédie n'étant qu'une repréſentation naturelle d'une action grande & noble, a dû parler un langage ſublime & relevé, & qui répondît parfaitement à la dignité du ſujet. Eſchyle, qui étoit fait pour découvrir toutes les proportions de cet art, nourrit ſa diction d'idées grandes, énergiques, majeſtueuſes, remplies de force & d'images, & mit dans la bouche de ſes acteurs des ſentiments proportionnés à la nobleſſe de leurs diſcours. Une proſe meſurée, toute harmonieuſe qu'elle eût été, n'eût pas auſſi bien convenu que la poéſie pour les exprimer; toute eſpece de vers n'eût pas également ſervi à remplir cette vue. Eſchyle préféra la poéſie; & dans les différentes ſortes de vers que la langue grecque a eues, il choiſit le vers iambe, parce qu'il a une certaine nobleſſe théâtrale qui ſe ſent mieux qu'elle ne s'exprime. Ce poëte ne s'en tint pas là; il obſerva que les vers qui convenoient le mieux à la majeſté du dialogue, n'étoient pas également propres aux chants du chœur; il en adopta pour eux, qui puſſent ſe prêter aux mouvements

vifs & animés de leurs danſes. Ce changement de verſification étoit un des meilleurs moyens de varier les pieces du théâtre. Cette attention doit faire connoître juſqu'à quel point les Grecs porterent l'étude de la nature dans la formation d'un art qui ne doit jamais s'éloigner d'elle.

Page xciij.

Chœurs adaptés au ſujet, & liés étroitement à l'action.

Le chœur, employé ſi heureuſement par Racine dans Eſther & dans Athalie, étoit d'abord oiſif dans l'ancienne tragédie; Eſchyle le rendit agiſſant: il ſentit qu'une action grande, & qui intéreſſe une nation toute entiere, ou une famille illuſtre, ne pouvoit guere ſe paſſer ſans témoins; & qu'au moment où les principaux perſonnages ceſſoient d'y prendre part, il étoit tout naturel que ceux devant leſquels elle étoit arrivée s'en occupaſſent.

Dans la néceſſité où Eſchyle ſe vit de partager l'action par un certain nombre d'intermedes, il choiſit le moyen qui lui parut le plus propre à tenir toujours le ſpectateur en haleine: c'étoit de lui préſenter, dans le chœur, des ſpectateurs en action, qui communiquoient aux aſſiſtants leur ſaiſiſſement, leurs craintes, leurs intérêts & les paſſions différentes dont ils étoient agités.

La difficulté qu'on trouvera toujours à fondre les chœurs avec l'action, n'auroit pas dû les faire exclure de notre théâtre. Il me ſemble qu'il vaudroit bien mieux voir des perſonnages

intéreſſés au développement du ſujet, ſe faire part dans les entre-actes de leurs ſentiments & de leur trouble, que d'entendre une ſymphonie plate, qui glace l'ame du ſpectateur, & qui ôte à nos pieces leur texture & leur continuité. Nos cinq actes forment cinq pieces différentes; leur diviſion eſt d'autant plus ridicule, qu'elle eſt dans toutes nos pieces la même. Cependant, il n'eſt pas vraiſemblable que toutes les actions ſe paſſent de la même maniere, ni qu'elles finiſſent & recommencent dans le même temps, & qu'il faille abſolument que les acteurs diſparoiſſent quatre fois de la ſcene.

Il eſt arrivé quelquefois que le chœur a fait commettre aux poëtes grecs des fautes contre la vraiſemblance; c'étoit le tort du poëte de ne l'employer que pour nuire à la vérité du ſpectacle; mais pour quelques inconvénients auxquels il a donné lieu, que de beautés vraies il a occaſionnées!

Eſchyle donna à ſes chœurs une double deſtination, à l'aide d'un chef ou coryphée, qui les conduiſoit & qui parloit en leur nom. Il abrégea leurs chants, parce qu'ils ne devenoient plus qu'un délaſſement néceſſaire; mais il les fit tellement dépendre de la texture de ſes pieces, qu'il les leur rendit eſſentiels. Le nombre des perſonnes dont le chœur pouvoit être formé, fut d'abord illimité. Il étoit compoſé de cinquante acteurs dans les Euménides; le mauvais effet qu'il produiſit le fit réduire depuis à douze perſonnages. Le chœur ſervoit à varier le ſpectacle par ſes marches meſurées & ſes danſes, à en augmenter la pompe, à relever la

dignité des perſonnages, & à donner lieu aux poëtes de répandre dans leurs pieces la morale la plus intéreſſante, *&c.*

Page xciij.

Théâtres, décorations, habits, maſques.

Poſt hunc perſonæ, pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus, & modicis inſtravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Hor. art poétique, vers 278.

Eſchyle, dit Horace, *habilla* ſes acteurs *d'un maſque plus honnête;* il bâtit des théâtres : il hauſſa ſes perſonnages ſur le cothurne, *&c.* c'étoit un ſoulier ou une eſpece de patin fort élevé, qui couvroit le gras de jambe, & qui étoit lié ſur le genou.

Page xciij.

Déclamation, danſes.

L'état de comédien étoit fort conſidéré à Athenes; cependant ceux qui l'embraſſoient, n'étoient point admis à décider du choix des pieces qui devoient amuſer la nation. Le talent de la déclamation ne marchant pas toujours avec le jugement & le goût qui peuvent ſeuls éclairer ſur le mérite d'un ouvrage dramatique, on croyoit auſſi qu'il ne convenoit point, pour ennoblir un art, de l'expoſer à s'avilir par les ſoupleſſes de l'intrigue ou les baſſeſſes de la ſollicitation.

La déclamation faiſoit partie des talents qui menoient aux grades de la république; les plus

grands hommes d'Athenes ne dédaignerent pas de l'exercer. Eſchyle & Euripide en donnerent l'exemple. Sophocle fut le premier des poëtes qui s'en exempta; ce fut l'effet de la foibleſſe de ſa voix, qui ne lui auroit pas permis de ſe faire entendre.

L'art de déclamer chez les Grecs fut porté à un très-grand degré de perfection & de vérité: mais il fut pouſſé encore plus loin chez les Romains. Polus, acteur d'Athenes, venoit de perdre un fils unique qu'il aimoit tendrement; il ſe trouva obligé de repréſenter le rôle d'Électre; il alla prendre l'urne qui renfermoit les cendres de ſon fils, & il s'en ſervit pour rendre ſa douleur plus vive & plus naturelle. *Aulu-Gelle, liv. VII. chap. v.*

Théophraſte, cité par Athénée, prétend qu'un joueur de flûte, natif de Catane en Sicile, & nommé Andron, fut le premier homme qui s'aviſa d'accompagner, des ſons de ſa flûte, les mouvements du corps. Cléophante de Thebes cultiva cet art après lui. Eſchyle l'enrichit de diverſes figures. *Lib. II. pag. 22.* Athénée fait auſſi mention d'un certain Téleſte, formé par ce poëte, qui fut regardé comme un des plus habiles danſeurs de la Grece. *Ibid.*

Page xciv.

On lui reprocha... de n'avoir pas toujours reſpecté... les préjugés religieux, &c.

Platon, dans ſa république, blâme Eſchyle d'avoir fait dire à Thétis, en parlant d'Apollon : *il m'avoit aſſuré que mon fils ne ſeroit ſujet*

à aucune maladie, & qu'il vivroit long-temps. Je croyois qu'il ne ſortoit de ſa bouche que des oracles infaillibles; & cet Apollon qui, le jour de mes noces, prit tant de plaiſir à m'inſtruire des proſpérités de cet enfant, eſt celui-là même qui lui a donné la mort. Liv. II. *à la fin.* Cette hardieſſe penſa coûter cher à Eſchyle; car le mépris des dieux, ou de ceux qui paſſoient pour l'être, fut toujours chez les Grecs un moyen ſûr de les indiſpoſer. Une parole équivoque, un mot un peu libre fut ſouvent puni de mort. On ne pardonnoit point de jetter du ridicule ſur les dogmes de la religion, ou d'inſpirer du mépris pour eux par la moindre plaiſanterie. Socrate, accuſé d'impiété, fut victime de cette calomnie. Eſchyle, dans une de ſes pieces, fut ſoupçonné d'avoir voulu faire une alluſion plaiſante aux myſteres de Cérès: il fut pourſuivi par le peuple, & chaſſé du théâtre à coups de pierre; il y auroit été tué, au milieu des applaudiſſements qu'on avoit donnés à ſa piece, s'il ne s'étoit refugié à l'autel de Bacchus. Ce crime parut ſi grave qu'il fut jugé par l'aréopage; la ſeule conſidération qu'on portoit à la mémoire de Cynégire, ſon frere, le ſauva de la mort. Quel exemple pour nous! C'étoit la nation entiere qui vengeoit les outrages faits à ſes dieux.

La facilité avec laquelle Eſchyle s'écarta du reſpect qu'on doit toujours porter aux dieux, fut ſans doute un abus de l'idée qu'il avoit eue de les faire paroître ſur la ſcene tragique. On a reproché cette liberté aux Grecs; on a dit que leur ſpectacle en avoit emprunté un

air de magie, qui devoit néceſſairement les conduire à avoir moins de vénération pour toutes leurs divinités, parce qu'ils leur prêtoient des paſſions humaines. Cette invention d'Eſchyle eut peut-être cet inconvénient; mais quels avantages n'en tira-t-il pas? Il conſacra dans l'eſprit de ſa nation ſes origines romaneſques, ſes fêtes, ſes jeux, ſes cérémonies, l'antiquité merveilleuſe de ſes villes, les exploits tout divins de leurs fondateurs, l'héroïſme ſingulier de leurs grands hommes. Ce fut un trait de génie dans ce poëte d'avoir trouvé le moyen d'inſpirer par là à tous ſes compatriotes un attachement plus marqué pour leurs uſages, un amour plus ardent pour leur liberté, une réſolution plus déterminée à choiſir pour modeles les héros qu'Athenes avoit nourris dans ſon ſein, & qu'elle avoit depuis placés au rang des objets différents de ſon culte.

Page xciv.

D'avoir quelquefois outré l'imitation.

C'eſt ſur-tout dans ſa tragédie *des Euménides* qu'Eſchyle tomba dans ce défaut. Oreſte, au premier acte, paroiſſoit entouré de furies endormies par Apollon; elles avoient un habit noir & enſanglanté; d'une main, un flambeau qui jettoit une lueur pâle & tremblante; de l'autre, un fouet de ſerpents. Leur tête étoit couverte de couleuvres furieuſes; leur viſage étoit ſi horrible, ſi blême & ſi effrayant, qu'au moment où elles ſe réveillerent & où elles commencerent à marcher tumultueuſement ſur le

le théâtre, des femmes enceintes accoucherent d'effroi, des enfants moururent de peur. C'eſt d'Eſchyle que les poëtes prirent l'idée de cette peinture.

Page xciv.

D'avoir donné à la tragédie un air un peu rude

On peut obſerver cette rudeſſe du théâtre antique dans *le Prométhée* d'Eſchyle. Cette piece eſt remplie de grandes beautés. Eſchyle avoit compoſé trois tragédies ſur ce ſujet. Celle-ci eſt la ſeconde.

Page xciv.

On obſerva qu'il avoit introduit ſur la ſcene des perſonnages qui ne convenoient point à la dignité de la tragédie.

Athénée obſerve qu'Eſchyle, dans ſa piece *des Cabires*, oſa faire paroître ſur la ſcene Jaſon ivre; c'étoit une faute qu'il n'eſt guere poſſible de juſtifier. *Eſchyle*, dit cet auteur, *voulut conſacrer ſon penchant à l'ivrognerie, par l'exemple de ſes héros.* Liv. XI. pag. 428.

Page xciv.

Qu'il (Eſchyle) *avoit pouſſé trop loin la magnificence au langage tragique.*

Ce défaut fut l'effet de la trop grande lecture qu'Eſchyle avoit faite d'Homere: Sophocle l'évita. Euripide, en voulant imiter la belle naïveté du pere des poëtes, commit d'autres fautes, dont Racine ſon imitateur n'a pas toujours ſçu ſe garantir.

Page xciv.

Employé des métaphores trop fortes, &c.

Ce défaut, assez ordinaire à Eschyle, se fait principalement remarquer dans sa tragédie d'*Agamemnôn*, pleine de tours extraordinaires & d'obscurités que tout le travail des commentateurs n'a point encore éclaircies. Que de beautés cependant cette piece renferme ! L'action paroît languir un peu dans le commencement; mais elle se releve avec tant de chaleur, qu'on trouve à peine le temps de s'arrêter aux peintures mâles dont tout ce drame est rempli.

Denis d'Halicarnasse a remarqué qu'Eschyle est un des poëtes qui a le mieux connu l'art de peindre avec décence les mouvements doux ou violents de l'ame; il sçut aussi, à ce que prétend cet historien, varier la conduite de ses personnages beaucoup mieux que Sophocle & Euripide. *Tom. II. pag. 207.*

Page xcv.

Une imagination plus vive, plus forte & plus pompeuse.

Eschyle fut couronné quatre fois. Des hommes qui ne le valoient pas eurent l'honneur de triompher de lui. Il s'en consoloit en disant *qu'il consacroit ses œuvres à la postérité.* Athénée, *liv. VIII. pag. 347.* A sa mort, la république se chargea de faire les frais de la représentation de ses pieces.

Page xcv.

Sophocle eut à peine fait quelques pas ſur le théâtre, &c.

Sophocle ne fut point admis à concourir avec Eſchyle, dès qu'il ſe préſenta. L'archonte Arepſion l'avoit exclus de toute concurrence avec ce poëte, à cauſe de ſa jeuneſſe. Cimon fit tirer au ſort dix juges; ils examinerent la piece de Sophocle, & ils lui décernerent le prix. Ce jugement fut un coup de bonheur pour la tragédie, à laquelle ce poëte ne ſe ſeroit peut-être point deſtiné, s'il n'avoit pas triomphé.

Sophocle, né dans la LXXIe olympiade, étoit fils de Sopile. Périclès, avec lequel il commanda les armées d'Athenes, diſoit *qu'il étoit bon ſoldat & mauvais général.* Strabon, *liv. XIV. pag. 638.* Cela peut être; mais Sophocle fut un grand poëte, & à ce titre il ſera toujours plus digne d'admiration que ſon collegue.

Lamprus montra la muſique à Sophocle: *Athénée, l. I. p. 20.* Son goût décidé pour la poéſie épique le conduiſit peut-être à la tragédie, fille de l'épopée. *Ibid. 277.* Il en emprunta au moins un ſtyle noble, élevé, mais qui, ſelon la remarque de Denis d'Halicarnaſſe, tient quelquefois un peu de l'oratoire. *Tom. II. pag. 208.* Sophocle étoit d'une belle figure; c'eſt un des traits de reſſemblance que Racine a eus avec lui. Il danſa dans ſa jeuneſſe devant les trophées élevés à la gloire d'Athenes, après la bataille de Salamine: *Athénée, pag. 20.* L'i-

vreſſe dans laquelle on étoit alors excuſeroit encore cette ſingularité, ſi on pouvoit y trouver à redire. Dans une circonſtance auſſi importante pour les Juifs, David danſa devant l'arche. Le temps, les circonſtances, les motifs de religion juſtifient tous ces phénomenes hiſtoriques.

Aimé & recherché des rois, Sophocle fut couronné vingt fois. Tant de gloire & de triomphes ne le ſauverent point de l'ingratitude de ſes enfants. Ils l'accuſerent de démence dans le temps qu'il venoit d'achever ſon *Œdipe à Colone*. Ce poëte lut cette piece à ſes juges, & leur admiration le juſtifia. L'auteur anonyme de ſa vie prétend qu'il fit ſur cet événement une comédie; cette plaiſanterie n'étoit digne ni de lui ni de ſes enfants.

Les lauriers qui ombrageoient le front de Sophocle ne purent le défendre de la mort. Un grain de raiſin, ſelon quelques auteurs, l'étouffa, dans la XCIII^e^ olympiade; il mourut à l'âge de 90 ans. D'autres prétendent qu'il perdit haleine en récitant une de ſes pieces. Trois ou quatre hiſtoriens le font mourir d'un ſentiment de joie excité par la nouvelle d'un triomphe auquel il n'étoit point préparé. Cette mort devroit être enviée de tous les poëtes.

L'exemple de Sophocle & de Racine, qui, à 28 ans, ont marché ſur la ſcene tragique avec autant d'aſſurance que leurs maitres, a fait plus d'imitateurs que de poëtes. Il ſeroit cependant à ſouhaiter qu'il y eût un âge où il ne fût pas permis de ſe haſarder ſur la ſcene tragique. On ne voyoit point, à Athenes, ceux qui ſe ſen-

toient du goût pour la poéſie s'échapper en foule de la férule de leur maître, pour venir bégayer ſur le théâtre le langage de la tragédie. On reſpectoit trop le public pour lui faire courir les riſques d'une repréſentation qui ne devoit point avoir de ſuite ; l'exercice de ce talent étoit d'ailleurs trop conſidéré pour qu'on ne prévînt pas tout ce qui auroit pu contribuer à l'avilir. On excitoit les jeunes poëtes par tout ce que l'émulation ſuggéroit d'encouragements ; mais on ne ſouffroit pas qu'ils s'expoſaſſent au ridicule, avant d'en avoir connu les dangers, ou de s'être bien pénétrés des moyens de l'éviter. Il arrivoit de là qu'on ne voyoit régner ſur la ſcene grecque que les pieces qui devoient y reſter ; on y applaudiſſoit ſans cabale & ſans intrigue. Cette ſatisfaction étoit le triomphe des poëtes ; ce triomphe valoit bien les honneurs qu'on décernoit ailleurs au génie militaire.

Plutarque prétend qu'Athènes n'acquit pas plus de célébrité par ſes victoires que par les tragédies de ſes poëtes *Tom. II. pag. 347.* Il a raiſon. On parle à préſent très-peu des unes, on lit encore avec plaiſir les autres. Les bons ouvrages ont toujours eu plus de droit à l'immortalité que les expéditions militaires ; celles-ci ont un caractere deſtructif, qui s'étend indiſtinctement à tout ; les autres ne font qu'étendre les bornes de notre ſphere, & renouvellent tous les jours l'exiſtence des événements & des hommes que le temps a détruits.

Page xcv.

Sous ſa main, les défauts qui tenoient à la tragédie, &c.

Ce fut le premier objet que Sophocle ſe propoſa en montant ſur le théâtre. On lit dans Plutarque que ce poëte diſoit, en ſe jouant, *qu'il vouloit changer la hauteſſe de l'invention* d'Eſchyle, *puis ſa fâcheuſe & laborieuſe diſpoſition, enfin ſon élocution & ſa diction.* Traduction d'Amyot, *tom. I. pag. 115, Paris, 1604.*

Page cxvj.

Sa bouche répandit la douceur du miel, &c.

Ceci fait alluſion au ſurnom d'*Abeille* qu'on donna à Sophocle, à cauſe de la douceur de ſon ſtyle. On grava ſur ſon tombeau un eſſain de mouches à miel.

Page xcvij.

Diviſer les actes, & indiquer mieux les intervalles, &c.

Les Grecs ne partageoient point leurs tragédies ; leurs commentateurs ont ſeuls imaginé les diviſions qu'on remarque aujourd'hui dans leurs pieces. Ils avoient cependant une eſpece d'interruption, pendant laquelle les acteurs, occupés hors la ſcene, faiſoient place au chœur. Ce qui prouve que cette diviſion n'étoit point fixée à un nombre déterminé d'actes, c'eſt que toutes leurs tragédies n'ont pas le même nombre d'intermedes.

Page xcviij.

Tirer plus de parti de la danſe.

Sophocle augmenta le chœur de trois nouveaux perſonnages; il inventa une chauſſure blanche pour les danſeurs, afin de rendre leurs mouvements plus ſenſibles. Ce poëte étudioit juſqu'aux talents des acteurs qui repréſentoient ſes pieces.

Page xcviij.

Et relever avec plus d'éclat ..... l'appareil impoſant de la décoration des théâtres.

Sophocle donna l'idée des théâtres magnifiques que l'on conſtruiſit à Athenes. Les dépenſes que l'on fit dans cette ville pour l'agrandiſſement de ces édifices, & pour l'acquiſition des choſes néceſſaires à la repréſentation d'une piece, furent portées ſi loin qu'on reprochoit aux Athéniens d'en avoir pas employé *des ſommes auſſi conſidérables à la guerre qu'ils eurent à ſoutenir contre les barbares.* Plutarque, *tom. II. pag. 349.*

Page xcix.

Euripide parut.

Ce poëte naquit à Salamine, le jour même de la défaite de Xerxès. Il étoit fils de Mnéſarque & de Clito. Une deſtination plus forte que tous les préjugés de ſon éducation le fit travailler pour le théâtre; il y fut accueilli au-delà peut-être de ce qu'il avoit oſé eſpé-

tendre. Ses ſuccès dans cette carriere ne lui firent que des ennemis : c'eſt aſſez là le ſort des vrais talents. Il fut couronné quinze fois. Les chagrins qu'il eut de ſe voir ſurpaſſé par des poëtes qui ne le valoient pas, lui firent prendre le parti de ſe retirer à la cour d'Archélaüs. L'envie lui ſuſcita de nouveaux ennemis dans le lieu de ſa retraite ; de mauvais poëtes, auxquels il ſuccéda dans la faveur du roi, le firent dévorer par des chiens, dans la XCIII^e^ olympiade. Euripide mourut dans la 75e année de ſon age. Archélaüs lui fit élever un tombeau magnifique près d'Aréthuſe. Les Athéniens redemanderent les cendres de ce poëte, & ils ne purent obtenir qu'on les tranſportât dans leur ville. La mémoire d'Euripide a été flétrie par une infinité d'imputations. Je ne m'amuſerai point ici à les diſcuter. Les petits talents ne ſe vengent de leur médiocrité que par les efforts qu'ils font pour obſcurcir le vrai mérite.

Euripide & Racine n'ont eu ni le même caractere ni le même génie. Une même éducation les tourna vers le même genre d'étude, leur fit embraſſer & quitter la même profeſſion, courir les mêmes haſards, eſſuyer les mêmes déſagrements, & remporter à peu près les mêmes ſuccès.

Le philoſophe Anaxagoras inſtruiſit Euripide des dogmes de la philoſophie des anciens. Les tracaſſeries auxquelles cette ſcience a toujours expoſé les grands hommes qui l'ont cultivée, attirerent à ce philoſophe quelques mortifications. Euripide renonça auſſi-tôt à cette étude ;

il s'attacha au théâtre, dont il n'avoit aucune connoiſſance : c'étoit ſortir d'un écueil pour ſe replonger dans un autre.

Sophocle étoit alors le ſeul auteur tragique qui occupât la ſcene avec éclat. Euripide ſe brouilla avec lui, comme Racine ſe brouilla depuis avec Corneille. Ce n'eſt point en cela qu'ils méritent tous quatre d'être comparés. Tous les arts ſont freres : il me ſemble que ceux qui les cultivent devroient ne former qu'une ſeule famille, & être toujours unis.

Racine fut élevé à Port-Royal dans un temps où les démêlés de cette maiſon avec les Jéſuites ne lui annonçoient que trop les perſécutions dont elle fut la victime. Il quitta la route que les grands hommes de cette abbaye lui avoient frayée, pour s'attacher au théâtre, malgré leurs avis. Les mœurs étoient à Paris ce qu'elles étoient à Athenes lorſqu'Euripide travailla pour le théâtre. La galanterie y tenoit lieu de la véritable paſſion, & la tendreſſe avoit pris la place de cette grandeur d'ame qui caractériſoit notre nation au temps de ſes conquêtes. Le langage ſublime que Corneille avoit introduit ſur le théâtre n'étoit plus celui qu'il falloit parler ; les mœurs étoient ſur leur déclin. Racine fit alors comme Euripide, il renonça à la pompe magnifique des ſentiments que Corneille avoit étalés. Sans affadir entierement la tragédie, il lui fit perdre l'air mâle & vigoureux que ſon rival lui avoit donné ; il cauſa autant & peut-être plus de plaiſir que lui.

On demande pourquoi on court plus aujourd'hui aux pieces de Racine qu'à celles de Cor-

neille. C'eſt que nous ſommes, du côté des mœurs & du caractere national, ce qu'étoient les François au temps de Racine; c'eſt-à-dire, plus ſenſibles, plus mous, plus efféminés, plus tendres, que forts & vigoureux. Si nous revenions à une époque ſemblable à celle où Corneille donna ſes chef-d'œuvres, on les aimeroit ſans doute mieux que les tragédies de Racine; elles donneroient plus de reſſort au génie de la nation.

Page c.

Il ne fut point emporté comme Eſchyle . . . par le deſir ambitieux, &c.

Ce fut au milieu de la guerre & des combats qu'Eſchyle conçut les premieres idées de la tragédie. Sophocle s'inſtruiſit également dans cet art ſous les enſeignes du dieu Mars; il eut cet avantage ſur ſon maître, qu'il le ſurpaſſa de beaucoup par ſes exploits militaires, & qu'il s'éleva encore plus au deſſus de lui par ſes grandes connoiſſances dans l'art du théâtre.

Il n'y a guere que la Grece qui ait eu des généraux & des guerriers auſſi empreſſés à s'illuſtrer par leur valeur que par leurs poéſies & leurs écrits : cette ambition, qui ſçut mettre à profit tous les moyens de ſe diſtinguer, fut la ſource de la vraie gloire d'Athenes.

Page cv.

Et (Euripide) *montrant les hommes tels qu'ils étoient*, &c.

On a dit la même choſe de Corneille & de

Racine ; c'étoit la réponſe de Sophocle & d'Euripide à leurs cenſeurs : *Ariſt. poét. chap. XXVI.* Une remarque à faire ici, c'eſt que les Grecs n'étoient pas plus aveugles que nous ſur les défauts de leurs pieces.

Pages cvj.

Les poëtes ne firent que s'éloigner des idées ſublimes qu'Eſchyle, Sophocle & Euripide s'étoient formées de la ſcene tragique.

Eſchyle, pere de la tragédie, travailloit pour le théâtre dans un temps où Athenes paſſoit de l'état d'anéantiſſement à celui de ſa gloire. Ses victoires ſur les Perſes firent prendre à ſes habitants un caractere d'orgueil & de fierté, d'après lequel Eſchyle deſſina tous ſes perſonnages. La tragédie eut entre ſes mains un air dur, ſauvage, impérieux & bruſque ; elle prit le ton le plus haut, parce que dans la premiere ivreſſe de ſes triomphes Athenes monta au plus haut degré de l'ambition.

L'influence de cette ville dans toutes les affaires de la Grece ſe ſoutint pendant quelque temps. Athenes, familiariſée avec ſes trophées, perdit ſon enthouſiaſme ; elle jouit de ſa grandeur avec plus de nobleſſe que de faſte, avec plus de dignité que d'orgueil ; ſes mœurs prirent alors un caractere de décence, de force, de vigueur & de véritable élévation qu'elles n'avoient point eu ; Sophocle donna pour lors à la tragédie des beautés d'une proportion plus vraie, plus naturelle, un air plus noble, & un ton plus impoſant.

L'abus des richeſſes, l'uſage continu des plaiſirs qu'elles enfantent, énerverent le génie des Athéniens; leur caractere foible, mou & efféminé ſe communiqua aux productions du génie. Les arts prirent dès-lors plus d'élégance, de gentilleſſe, de propreté, que de force & de vigueur : la tragédie ne s'éleva pas plus haut qu'eux. Euripide, pour ſe conformer au goût de ſes concitoyens, fit parler à la tragédie un langage tendre, pathétique, touchant; il n'auroit pas plu, s'il eût voulu être auſſi magnifique qu'Eſchyle; auſſi grand, auſſi fort & auſſi beau que Sophocle. Les circonſtances où les poëtes travaillent, mettront toujours la même différence entre leurs ouvrages. La dégradation des mœurs les peut varier à l'infini.

Page cvj.

On négligea dans Athenes de conſerver la plus grande partie de leurs ouvrages.

Eſchyle compoſa ſoixante-ſix tragédies; Sophocle, cent vingt-trois; Euripide, ſoixante-quinze. Nous n'en avons plus que ſept du premier, autant du ſecond, & dix-neuf du troiſieme.

Page cvj.

Ainſi, tandis que les peuples barbares, &c.

Alexandre fit répandre, dans tous les pays qu'il conquit, les ouvrages des meilleurs poëtes grecs, & ſur-tout ceux d'Homere, d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide. *Plutarque*, tom. I. pag. 668. *Les enfants des Perſes, des Suſianiens*

& des Gédroſiens, dit Amyot dans ſon vieux ſtyle, *chantoient les tragédies de Sophocle & d'Euripide..... Leur paſſe-temps étoit de lire les vers d'Homere.* Tom. I. pag. 308. La conſidération qu'on avoit pour ces poëtes étoit ſi grande, que ceux qui récitoient par cœur des vers d'Euripide échapperent, en Sicile, au carnage & à la mort. *Ibid.* tom. I. pag. 542.

Page cvij.

Les Romains .... ne virent point la tragédie entrer avec eux dans Rome.

Les poëtes de Rome ne s'aviſerent que fort tard de travailler pour le théâtre; ce ne fut que ſous le regne d'Auguſte que la tragédie s'éleva au deſſus du médiocre : elle y eſt reſtée.

Page cvij.

Séneque s'éleva ſeul au deſſus des débris de la tragédie romaine, &c.

Il y a eu deux Séneque célebres par leurs écrits, & qui ont eu à peu près le même caractere d'eſprit; leur ſtyle & leur maniere de penſer ont tant de reſſemblance, qu'on a cru devoir ſoupçonner qu'ils étoient de la même famille, & qu'ils avoient eu la même éducation. Cependant on a été tenté de croire qu'ils n'étoient auteurs ni l'un ni l'autre des tragédies qui nous ſont parvenues à la faveur de leur nom. Je ne m'attacherai point à diſcuter les preuves que Scaliger & Heinſius ont entaſſées pour appuyer leurs conjectures, & les faire

adopter. Qu'importe auquel des deux on attribue les tragédies qui forment le théâtre latin? Ces pieces ſont-elles bonnes à lire ou à imiter? Voilà tout ce qu'il y a d'eſſentiel à ſçavoir. Il y a très-long-temps qu'on a dit qu'elles n'étoient bonnes à rien.

Page cviij.

Il emprunta ſes ſujets de Sophocle & d'Euripide. Séneque n'a emprunté d'Eſchyle que ſon *Agamemnon;* il a trouvé dans Sophocle les ſujets d'*Œdipe* & d'*Hercule au mont Œta :* mais c'eſt d'Euripide qu'il a pris le canevas de la *Thébaïde*, de la *Troade*, de *Médée*, d'*Hercule furieux* & d'*Hippolyte*. Peut-être d'autres poëtes lui fournirent-ils le modele de ſon *Octavie* & de ſa tragédie de *Thyeſte*.

Page cxv.

Notre tragédie n'acquit point la belle ſimplicité des Grecs.

C'eſt que la difficulté d'y atteindre a fait imaginer qu'elle etoit l'effet d'un manque de génie & d'invention ; idée ſinguliere, qui ſert encore d'excuſe aux poëtes qui n'ont pas aſſez de force ou de fécondité pour ſoutenir une action par la ſeule violence des paſſions, par la beauté des ſentiments & par la nobleſſe du diſcours.

Page cxv.

Et que nous l'emportions toujours ſur eux, &c. La perfection de notre théâtre *empêche*, dit-on, *qu'on n'ait recours à celui des anciens ;* elle fait auſſi que tous nos jeunes poëtes, après avoir lu Corneille, Racine, Crébillon & M. de Voltaire, s'imaginent en ſçavoir aſſez pour ſe placer à leurs côtés. Ces tragiques célebres ont aſſurément des beautés qu'on ne ſçauroit trop ſouvent remettre ſous les yeux du public ; mais quelque différence qu'il y ait entre la conſtitution de notre théâtre & celui des anciens, on ne peut guere ſe bien inſtruire des délicateſſes de cet art qu'en étudiant ſans ceſſe les ouvrages immortels d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide. Mais comment les lire ? On n'apprend plus le grec ; le théâtre du pere Brumoy eſt le ſeul livre qu'on puiſſe conſulter avec fruit ; il n'a traduit en entier que trois tragédies de Sophocle & quatre d'Euripide. Il n'a donné que des extraits des autres pieces, & une indication vague & ſuccincte de leurs beautés ou de leurs défauts. Mais où ces beautés ſont-elles placées ? Comment ſont-elles amenées ? Quels effets produiſent-elles ? Quelle influence ont-elles dans l'action ? En quoi ces pieces pechent-elles contre les regles de l'art, du naturel, de la vraiſemblance & de la vérité du ſpectacle ? Sur tout ceci, & ſur un très-grand nombre d'autres queſtions ſur leſquelles il ne m'eſt pas poſſible de m'étendre à préſent, il faut ſe borner à ne ſçavoir que ce que

le pere Brumoy a dit. On n'a pas ſous les yeux les tragédies qu'il examine; comment juger de la juſteſſe de ſes obſervations, & les comparer avec celles qu'on pourroit y ajouter? J'ai cru pour cela qu'on verroit avec plaiſir une traduction de ces trois poëtes, dans laquelle je me ſuis attaché à conſerver à ces auteurs la magnificence, la force, la douceur, l'élégance & la naïveté qui caractériſent leur maniere d'écrire. Les morceaux que j'en ai employés dans ces commentaires ſont des fragments de ce travail; il eſt déjà fort avancé.

REMARQUES

REMARQUES
SUR LA THÉBAÏDE.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

Les eſſais des grands hommes ne ſont point indifférents à connoître ; il eſt même important, pour les progrès du goût, de voir de quel point eſt parti l'auteur de Phèdre & d'Athalie. Les défauts qui ſe rencontrent dans la Thébaïde & dans Alexandre, ſeront du moins des leçons utiles pour ceux qui entrent dans la carriere des lettres.

Le ſujet des Freres ennemis eſt peut-être l'un des plus tragiques que fourniſſe le théâtre des anciens ; c'eſt auſſi celui ſur lequel les poëtes ſe ſont le plus exercés. Si Racine ne l'a pas traité avec toute l'adreſſe qu'il a montrée dans ſes autres pieces, s'il n'y a pas répandu toute la terreur dont ce ſujet étoit ſuſceptible, c'eſt qu'il ne faiſoit alors qu'eſſayer ſes forces. Quoi qu'il en ſoit, cette piece, tout imparfaite qu'elle eſt, déceloit dans ſon auteur un génie fait pour devenir

le rival du grand Corneille, & pour effacer tous ſes autres contemporains.

Les Sept-Chefs d'Eſchyle, les Phéniciennes d'Euripide, la Thébaïde de Séneque, & l'Antigone de Rotrou, ont à peu près le même fond que les Freres ennemis de Racine; tous ces poëtes ont traité ce ſujet chacun ſuivant ſon goût & ſon génie. L'ouvrage dont le plan a le plus de rapport avec la piece françoiſe, eſt ſans contredit la tragédie d'Euripide; c'eſt auſſi l'auteur grec dont Racine a toujours tiré le plus grand parti; il penſoit cependant que Sophocle lui étoit ſupérieur, mais il diſoit qu'*il n'imitoit l'un que parce que l'autre étoit inimitable.*

L'apoſtrophe de Jocaſte au Soleil, ſon entrevue avec Polynice, celle de ce prince & d'Étéocle, le ſacrifice inutile de Ménécée, le défi des deux freres, le récit de leur combat & de leur mort, l'amitié d'Antigone pour Polynice, le caractere ambitieux de Créon; voilà les endroits d'Euripide que Racine s'eſt efforcé de faire paſſer dans ſa piece: la reſſemblance qui ſe trouve entre les caracteres de Polynice & d'Étéocle, l'amour de Créon pour Antigone, &

d'Antigone pour Hémon, ſont entiérement de l'invention du poëte françois.

Euripide ſemble avoir pris plaiſir à raſſembler, dans ſon cinquieme acte, tous les malheurs de la maiſon d'Œdipe, pour en faire le tableau le plus affreux & le plus frappant. Il ſuppoſe Œdipe enfermé dans ſon palais, & gardé priſonnier par ſes enfants; on apporte ſur le théâtre les cadavres d'Étéocle, de Polynice & de Jocaſte: Antigone échevelée au milieu d'eux, appelle ſon pere à grands cris. Œdipe ſort: comme il eſt privé de la vue, il prie Antigone de conduire ſes mains tremblantes; pendant qu'il preſſe dans ſes bras ces corps inanimés, Créon ſe déclare roi de Thèbes; il ordonne à Antigone d'épouſer Hémon, il veut qu'Œdipe aille en exil; & pour mettre le comble à la douleur de ce pere infortuné, il défend, ſous peine de mort, d'inhumer Polynice, *&c.* Racine n'a fait aucun uſage de cette ſituation; quoiqu'eſſentielle au dénouement de la piece grecque par l'importance qu'attachoient les anciens aux honneurs de la ſépulture, elle n'auroit été qu'un hors-d'œuvre dans la tragédie françoiſe.

Eſchyle, qui avoit été homme de guerre, avoit déjà fait de ce canevas un ſujet tout guerrier ; preſque toute ſa piece ne roule que ſur le combat des deux freres, & ce combat n'arrive qu'au troiſieme acte ; les deux premiers ſe paſſent en préparatifs du côté d'Étéocle, & en preſſentiments du côté du chœur ; enfin, le quatrieme contient le récit de la mort des deux princes ; & dans le cinquieme, il ne s'agit que de leur ſépulture. Cependant, cette piece étincelle de beautés : le ſerment que font les ſept chefs, avant que d'attaquer les ennemis, eſt cité par Longin, parmi les morceaux ſublimes de l'antiquité : *J'ai vu*, dit un eſpion à Étéocle, *leurs ſept chefs immoler un taureau ſur un bouclier, tremper leurs mains dans le ſang, & jurer par le dieu Mars, par Bellone, par l'Épouvante, qu'ils détruiront la ville de Cadmus, ou qu'ils périront ſous ſes murs.* Voici ce ſerment tel que Boileau l'a traduit :

Sur un bouclier noir, ſept chefs impitoyables
Épouvantent les dieux de ſerments effroyables ;
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent
d'égorger,

Tous, la main dans le ſang, jurent de ſe venger ;
Ils en jurent la Peur, le dieu Mars, & Bellone.

Traité du ſublime, chap. 13.

La maniere dont les deux freres en viennent aux mains, eſt encore très-remarquable. Étéocle apprend que les ſept portes de Thèbes doivent à la fois être attaquées par ſept capitaines différents ; à chaque chef ennemi qu'on lui nomme, il déſigne de ſon côté un Officier Thébain ; le ſeptieme chef ſe trouve être Polynice : Étéocle reconnoît avec ſurpriſe qu'il n'a plus que lui ſeul à oppoſer à ſon frere ; un preſſentiment ſecret l'avertit de ce qui lui doit arriver, ... *O courroux ! ó haine des dieux !* s'écrie-t-il, *les imprécations de mon pere s'accompliſſent ..... Allons, c'eſt à moi de repouſſer Polynice ; à qui mieux m'en rapporter qu'à moi-même ? Roi contre roi, frere contre frere, ennemi contre ennemi, je ſçaurai ſeul réſiſter à ſes efforts. Qu'on m'apporte mes armes*, &c.

La piece d'Eſchyle eſt aſſurément remplie de beaux-traits ; mais de beaux détails ne ſuffiſent pas pour faire une belle tragédie : il faut encore que l'action,

toujours une, ſoit développée avec force; que toujours ſimple & toujours pleine, elle occupe continuellement la ſcene, & que l'intérêt, toujours croiſſant, conduiſe le ſpectateur à un dénouement qui le ſurprenne & le ſatisfaſſe. D'ailleurs l'auteur des Sept-Chefs paroît avoir manqué entiérement le caractere d'Étéocle, qui n'en a point de déterminé. Il s'eſt auſſi privé du principal ornement de cette piece, c'eſt-à-dire, de l'entrevue des deux freres, & du perſonnage de Jocaſte qui ne pouvoit y être que fort intéreſſant.

Nous ne dirons rien ni de l'Antigone de Sophocle, où il n'eſt queſtion que de la ſépulture de Polynice; ni, de la piece de Rotrou, dont les trois premiers actes ne ſont qu'une groſſiere eſquiſſe du ſujet de la Thébaïde, & les deux derniers qu'un tableau plus reſſerré de l'Antigone de Sophocle; ni de l'ouvrage attribué à Séneque; il eſt fort mutilé, & ce qui nous en reſte eſt peu propre à faire regretter ce qui eſt perdu. Toutes ces pieces n'ont preſque rien de commun avec celle de Racine, que quelques idées qui appartiennent naturellement au fond du ſujet,

& que nous indiquerons dans le cours de cet examen, à meſure que ces imitations ſe préſenteront.

Racine n'avoit pas vingt-cinq ans quand il donna cette piece. Elle fut jouée le 20 juin 1664 ſur le théâtre du Palais-Royal, c'eſt-à-dire, par la troupe de Moliere. Il eſt ſurprenant que Louis Racine diſe, dans la vie de ſon pere, qu'il n'a jamais pu découvrir de quelle maniere la Thébaïde fut reçue du public. Racine lui-même nous apprend, dans l'épître dédicatoire, que ſon ouvrage fut honoré de quelques applaudiſſements, & que ſa tragédie *eut le don de plaire.* Il eſt en effet prouvé par d'anciens regiſtres, qu'elle eut quinze repréſentations dans ſa nouveauté.

Nous n'avons point cru devoir nous appeſantir dans cette piece ſur les fautes de toute eſpece qui s'y rencontrent : nous aurions craint d'étouffer le texte ſous les notes ; mais à meſure que Racine deviendra plus parfait, nous deviendrons plus ſéveres.

ÉPITRE DÉDICATOIRE
à Monſeigneur le Duc de Saint-Aignan.

Ce ſeigneur aimoit & cultivoit les lettres ; il fut un des premiers à preſſentir les talents du jeune poëte, & à les encourager : auſſi mérita-t-il ſon premier hommage. On ſçait que Racine ne fut point prodigue de ce genre de tribut, & que dans toute ſa vie il ne fit que cinq dédicaces.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Racine ne publia cette préface que long-temps après la Thébaïde ; il fut le premier à ſentir les défauts de ſa piece.

ACTEURS.

JOCASTE.

Dans les premieres éditions, au lieu de JOCASTE, on liſoit IOCASTE. Ce mot ne ſe trouve écrit ainſi qu'au ſeptieme vers de la page 140 de la nouvelle édition *in-8°*. Racine changea cette ortographe dans les éditions qui ſuivirent la premiere.

UN PAGE.

Corneille a pareillement donné un page à Jocaſte dans Œdipe. Les anciens ne connoiſſoient point les pages. Un officier du palais auroit été plus convenable.

REMARQUES SUR LA THÉBAÏDE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Ils ſont ſortis, Olympe !]

De qui parle Jocaſte ? Il ne peut être queſtion que d'Étéocle, Polynice n'ayant eu encore aucun accès dans la ville. On ſouhaiteroit en outre que Jocaſte ſe fît connoître au ſpectateur, & qu'elle indiquât le lieu de la ſcene, loi que Racine dans la ſuite, & les autres tragiques célebres ont eu grand ſoin d'obſerver ; au reſte, ce début eſt plein de chaleur.

Mes yeux, depuis ſix mois, étoient ouverts aux larmes ;
Et le ſommeil les ferme en de telles allarmes !]

Louis Racine déſapprouve *mes yeux ouverts*

aux larmes ; nous croyons cette expreſſion poétique ; mais nous penſons auſſi qu'il auroit pu relever le *concetto* qu'on trouve dans ces vers, & qui, déplacé par-tout, l'eſt bien davantage dans la bouche d'une mere affligée.

Puiſſe-plutôt la mort les fermer pour jamais,
Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits !]

Dans les premieres éditions on liſoit :

Il devoit bien plutôt les fermer pour jamais,
Que de favoriſer le plus noir des forfaits.

J'ai vu, le fer en main, Étéocle lui-même.]

On croit lire ce paſſage du ſecond livre de l'Iliade, où Homere repréſente Ménélas à la tête de ſes troupes : *Lui-même il s'avançoit plein de ſon reſſentiment, & ſa voix les excitoit aux dangers de la guerre.*

Que l'on coure avertir & hâter la princeſſe.]

Hâter quelqu'un étoit en uſage au temps de Racine. On *ſe hâte* & on *preſſe* quelqu'un. Dans les premieres éditions il y avoit :

Que l'on aille au plus vîte avertir la princeſſe.

Il faut courir, Olympe.]

VARIANTE.

Il faut, il faut courir après ces inhumains.

Nous voici donc, hélas !]

On liſoit dans les premieres éditions :

Nous voici donc, Olympe.

O toi, Soleil ! ô toi !]

Imitation très-heureuſe de l'Hippolyte de Sénèque : *O toi ! pere des aſtres, Soleil radieux, peux-tu contempler le crime de ta race ? Eteins ton flambeau, fuis dans les ténèbres.*

Dans Euripide, Jocaſte fait l'expoſition de la piece par une longue apoſtrophe au ſoleil ; mais ici elle eſt beaucoup mieux : le tour des derniers vers, qui ſont fort beaux, annonçoit déja Racine.

On liſoit d'abord :

Qui que tu ſois, ô toi ! qui rends le jour au monde, *&c.*

La race de Laïus les a rendus vulgaires.]

Il y a dans quelques verſions :

Le ſeul ſang de Laïus les a rendus vulgaires.

Et tu t'étonnerois s'ils étoient vertueux.]

Racine a retranché ici les quatre vers ſuivants, qui rallentiſſoient la fin de cette ſcene.

Ce ſang, en leur donnant la lumiere céleſte,
Leur donna pour le crime une pente funeſte ;
Et leurs cœurs infectés de ce fatal poiſon,
S'ouvrirent à la haine avant qu'à la raiſon.

SCENE II.

OUI, Madame, on m'a dit la fureur de mes freres.]

Dire, ſe met quelquefois en vers pour *raconter* :

Dis les malheurs du peuple & les fautes des princes.
Henriade, liv. I.

mais on ne peut pas raconter la fureur, on n'en raconte que les effets.

Et courons de ce pas.]

Racine ſubſtitua cette façon de parler à une autre plus familiere qui ſe trouve dans les premieres éditions; on y liſoit :

Allons, tout de ce pas.

Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre.]

Ce qu'ils ont de plus tendre, pour *ce qu'ils ont de plus cher.*

Ou s'ils oſeront bien, dans leur noire fureur, &c.]

Une *noire fureur; répandre* un *ſang pour* en *attaquer* un autre : tout ceci n'eſt que du fatras; le goût de Racine, qui forma celui des François, n'étoit point encore perfectionné.

SCENE III.

QUELLES traces de ſang vois-je ſur vos habits?]

On lit dans quelques éditions :

Madame, qu'avez-vous ? & quel mal ſi caché....
Ah, mon fils ! de quel ſang êtes-vous là taché ?

Louis Racine condamne le mot de *traces* en cet endroit; il prétend qu'il ne convient qu'aux impreſſions marquées ſur la terre, mais il ſe trompe. *Trace* dérive du verbe latin *trahere*, & convient par conſéquent à toute

ſorte d'impreſſion ſucceſſive, en quelque lieu qu'on la remarque.

Eſt-ce du ſang d'un frere ?]

Racine avoit mis d'abord :

Eſt-ce de votre frere ?

J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux ;
Et leur ſang eſt celui qui paroît à vos yeux.]

Les quatre vers qui précedent celui-ci étoient différents dans les premieres éditions ; Racine y faiſoit dire à Étéocle :

Polynice à mes yeux ne s'eſt point préſenté,
Et l'on s'eſt peu battu d'un & d'autre côté ;
Seulement quelques Grecs, d'un inſolent courage,
M'ayant oſé d'abord diſputer le paſſage,
J'ai fait mordre, *&c.*

Mais que prétendiez-vous? & quelle ardeur ſoudaine
Vous a fait, tout-à-coup, deſcendre dans la plaine ?]

Jocaſte diſoit dans les premieres éditions :

Mais pourquoi donc ſortir avecque votre armée?
Quel eſt ce mouvement qui m'a tant allarmée ?

Ce qui n'étoit que proſaïque.

Et je perdois ma gloire à demeurer ici.]

Racine a retranché ici les huit vers ſuivants.

Je n'ai que trop langui derriere une muraille ;
Je brûlois de me voir en un champ de bataille.
Lorſque l'on peut paroître au milieu des haſards,

Un grand cœur eſt honteux de garder les remparts.
J'étois las d'endurer que le fier Polynice
Me reprochât tout haut cet indigne exercice,
Et criât aux Thébains, afin de les gagner,
Que je laiſſois aux fers ceux qui me font régner.
Le peuple, &c.

J'ai des forces aſſez pour tenir la campagne ;
Et, ſi quelque bonheur nos armes accompagne.]

On ſent combien le premier vers eſt proſaïque, & combien l'inverſion du ſecond eſt dure & forcée.

L'inſolent Polynice & ſes fiers alliés
Laiſſeront Thèbes libre, ou mourront à mes pieds.]

VARIANTE.

L'inſolent Polynice & ſes Grecs orgueilleux
Laiſſeront Thèbes libre, ou mourront à mes yeux.

JOCASTE.

Vous préſerve le ciel d'une telle victoire!
Thèbes ne veut point voir une action ſi noire.
Laiſſez-là ſon ſalut; & n'y ſongez jamais,
La guerre vaut bien mieux que cette affreuſe paix :
Dure-t-elle à jamais cette cruelle guerre,
Dont le flambeau fatal déſole cette terre!
Prolongez vos malheurs, augmentez-les toujours,

Plutôt qu'un ſi grand crime en arrête le cours ;
Vous-même d'un tel ſang ſouilleriez-vous vos armes ?
La couronne, &c.

Vous pourriez d'un tel ſang, ô ciel ! ſouiller vos armes ?
La couronne pour vous a-t-elle tant de charmes ?]

Tout ce que dit Jocaſte eſt très-touchant & très-beau : on voit déjà dans ce rôle briller les premieres étincelles du génie de Racine ; il y auroit mis dans la ſuite plus de goût, plus d'élégance, plus de correction, mais il n'y auroit ſûrement pas mis plus de vérité.

Contenter votre frere, & régner avec lui.]

La conſtruction de la phraſe exigeoit *de contenter*. Cette faute ne ſe trouvoit point dans les premieres éditions ; on y liſoit :

Vous pouvez vous montrer généreux tout-à-fait,
Contenter votre frere, & régner en effet.

Appellez-vous régner partager ma couronne,
Et céder lâchement ce que mon droit me donne ?]

VARIANTE.

Appellez-vous régner lui céder ma couronne,
Quand le ſang, & le peuple à la fois me la donne ?

Vous le ſçavez, mon fils ; la juſtice & le ſang.]

Racine fit d'abord dire à Jocaſte :

Vous ſçavez bien, mon fils, que le choix & le ſang.

Et n'ayant qu'un Etat à mettre ſous vos loix,
Voulut que, tour-à-tour, vous fuſſiez tous deux rois.]

On liſoit dans les premieres éditions :

Et n'ayant qu'un Etat à mettre ſous vos loix,
Il voulut que tous deux vous en fuſſiez les rois.

A ces conditions vous daignâtes ſouſcrire.]

Daignâtes n'eſt pas le mot propre, une mere ne dit point à ſon fils qu'il *a daigné* ſouſcrire aux ordres de ſon pere. Racine avoit d'abord mis :

A ces conditions *vous voulutes* ſouſcrire.

Mais il ſacrifia le mot propre à la rencontre d'une conſonnance déſagréable.

Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous?]

Etéocle reprenoit ainſi dans les premieres éditions :

Il eſt vrai, je promis ce que voulut mon pere ;
Pour un trône eſt-il rien qu'on refuſe de faire ?
On promet tout, Madame, afin d'y parvenir ;
Mais on ne ſonge après qu'à s'y bien maintenir.
J'étois alors ſujet & dans l'obéiſſance,
Et je tiens aujourd'hui la ſuprême puiſſance.
Ce que je fis alors ne m'eſt plus une loi ;
Le devoir d'un ſujet n'eſt pas celui d'un roi.
D'abord que ſur ſa tête il reçoit la couronne,
Un roi ſort à l'inſtant de ſa propre perſonne ;
L'intérêt du public doit devenir le ſien,

Il doit tout à l'Etat, & ne ſe doit plus rien.

IOCASTE.

Au moins doit-il, mon fils, quelque choſe à
ſa gloire,
Dont le ſoin ne doit pas ſortir de ſa mémoire;
Et quand ce nouveau rang l'affranchiroit des
loix,
Au moins doit-il tenir ſa parole à des rois.

ÉTÉOCLE.

Polynice à ce titre auroit tort de prétendre,
Thèbes ſous ſon pouvoir n'a point voulu ſe
rendre;
Et lorſque, *&c.*

Qui s'eſt au roi d'Argos indignement ſoumis.]

Ce vers eſt la répétition du vers précédent, où Polynice eſt appellé l'*eſclave de Mycene*; c'eſt dire deux fois la même choſe, & de la même maniere.

Il eſpéroit par lui de voir Thèbes en cendre.]

De voir, le *de* eſt de trop; de plus ce vers eſt proſaïque & manque d'élégance.

Qu'auprès du diadême il n'eſt rien qui vous touche.]

Auprès du diadême eſt une expreſſion vicieuſe; Racine auroit pu très-aiſément rendre cette idée par une expreſſion plus correcte.

De tous les criminels vous ſerez le plus grand.]

L'inverſion que le poëte a miſe dans ce vers donne au mot de *grand* un ſens aſſez

équivoque ; *le plus grand des criminels* veut dire le criminel le plus décidé ; & *de tous les criminels le plus grand*, ſignifie celui qui l'eſt avec plus de grandeur. Ce dernier ſens n'eſt ſûrement pas celui que Racine a prétendu donner ici.

Il faut ſortir du trône ; &c.]

Mauvaiſe expreſſion ; on ne dit point qu'on *entre* au trône, on ne dit pas mieux qu'il en *faut ſortir.*

Au moins conſolez-moi de quelque heure de paix.]

Il faut *quelques heures* au plurier. De plus, ce vers eſt proſaïque & manque d'harmonie ; l'art d'un verſificateur habile conſiſte dans la maniere de placer favorablement pour l'oreille les ſyllabes muettes. *Quelque heure de paix* rend le vers traînant.

Accordez cette grace aux larmes d'une mere.]

Racine a ſubſtitué ce vers à celui qui ſuit.

Accordez quelque treve à ma douleur amere.

Par mes juſtes ſoupirs j'eſpere l'émouvoir.]

Dans les premieres éditions il y avoit :

Dans cette occaſion rien ne peut l'émouvoir.

Madame, ſans ſortir vous le pouvez revoir.]

VARIANTE.

Madame, ſans ſortir vous le pouvez bien voir.

J'irai plus loin encore ; & pour faire connoître
Qu'il a tort, en effet, de me nommer un traître.]

Le tour de ces vers eſt foible & proſaï-

que ; on liſoit dans les premieres éditions :

Je ferai plus encore ; & pour faire connoître, *&c.*

Si le peuple y conſent, je lui cede ma place :
Mais qu'il ſe rende enfin, ſi le peuple le chaſſe.]

On liſoit d'abord :

Si le peuple le veut, je lui cede ma place :
Mais qu'il ſe rende auſſi, ſi le peuple le chaſſe.

Je ne force perſonne.]

Idée triviale, qui ne rend point celle du poëte, qui vouloit faire dire à Étéocle qu'il ne contraindroit point le ſuffrage & la liberté que le peuple avoit de ſe choiſir un nouveau roi.

SCENE IV.

SEIGNEUR, votre ſortie a mis tout en allarmes : Thèbes, qui croit vous perdre, eſt déjà toute en larmes.]

Le peuple qui a été témoin qu'Étéocle eſt ſorti de Thèbes, n'a pu ignorer ſa rentrée ; ſa frayeur eſt donc ici ſans fondement. L'empreſſement de Créon à venir trouver le roi n'a pas une meilleure cauſe.

Votre fils Ménécée ; & j'en ai fait le choix.]

Dans ce dernier hémiſtiche, l'article *le* eſt de trop ; il falloit dire : *& j'en ai fait choix.*

Et ſa vertu ſuffit pour les rendre aſſurés.]

Les rendre aſſurés n'eſt pas françois ; le mot de *rendre* ſe met ordinairement avec un ad-

jectif, & non avec un participe. Par exemple, on dit très-bien : *mon discours vous rend triste*, mais on ne peut pas dire, *mon discours vous rend affligé.*

Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas, &c.]

Ne vous tourmentez pas, expression prosaïque & familiere. Louis Racine a très-bien observé que Créon devroit suivre Étéocle, ou dire la raison qui l'empêche d'obéir; mais ce n'est qu'après une longue conversation qu'il fait attention à cet ordre, en disant :

Le roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse.

SCENE V.

Et par ce seul conseil Thèbes se peut sauver.]

Le son de l'*s*, trop multiplié dans ce vers, forme un sifflement désagréable à l'oreille; au contraire, dans Andromaque, il fait beauté :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

Alors, c'est une harmonie imitative.

Leur courroux est trop grand.]

On voit, par ce dialogue pressé, que Racine cherchoit alors à imiter Corneille.

L'intérêt de l'État est de n'avoir qu'un roi.]

Il importe qu'un seul commande, a dit Homere. Cette tirade est un des plus beaux endroits de la Thébaïde : c'est dommage qu'elle soit un

peu gâtée par la comparaiſon qui la termine. Ces ſortes d'ornements ne conviennent point dans un poëme où le cœur ſeul doit s'exprimer.

Par un ordre, ſouvent l'un à l'autre contraire, &c.]

On liſoit dans les premieres éditions :

Vous les verriez toujours l'un à l'autre contraire,
Détruire aveuglément ce qu'auroit fait un frere,
L'un ſur l'autre toujours former quelque attentat.

Mais avouez, Créon, que toute votre peine
C'eſt de voir que la paix rend votre attente vaine.]

Eſt-il poſſible, a très-bien obſervé le pere Brumoy, qu'Étéocle ſeul ſoit la dupe de l'ambition de Créon, dont tous les autres acteurs pénetrent les deſſeins ? Jocaſte & Antigone, qui avoient tant d'intérêt de détourner Étéocle & Polynice du combat, n'auroient-elles pas dû inſtruire le roi du projet de Créon ?

Qu'elle aſſure à mes fils le trône où vous tendez, &c.]

Racine faiſoit dire ici à Jocaſte :

Et qu'en vous éloignant du trône où vous tendez,
Elle *rend* pour jamais vos deſſeins *avortés.*

Comme, après le trépas, le droit de la naiſſance.]

On liſoit dans les premieres éditions :

Comme, après mes enfants, le droit de la naiſſance.

Mais, à ce que je voi,
Chacun n'eſt pas ici criminel comme moi.]

Cette froide ironie ne peut regarder qu'Antigone. Créon lui reproche ſa paſſion pour Hémon; le ſpectateur, qui n'en eſt point prévenu, ne comprend rien à ces mots.

Je ſuis mere, Créon, & ſi j'aime ſon frere.]

Jocaſte diſoit dans les premieres éditions :

Tant que pour ennemis le roi n'aura qu'un frere,
Sa perſonne, Créon, me ſera toujours chere.

Et je ſouhaiterois, dans ma juſte colere.]

Si le projet de Créon eſt d'armer les deux freres l'un contre l'autre pour ſe placer ſur le trône, l'attachement qu'Hémon témoigne pour Polynice ne doit point porter Créon à haïr ſon fils, puiſque cet attachement eſt favorable à ſes vues : mais nous croyons que ce n'eſt qu'un prétexte; la véritable cauſe de ſa haine eſt l'inclination ſecrette qu'il ſoupçonne entre Antigone & Hémon, dont il eſt le rival. Le ſpectateur, qui n'eſt point inſtruit de toutes ces intrigues, n'entend rien à cette diſſimulation. La Thébaïde eſt un tiſſu de contradictions, dont les plus frappantes ſont dans la conduite & dans le caractere de Créon.

Vous abuſez, Créon, de l'état où nous ſommes.]

Des femmes qui diſent à un homme, *vous abuſez de l'état où nous ſommes*, & enſuite, *vos libertés retomberoient ſur vous*; on ſent combien

bien tous ces discours paroîtroient ridicules aujourd'hui.

Et l'amour du pays nous cache une autre flamme.]

On ne comprend rien à cet endroit. Pour que le discours d'Antigone fût clair, il auroit fallu que Créon eût déjà parlé de sa passion pour cette princesse dans une scene qui n'eût pas manqué d'être sans intérêt.

Aussi bien mes respects.]

Il y avoit dans les premieres éditions :

Aussi bien mes devoirs.

Et je veux faire place à ce bienheureux fils.]

Toute la fin de cet acte est obscure & ridicule. Antigone y fait connoître, avec assez peu de décence, & du style le plus entortillé, son amour pour Hémon ; Créon y fait voir la jalousie qu'il en ressent. On peut remarquer ici combien tous ces petits intérêts d'amour sont froids & déplacés ; mais on vouloit de l'amour, même dans les pieces qui en étoient le moins susceptibles, & Racine n'osoit point alors se soustraire à la mode.

Le roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse.]

Racine avoit fait dire d'abord à Créon :

Vous sçavez que le roi m'appelle à son service.

Adieu. Faites venir Hémon & Polynice.]

Cet *adieu*, & le ton ironique avec lequel Créon le prononce, ne sont pas trop bien dans sa bouche.

SCENE VI.

APPELLONS promptement Hémon & votre frere.]

On lit dans les premieres éditions :

Appellons au plus vîte Hémon & votre frere.

Donne force à mes pleurs,
Et, comme il faut enfin, fais parler mes douleurs.]

Louis Racine approuve qu'on diſe en vers, *donne force à mes pleurs.* Nous penſons qu'il ſe trompe. Il trouve auſſi de la vivacité dans le *comme il faut enfin.* Nous croyons qu'il ſe trompe encore, & que ce tour n'eſt que commun & proſaïque.

Et permets en ce jour
Qu'en retrouvant l'amant, je retrouve l'amour.]

Cette maniere de finir un acte par un jeu de mots, par une pointe, ſent un peu ſon charlatan qui mendie des applaudiſſements. La meilleure façon de finir un acte eſt de faire deſirer au ſpectateur de voir l'acte ſuivant.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Quoi ! vous me refuſez votre aimable préſence ?]
Il y avoit dans les premieres éditions :

Hé quoi ! vous me plaignez votre aimable préſence ?

Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,
De l'état de ſon ſort interroge ſes dieux.]

La critique de cette ſcene eſt dans la réponſe d'Antigone ; il eſt bien queſtion de parler d'amour, lorſque les deux freres ſont prêts à s'égorger. Rien n'eſt plus fade & plus déplacé que ce que dit Hémon qui *interroge les yeux d'Antigone comme ſes dieux.*

Cette froide galanterie infectoit alors le théâtre. Le Cid fut la premiere piece où la paſſion de l'amour parla un langage vrai & touchant ; mais ce même Corneille qui avoit ému dans les ſituations du Cid, devint inſipide en peignant l'amour dans les pieces où cette paſſion ne joua que le ſecond rôle. Point de milieu, l'amour au théâtre doit être armé de toutes ſes fureurs, ou il n'y doit point paroître. Un amour ſubalterne nuit toujours à la paſſion dominante : Racine ne fut pas long-

temps à s'en convaincre ; mais, dans ce premier eſſai, ce grand homme fut contraint de ſe plier au mauvais goût de ſon ſiecle. Lorſqu'on lui reprocha de faire ſes héros trop tendres, il répondit : *L'injuſtice des François eſt étrange, ils condamnent aujourd'hui ce qu'ils exigeoient hier.*

Oui, je l'avois bien cru qu'une ame ſi fidelle.]

Racine faiſoit dire à Antigone dans les premieres éditions :

Oui, je prévoyois bien qu'une ame ſi fidelle.

Voyant des deux côtés ſes plus tendres amis !]

On liſoit dans les premieres éditions les huit vers ſuivants que Racine a retranchés.

Lorſqu'on ſe ſent preſſé d'une main inconnue,
On la craint ſans réſerve, on hait ſans retenue ;
Dans tous ces mouvements le cœur n'eſt pas contraint,
Et ſe ſent ſoulagé de haïr ce qu'il craint.
Mais voyant attaqué mon pays & mon frere,
La main qui l'attaquoit ne m'étoit pas moins chere ;
Mon cœur, qui ne voyoit que mes freres & vous,
Ne haïſſoit perſonne, & je vous craignois tous.
Mille objets, *&c.*

Mille objets de douleur déchiroient mes entrailles ;
J'en voyois & dehors & dedans nos murailles.]

Des objets de douleur peuvent *déchirer* le

cœur & affliger l'ame, mais ils ne *déchirent* point les *entrailles.*

M. de Voltaire, dans ſes commentaires ſur Corneille, a fait remarquer pourquoi il falloit dire, *je voyois des objets de douleur dans ou hors nos murailles*, & non *dedans* & *dehors. Dedans* & *dehors* ne ſe mettent plus que ſeuls; comme, par exemple, on dit, *nos murailles ont toujours ſubſiſté, quoiqu'il y eût ſouvent bien des ennemis* dedans, *& que nos troupes euſſent été miſes* dehors. *Dedans*, *dehors*, ſont des adverbes, & non des prépoſitions.

Mais enfin, qu'ai-je fait, en ce malheur extrême ?]

Hémon ſemble ici ſe juſtifier, & Antigone ne lui a fait aucun reproche.

Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance,
Et j'avois ſur ſon cœur une entiere puiſſance.]

Ce ſentiment eſt pris dans Euripide. Antigone, chez le poëte grec, aime ſon frere, parce qu'il eſt vertueux & malheureux; il emploie en cela une grande adreſſe pour intéreſſer le ſpectateur en faveur de Polynice. Chez le poëte françois, Antigone ſent pour ce frere un penchant qui n'eſt qu'un effet ſympathique. Cette prédilection peut être dans la nature; mais, ici, il falloit la motiver de maniere à intéreſſer, comme dans Euripide.

Et les chagrins du frere étoient ceux de la ſœur.]

Racine a fait encore ici quelques retranchements à cette ſcene. Après ce vers,

Et les chagrins du frere étoient ceux de la ſœur,

Il faiſoit dire à Antigone :

Je le chéris toujours, encore qu'il m'oublie.

HÉMON.

Non, non, ſon amitié ne s'eſt point affoiblie ;
Il vous chérit encor, mais ſes yeux ont appris
Que mon amour pour vous eſt bien d'un autre prix.
Quoique ſon amitié ſurpaſſe l'ordinaire,
Il voit combien l'amant l'emporte ſur le frere,
Et qu'auprès de l'amour dont je reſſens l'ardeur,
La plus forte amitié n'eſt au plus que tiédeur.

ANTIGONE.

Mais enfin, ſi ſur lui j'avois le moindre empire,
Il aimeroit la paix, *&c.*

SCENE II.

Hé bien, apprendrons-nous ce qu'ont dit les oracles ?]

Cette ſcene, & la précédente, peuvent être ſupprimées, ſans que la marche de l'action principale ſoit interrompue. La ſcene ſuivante rentre dans le ſujet.

Ah ! c'eſt encore pis.]

Expreſſion comique & triviale.

Thébains, pour n'avoir plus de guerres.]

Cet oracle ne ſert de rien à la piece ; quoiqu'il ſoit auſſi inutile dans Euripide, il y

fait néanmoins un plus bel effet. Créon va conſulter le devin Tireſias, pour ſçavoir ſi les princes s'entreueront, & ſi le trône lui reſteta; le devin, pour punir ſa curioſité & ſon ambition, lui répond que s'il veut ſauver Thèbes, il faut immoler ſon fils Ménécée.

Tout notre ſang doit-il ſentir votre colere ?]

VARIANTE.

Tout notre ſang doit-il ſubir votre colere?

Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour lui.]

Louis Racine obſerve ici avec raiſon que l'expreſſion d'Antigone n'eſt pas juſte, & qu'elle ne *meurt* point pour Œdipe qui eſt *mort*, mais à cauſe du crime d'Œdipe.

Et s'il faut avouer le ſujet de ma crainte.]

Pourquoi Antigone applique-t-elle la réponſe de l'Oracle à Hémon? Il auroit mieux convenu que ce fût lui qui s'en fît l'application: le dialogue ſe ſeroit tourné en une diſpute généreuſe, & la ſcene eût acquis plus de chaleur.

Eſt-ce un crime d'aimer une beauté céleſte ?]

On voit qu'Hémon ſoutient aſſez ſon ſtyle élégiaque, & qu'il eſt, comme dit Boileau, *plus fidelle à la pointe encor qu'à ſa maîtreſſe.* Plus bas il dit que *ſon déſeſpoir feroit ce que les dieux ne feroient pas s'ils vouloient différer ſon trépas :* langage précieux que Racine apprit lui-même à ne plus employer.

Ils ſeront criminels ou ſeront innocents.]

On liſoit dans les premieres éditions, à la

ſuite de ce vers, les huit vers ſuivants:

Auſſi quand juſqu'à vous j'oſai porter ma flamme,
Vos yeux ſeuls imprimoient la terreur dans mon ame;
Et je craignois bien plus d'offenſer vos appas,
Que le courroux des dieux que je n'offenſois pas.

ANTIGONE.

Autant que votre amour, votre erreur eſt extrême,
Et vous les offenſiez beaucoup plus que moi-même.
Quelque rigueur pour vous qui parût en mes yeux,
Hélas! ils approuvoient ce qui fâchoit les dieux.
Que le ciel, *&c.*

Mais peut-être, après tout, notre frayeur eſt vaine.]

VARIANTE.

Mais peut-être, en ce point, notre frayeur eſt vaine.

SCENE III.

MADAME, au nom des dieux, ceſſez de m'arrêter.]

L'entrée de Polynice, dans le poëte grec, ne reſſemble en rien à celle-ci; il entre ſur

le théâtre l'épée à la main, il craint d'être ſurpris par ſon frere, & il ne remet ſon épée dans le fourreau que lorſque Jocaſte le raſſure. Cette défiance eſt une ſuite naturelle de la haine, qui fait le caractere des deux princes.

Et que, laſſé de voir répandre tant de ſang.]

VARIANTE.

Et que, laſſé de voir tant répandre de ſang.

D'un fier uſurpateur, miniſtre violente.]

Miniſtre eſt toujours du maſculin, comme *poëte, auteur, peintre.*

De ce titre odieux mes droits me ſont garants.]

Cette façon de parler eſt très-défectueuſe, & il y a grande différence entre *garantir une choſe* & *être garant de quelque choſe.* En un mot, ce vers préſente un ſens directement oppoſé à la penſée de l'auteur.

Il eſt aimé de tous.]

Dans Rotrou, Jocaſte tâche de diſſuader Polynice de prétendre au trône de Thèbes par des raiſons ſemblables.

Mais quoi, ſon regne plaît; le vôtre eſt redouté.

POLYNICE.

Il a gagné les cœurs; & moi, moins populaire,
Je tiens indifférent d'être craint ou de plaire, &c.

Polynice n'y eſt pas plus intéreſſant que dans Racine, parce qu'il n'eſt pas tel qu'il devroit être pour émouvoir le ſpectateur, tel qu'il eſt dans Euripide, entraîné dans le crime malgré lui, & par-là plus malheureux que coupable.

Vous, de verſer du ſang; moi, de verſer des pleurs ?]

Ce jeu de mots ſeroit inſupportable par-tout; mais il l'eſt principalement dans une ſituation auſſi triſte & auſſi touchante que celle de Jocaſte; ce n'eſt pas là le langage de la douleur.

Ma fille, s'il ſe peut, retenez votre frere.]

Ce vers ſemble indiquer que Polynice penſe à ſe retirer, & cependant il n'en fait rien.

Il n'aime, il ne ſe plaît qu'à répandre du ſang.]

VARIANTE.

Et ſon cœur n'aime plus qu'à répandre du ſang.

Dieux ! qu'eſt-ce qu'Étéocle a de plus inhumain ?]

On liſoit dans les premieres éditions :

Dieux ! qu'eſt-ce qu'Étéocle a de moins inhumain ?

Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point.]

Des *pleurs* ne peuvent être *perfides.*

Quoi ! ce jour tout entier n'eſt-il pas de la trève ?]

Racine avoit mis d'abord :

Ce jour-ci tout entier n'eſt-il pas de la trève ?

Il veut que je vous voie, & vous ne voulez pas.]

Il faut abſolument, quoiqu'en diſe Louis Racine, *& vous ne le voulez pas.*

Vous l'appellez cruel, vous l'êtes plus que lui.]

VARIANTE.

Vous l'appellez tyran, vous l'êtes plus que lui.

SCENE IV.

SEIGNEUR, on eſt aux mains, & la trève eſt rompue :
Créon & les Thébains, par l'ordre de leur roi.]

On liſoit dans les premieres éditions :

Seigneur, on eſt aux mains, & la trève eſt rompue.
Et les Thébains conduits par Créon & leur roi.

Polynice eſt preſſé par Jocaſte, par Antigone & par Hémon ; on eſpere, on croit que ce prince ébranlé ne pourra réſiſter aux larmes de ſa mere ; on attend ſa réponſe, mais il ſurvient un acteur qui annonce que la trève eſt rompue & que le ſignal du combat eſt donné ; ainſi Polynice eſt obligé d'aller combattre, ſans manquer aux égards & à la décence. Voilà de ces ſurpriſes qui font au théâtre tant de plaiſir au ſpectateur.

Allez, courez à ce barbare.]

Il eſt fort étonnant que Polynice, qui eſt la victime de l'uſurpation & de l'infidélité d'Étéocle, eſſuye de la part de ſa mere & de ſa ſœur des qualifications auſſi peu méritées.

La force m'abandonne.]

VARIANTE.

Le courage me manque.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

On dit qu'à ce deſſein Ménécée eſt ſorti.]

Racine a voulu ſans doute, par ce vers, préparer le ſpectateur au ſacrifice que Ménécée va faire en s'immolant pour la patrie.

Mais vous devez, Madame, eſpérer juſqu'au bout.]

Juſqu'au bout, expreſſion familiere.

Eclaircis promptement ma triſte inquiétude.]

Cela n'eſt pas françois; on dit *éclaircir* un doute, & calmer une *inquiétude.*

Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis.]

On liſoit dans les premieres éditions:

Si pourtant on peut l'être avecque tant d'ennuis.

Ces *ennuis*, qui reſtent avec Jocaſte, préſentent une image fauſſe & de mauvais goût.

SCENE II.

Tu ne l'ignores pas : depuis le jour infame.]

L'expreſſion de *jour infame* eſt incorrecte. En général, le mot d'*infame* ne peut entrer

dans des vers nobles, ſi ce n'eſt de cette maniere : *infame raviſſeur. Infame* eſt pour les perſonnes, & non pour les choſes.

Le connoiſſois-je, hélas ! ce fils infortuné ?
Vous-mêmes dans mes bras vous l'avez amené.]

VARIANTE.

Le connoiſſois-je, hélas ! ce fils infortuné ?
Lorſque dedans mes bras vous l'avez amené.

Juſques au bord du crime ils conduiſent nos pas ;
Ils nous le font commettre, & ne l'excuſent pas.]

Penſée très-belle & en même temps très-juſte, à ne conſulter que la théologie païenne. Ce vers a depuis été imité par M. de Voltaire dans Œdipe :

Impitoyables Dieux ! mes crimes ſont les vôtres,
Et vous m'en puniſſez.

Ce monologue, comme le remarque Louis Racine, eſt digne de l'auteur de Phedre.

SCENE III.

L'UN ou l'autre perfide
Vient-il d'exécuter ſon noble parricide ?]

Pour qui ce *parricide* eſt-il *noble ?* Seroit-ce par ironie que Jocaſte parleroit ainſi ? Cette figure ne convient point ici dans la bouche d'une mere affligée.

Un ſang digne des rois dont il eſt découlé,
Un héros pour l'État s'eſt lui-même immolé.]

Racine avoit d'abord mis :

Un ſang digne des rois dont il eſt découlé,
Pour l'État & pour nous s'eſt lui-même immolé.

C'eſt peut-être la premiere fois que *découler* eſt mis pour les perſonnes ; il ne faut jamais l'employer que pour les choſes, ſoit au propre, ſoit au figuré. Pourquoi Ménécée s'immole-t-il ? quel bien en réſulte-t-il ? quel intérêt peut-on prendre à la mort d'un perſonnage qu'on n'a point vu paroître, & dont on n'a preſque point entendu parler ? Cet épiſode eſt tiré d'Euripide : il eſt auſſi inutile dans les Phéniciennes que dans la Thébaïde ; cependant il ſemble plus intéreſſant dans le poëte grec, qui prête à Ménécée des ſentiments vraiment héroïques.

Et trop indigne auſſi d'être fils de Créon.]

Indigne eſt pris ici en bonne part, mais il ne peut être employé qu'en mauvaiſe part.

De l'amour du pays montrant ſon ame atteinte.]

Une *ame atteinte de l'amour du pays*, expreſſion ſingulière & trop recherchée.

Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obſtacle.]

Des *mots* qui ne trouvent point *d'obſtacle* ; cette maniere de parler n'eſt point correcte.

Vaut ſeul plus que celui de mille criminels.]

Racine a ſupprimé ici les quatre vers ſuivants :

Ce ſont eux dont la main ſuſpend la barbarie
De deux camps animés d'une égale furie ;
Et ſi de tant de ſang ils n'étoient point laſſés,
A leur bouillante rage ils les auroient laiſſés.

Toujours à ma douleur il met quelque intervalle.]

Ces plaintes ont quelque choſe de ſemblable à ce que dit Camille dans les Horaces :

Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte
De joie & de douleur, d'eſpérance & de crainte,
Aſſervie en eſclave à plus d'événements, *&c.*

Mais, hélas ! combien cher me vend-il cette joie ?]

On trouve dans les premieres éditions :
Mais combien chérement me vend-il cette joie ?

La haine de mes fils eſt un trop grand obſtacle.]

Les quatre vers ſuivants ne ſe trouvent que dans les premieres éditions :

En vain tous les mortels s'épuiſeroient le flanc,
Ils ſe veulent baigner dedans leur propre ſang.
Tous deux voulant régner, il faut que l'un périſſe ;
L'un a pour lui le peuple, & l'autre la juſtice.

SCENE IV.

ONT inſenſiblement tout le corps ébranlé.]

Tout le corps ébranlé, pour *ébranlé tout le corps*, inverſion dure & forcée.

De tous les combattants a retenu le bras.]

Racine a ſubſtitué ce vers au ſuivant :

Des Thébains & des Grecs a retenu le bras.

Laiſſez couler ſon ſang, ſans y mêler le vôtre.]

VARIANTE.

Faites ſervir ſon ſang, ſans y joindre le vôtre.

Accordez-la, Seigneur, à nos juſtes ſouhaits.]

Créon ſemble ſortir de ſon caractere, mais c'eſt une diſſimulation de ſa part; il ne demande la paix que lorſqu'il eſt certain de ne point l'obtenir. A peine voit-il qu'Étéocle eſt près d'être ébranlé par les raiſons de ſa mere, qu'il lui dit :

Et lui promettez tout, hormis le diadême.

Qu'Étéocle ſoit la dupe de Créon, l'excuſe eſt peut-être dans la nature; on s'abuſe aiſément ſur le compte de celui qui flatte nos paſſions; mais que Jocaſte & Antigone le ſoient, cela eſt inconcevable.

Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils.]

Quel eſt ce *vainqueur de Créon ?* C'eſt ſans doute Ménécée : mais ce ſens ne ſe préſente point à l'eſprit; rien n'eſt plus éloigné de la maniere ordinaire de Racine, dont le principal mérite eſt d'exprimer ſes idées avec la plus grande clarté.

SCENE V.

Il vous offre, Seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en ſon camp.]

Il y avoit d'abord :

On ne dit pas pourquoi, mais il s'engage auſſi
De vous attendre au camp, ou de venir ici.

CRÉON.

Sans doute qu'il eſt las d'une guerre ſi lente.

Allons donc le chercher.]

Étéocle ne conſerve point ici ſon caractere. Qu'il *conſente à voir* Polynice, c'eſt déjà beaucoup; mais qu'il ſe détermine *à aller le chercher*, c'eſt un peu trop.

SCENE VI.

Mais nous verrons bientôt ſi la fiere Antigone,
Auſſi bien que mon cœur dédaignera le trône.]

On eſt ſurpris de voir Créon amoureux d'Antigone ; il n'en a encore rien dit ouvertement. Son amour eſt donc bien foible.

Et qui n'admireroit un changement ſi rare ?
Créon même, Créon pour la paix ſe déclare.]

Racine faiſoit dire à Attale dans les premieres éditions :

Et qui n'admireroit un changement ſi rare ?
De voir que ce grand cœur à la paix ſe déclare.

J'admire à tous moments cet effort magnanime ;
Qui vous fait mettre enfin cette haine au tombeau.
Ménécée, en mourant, n'a rien fait de plus beau.]

Il nous ſemble ridicule que Créon confie ſes projets ambitieux à un homme qui le loue d'avoir fait le contraire.

Ah ! ſans doute ; qui peut, d'un généreux effort,
Aimer ſon ennemi, peut bien aimer la mort.]

Les vers ſuivants ſe trouvent dans quelques éditions :

Et j'abandonnerois avec bien moins de peine
Le ſoin de mon ſalut, que celui de ma haine ;
J'aſſurerois ma gloire en courant au trépas ;
Mais on la perd, Attale, en ne ſe vengeant pas.
Quoi ! je négligerois, &c.

Le trône fit toujours mes ardeurs les plus cheres.]

Un *trône* qui *fait les ardeurs les plus cheres*, pour dire *qu'on le préfere à tout* ; cette maniere de s'exprimer, qui pouvoit être tolérée du temps de Racine, ne ſeroit point aujourd'hui ſupportable.

Je brûle de me voir au rang de mes aïeux,
Et je l'enviſageai dès que j'ouvris les yeux.]

VARIANTE.

Tout mon ſang me conduit au rang de mes aïeux,
Et je l'enviſageai dès que j'ouvris les yeux.

Je lui fis refuſer le trône à Polynice.]

Racine avoit dit d'abord :

Je lui fis refuſer l'empire à Polynice.

Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chaſſer.]

On liſoit dans les premieres éditions :

Et je le mis au trône, afin de l'en chaſſer.

Et puiſque leur diſcorde eſt l'objet de vos vœux,
Pourquoi, par vos conſeils, vont-ils ſe voir tous deux ?]

On trouve dans quelques éditions :

Et puiſque leur diſcorde eſt l'objet de vos vœux,
Pourquoi, par vos conſeils, s'embraſſent-ils tous deux ?

Plus qu'à mes ennemis la guerre m'eſt mortelle,
Et le courroux du ciel me la rend trop cruelle ;
Il s'arme contre moi de mon propre deſſein, &c.]

On voit clairement, par ce que dit Créon, que ſon objet eſt de ménager une entrevue entre les deux freres, afin qu'ils ſe déterminent au combat ſingulier. Quel eſt donc le projet de Créon ? Il ne peut haſarder de faire périr lui-même le roi, parce qu'il deviendroit l'horreur du peuple, & qu'il auroit tout à craindre du reſſentiment de Polynice ; il ne peut ſe flatter non plus que les deux freres ſe tueront dans ce combat, mais bien que l'un périra par les mains de l'autre. Si c'eſt Étéocle qui eſt vainqueur, Créon ſe propoſe de faire ouvrir les yeux au peuple ſur le crime du roi, & alors il lui ſera aiſé de s'en défaire ſans

craindre de vengeur ; au contraire, ſi c'eſt Polynice qui ſort victorieux du combat, les Thébains ne voudront point recevoir dans leurs murs le meurtrier de leur roi, & donneront la couronne à Créon. Voilà, à ce que nous croyons, le reſſort de la politique de cet homme ambitieux ; Racine auroit dû la développer davantage.

Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi.]

VARIANTE.

Quelque haine qu'on ait pour un fier ennemi.

Je veux qu'en ſe voyant, leurs fureurs ſe déploient ; Que rappellant leur haine, au lieu de la chaſſer, Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embraſſer.]

Racine, dans Britannicus, s'eſt ſervi de ce tour. Néron dit :

J'embraſſe mon rival, mais c'eſt pour l'étouffer.

On ſent combien ce dernier vers eſt plus juſte & plus naturel.

Il faut remarquer ici que l'action ne fait pas un ſeul pas dans cet acte, elle n'eſt pas plus avancée qu'à la fin du ſecond, excepté qu'on a rendu compte de cette fauſſe alerte que la mort de Ménécée a terminée ; de plus, tous les acteurs viennent & s'en vont, ſans motif & ſans raiſon ; ils parlent ſans ſçavoir ce qu'ils diſent ; enfin, ſoit par l'action, ſoit par la diction, cet acte eſt un tiſſu d'inconſéquences, ſur leſquelles nous n'avons point cru devoir nous arrêter.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Je connois Polynice & ſon humeur altiere.]

VARIANTE.

Je ſçais que Polynice eſt d'une humeur altiere.

Mais s'il vous cede enfin la grandeur ſouveraine,
Vous devez, ce me ſemble, appaiſer votre haine.]

Créon parle ici en fourbe habile; il connoît trop la haine d'Étéocle, pour ne pas ſçavoir que plus il feindra de vouloir adoucir ce cœur féroce, plus il l'envenimera. La paſſion du roi l'aveugle trop pour lui donner lieu de s'appercevoir de cette ruſe.

Ce n'eſt pas ſon orgueil, c'eſt lui ſeul que je hais.]

Étéocle peint ici à grands traits la haine qu'il reſſent pour ſon frere. Ce développement de caractere eſt très-heureux. Louis Racine a raiſon de dire : *Une piece où la haine eſt repréſentée avec des couleurs ſi fortes & ſi vraies, annonçoit un peintre des paſſions.*

Triſte & fatal effet d'un ſang inceſtueux!]

Ce vers & les trois ſuivants ne ſe trouvent pas dans les premieres éditions.

Elles ont, tu le ſçais, paru dans le berceau,
Et nous ſuivront peut-être encor dans le tombeau.]

VARIANTE.

Nous le ſommes au trône auſſi bien qu'au berceau,
Et le ſerons peut-être encor dans le tombeau.

Ne crois pas que pour lui ma haine diminue.
Plus il approche, & plus il me ſemble odieux.]

Il y avoit d'abord :

Ne crois pas que pour lui ma haine diminue.
Plus il approche, & plus il allume ſes feux.

J'aurois même regret qu'il me quittât l'empire.]

Me quittât l'empire n'eſt pas exact ; le verbe *quitter* ne comporte point deux cas. Racine auroit pu mettre :

J'aurois même regret qu'il me cédât l'empire.

A cela près, les vers ſuivants nous paroiſſent fort beaux, & peignent très-bien le caractere d'Étéocle.

S'il faut, avec la paix, recevoir Polynice.]

Racine a fait ici quelques changements : on liſoit dans les premieres éditions :

La paix eſt trop cruelle avecque Polynice,
Sa préſence aigriroit les charmes les plus doux,
Et la guerre, Seigneur, nous plaît avecque vous.
La rage d'un tyran eſt une affreuſe guerre ;
Tout ce qui lui déplaît, il le porte par terre ;
Du plus beau de leur ſang il prive les États,

Et ſes moindres rigueurs ſont d'horribles combats.

Tout le peuple, *&c.*

SCENE II.

Qu'on hait un ennemi quand il eſt près de nous !]

Ce trait caractériſe merveilleuſement la haine.

SCENE III.

Me voici donc tantôt au comble de mes vœux.]

Cette ſcene imitée d'Euripide, de Séneque & de Rotrou, mais bien ſupérieure à tout ce qui lui a ſervi de modele, eſt ſans contredit la plus belle de cette piece. Que la haine des deux freres contraſte bien avec la tendreſſe de Jocaſte ! Les acteurs diſent naturellement & avec vérité dans cette ſcene tout ce qu'ils doivent dire.

L'entrevue des deux freres, qui ſe trouve au commencement des Phéniciennes d'Euripide, eſt ici beaucoup mieux placée, puiſqu'au lieu de ſervir à la réconciliation des deux freres, ils ne ſe ſéparent que pour voler au combat.

Vous revoyez un frere après deux ans d'abſence,
Dans ce même palais où vous prîtes naiſſance.]

Ce qui ſeroit très-pathétique dans un autre ſujet, ceſſe de l'être ici. Il y a de la mal-adreſſe

à Jocaſte de rappeller à ſes fils le lieu de leur *naiſſance*, qu'ils ne doivent qu'à un crime.

Tu ſçais qu'ils ſont ſortis d'un ſang inceſtueux,
Et tu t'étonnerois s'ils étoient vertueux.

Commencez donc, mes fils, cette union ſi chere;
Et que chacun de vous reconnoiſſe ſon frere.]

Preſque tout ce morceau eſt emprunté d'Euripide pour le fond, mais le poëte françois a bien enchéri ſur ſon modele; on ſe plaira peut-être à les comparer :

Quittez, Étéocle, cet air farouche, retenez cette fureur toute prête à s'échapper; ce n'eſt point l'affreuſe tête de la Gorgone, c'eſt un frere, c'eſt votre ſang qui ſe préſente à vous; & vous, Polynice, tournez des regards plus doux ſur votre frere. Hélas! que la nature ſe faſſe entendre dans vos cœurs, & que la voix d'une mere vous excite à vous voir, à vous entendre, & à vous parler avec plus de douceur.

Approchez, Étéocle; avancez, Polynice.]

Ce vers a quelque reſſemblance avec un paſſage de la Thébaïde de Séneque. Ce poëte prodigue par-tout l'eſprit & les images, mais la ſimplicité de Racine eſt aſſurément bien préférable. Voici la traduction du paſſage latin :

Attendez-vous, pour quitter vos armes, qu'une mere l'exige? N'aurez-vous pas un égal empreſſement à ſerrer vos mains entre les ſiennes?

Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux.]

Séneque fait dire de même à Jocaſte dans la Thébaïde :

Vous

Vous penſez à vous faire une guerre où le plus grand avantage eſt de ſuccomber.

Idée que Rotrou a renfermée dans ces vers.

Quelle gloire, bon Dieu ! ou plutôt quelle rage
A faillir le premier avec plus de courage !
La valeur eſt honteuſe en pareil différend,
Et la gloire appartient à celui qui ſe rend.

Et, venant de ſi loin, vous devez commencer.]

Cette raiſon eſt frivole ; d'ailleurs Polynice ne *vient* pas *de ſi loin*, le camp des ennemis étant aux portes de la ville.

Séneque fait tenir à Jocaſte, dans la même ſituation, le même langage. Elle dit ailleurs, en parlant également à Polynice :

Puiſque c'eſt vous, mon fils, qui êtes la premiere cauſe de la guerre, c'eſt à vous à déſarmer le premier.

Les raiſons d'Euripide ſont plus naturelles.

Parlez le premier, Polynice, vous qui, comme vous le dites, ne ſeriez jamais venu à la tête d'une armée d'Argiens, ſi vous n'aviez pas à vous plaindre.

L'injuſtice me plaît, pourvu que je t'en chaſſe.]

Étéocle, dans Euripide, dit à peu près la même choſe, mais avec des couleurs plus ménagées : *Équité tant qu'on voudra, je la reſpecte ; mais ſi l'on peut jamais être injuſte, il eſt beau de l'être pour régner.*

Étéocle, dans la piece françoiſe, ne donne aucunes raiſons plauſibles du refus qu'il fait de céder le trône à Polynice. Dans la piece grecque, il s'efforce au moins de juſtifier ſa con-

duite par des motifs ſpécieux, pris dans ſa paſſion.

Quelle lâcheté ſeroit-ce de devenir ſujet quand on s'eſt vu roi! Mais quelle honte de céder ce trône à un perfide qui oſe venir les armes à la main déſoler ſa patrie! Quel opprobre pour Thèbes & pour moi, ſi la crainte des lances argiennes me forçoit de deſcendre du trône pour y placer un vainqueur! Non, Madame, ce n'étoit point à main armée que Polynice devoit chercher à entrer en négociation avec moi; la raiſon, plus puiſſante qu'une armée, eût ſuffi. Qu'il habite cette terre, j'y conſens; mais qu'ayant donné la loi, je me rabaiſſe à la recevoir, qu'il ne l'eſpere pas. Employez donc, dit-il à Polynice, *le fer & la flamme; couvrez ces plaines de chars: je ne céderai point ma couronne.* Théâtre des Grecs, *tom. IV.*

Ils ne connoiſſent plus la voix de la nature.]

Racine a retranché ici les quatre vers ſuivants:

La fiere ambition qui regne dans leur cœur
N'écoute de conſeils que ceux de la fureur;
Leur ſang même infecté de ſa funeſte haleine,
Ou ne leur parle plus, ou leur parle de haine.
Et vous, *&c.*

Eſt-ce donc ſur des morts que vous voulez régner?]

On liſoit dans les premieres éditions:

Eſt-ce deſſus des morts que vous voulez régner?

Si vous êtes cruel quand vous ne régnez pas ?]

Euripide met des raiſons plus touchantes dans la bouche de Jocaſte.

Si vous prenez Thèbes, dit-elle à Polynice, (*& puiſſe le ciel écarter ce deſaſtre !*) *quels trophées comptez-vous ériger ? à quels dieux offrirez-vous des ſacrifices ? de quelle inſcription vous ſervirez-vous ?* POLYNICE DESTRUCTEUR DE THÈBES CONSACRE AUX DIEUX CES BOUCLIERS ? *Ah ! mon fils*, &c.

J'ai honte des horreurs où je me vois contraint, &c.]

Sentiment pris dans Euripide : *Je prends*, dit Polynice, *les dieux à témoin que c'eſt malgré moi que je combats contre ce qui m'eſt le plus cher.*

Racine avoit mis d'abord :

Si je ſuis violent, c'eſt que j'y ſuis contraint,
Et c'eſt injuſtement que le peuple me craint ;
Je ne me connois plus en ce malheur extrême ;
En m'arrachant au trône, on m'arrache à moi-même ;
Tant que j'en ſuis dehors, je ne ſuis plus à moi ;
Pour être vertueux, il faut que je ſois roi, *&c.*

Il ſuffit aujourd'hui de ſon ſang ou du mien.]

Il n'eſt pas dans les bienſéances théatrales qu'Étéocle & Polynice ſe donnent un défi devant leur mere ; mais dans ce ſujet tout doit être monſtrueux ; tout doit ſortir des regles établies par la nature. Dans Euripide, le défi ſe donne pareillement devant Jocaſte, mais il s'annonce d'une maniere plus vive :

POLYNICE.

Quel ſera ton poſte ?

ÉTÉOCLE.

Où tend cette queſtion ?

POLYNICE.

Tu m'y trouveras.

ÉTÉOCLE.

Ah ! c'eſt tout mon deſir.

Polynice ſort enſuite en implorant tous les dieux, ce que Racine a très-bien fait de ne pas imiter ; car cette invocation, toute belle qu'elle eſt, ne ſeroit pas dans nos mœurs.

J'accepte ton deſſein.]

Il auroit fallu : *J'accepte le combat*, ou *le défi* ; car on *n'accepte* point un *deſſein*, on *l'approuve* ; d'ailleurs, le verbe *accepter* eſt répété trois fois en deux vers.

Je te le vais porter au bout de ce fer même.]

Après ce vers, les deux freres devroient ſortir ; Jocaſte devroit les arrêter & s'oppoſer à leur fureur, en leur diſant tout ce que la nature & ſa ſituation peuvent inſpirer de plus fort & de plus touchant. Mais Jocaſte perd le temps à faire des jeux de mots ; & loin que l'intérêt aille en croiſſant, cette ſcene finit par être un peu languiſſante.

Ou ſi le crime enfin vous plaît tant à chacun.]

Ceci paroît avoir été ſuggéré à Racine par un paſſage de la Thébaïde de Séneque, où Jocaſte s'écrie :

Si vous brûlez de commettre un crime, en voici un plus digne de votre audace. Frappez tous deux une mere qui veut s'oppoſer à vos fureurs.

Rotrou a fait uſage de la même penſée :

Si le crime vous plaît, un plus grand s'offre à vous,
Ce flanc, dont vous ſortez, eſt en butte à vos coups.
Act. II. ſcen. IV.

Auſſi bien, ce n'eſt point que l'amour vous retienne.]

VARIANTE.

Auſſi bien, ce n'eſt point que l'amitié vous tienne.

Mais ſi le roi d'Argos vous donne une couronne.]

Dans la premiere édition, Hémon diſoit ce vers au lieu de Jocaſte.

Racine corrigea ainſi : il ſentit bien que perſonne ne devoit interrompre l'entretien de la mere & du fils, & que le moyen que ce vers contient, convenoit beaucoup mieux dans la bouche de Jocaſte que dans celle d'Hémon ; c'eſt dans Séneque que Racine a pris cette idée ; Rotrou en avoit profité avant lui.

Dois-je chercher ailleurs ce que le ſang me donne ?]

Il faudroit néceſſairement, *ce que le ſang me donne ici*, ou *en ces lieux.*

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-pere ou d'un pere,
La main de tous les deux vous ſera toujours chere.]

C'étoit Hémon qui diſoit dans les premieres éditions :

Qu'on le tienne, Seigneur, d'un beau-pere ou
d'un pere,
La main, &c.

Quoi ! ma grandeur ſeroit l'ouvrage d'une femme?]

Cette objection n'eſt point décente en préſence d'une mere.

Je veux m'ouvrir le trône.]

On dit *s'ouvrir le chemin au trône*, mais *s'ouvrir le trône* eſt une expreſſion haſardée.

Et qu'il me ſoit permis de m'en faire haïr.]

La permiſſion *de* ſe *faire haïr* du peuple dont on veut être roi, n'eſt ni noble, ni belle, ni difficile à ſe procurer.

N'être point roi, Madame, ou l'être à juſte titre.]

VARIANTE.

Être roi, cher Hémon, & l'être à juſte titre.

Faites plus, tenez tout de votre grand courage.]

Racine a pris l'idée de ce morceau dans Sénèque & Rotrou.

Je ſçais qu'à votre front il faut une couronne,
Mais que loin de chez vous votre main vous la donne;
Faut-il qu'en un ſeul lieu vos deſſeins ſoient bornés,
Et ne ſçaurois-je avoir deux enfants couronnés?

. . . . . .

Soumettez-vous les lieux que dore le Pactole:
Oſez ce qu'ont oſé tant d'autres conquérants;
Tenez tout de vous ſeul, & non de vos parents.

Votre pere & les rois qui vous ont devancés,
Si-tôt qu'ils y montoient, s'en ſont vus renverſés.]

Cette penſée eſt imitée de Séneque. Jocaſte dit à Polynice, que c'eſt un malheur de régner à Thèbes :

Croyez-en, lui dit-elle, *votre aïeul & votre pere. Cadmus & toute ſa race vous l'apprendront auſſi. Nul d'eux n'a porté la couronne impunément, quoiqu'ils ne fuſſent pas des parjures.*

Théâtre des Grecs, *tom. IV.*

Rotrou, dans ſon Antigone, avoit dit avant Racine :

Thèbes, vous le ſçavez, eſt un fatal empire,
Et ſon trône eſt un lieu bien funeſte à ſon roi ;
Les exemples de *Laïe* & d'Œdipe en ſont foi.

Quand je devrois au ciel rencontrer le tonnerre.]

Ceci eſt imité de la belle ſcene d'Euripide, où ſe paſſe l'entrevue des deux freres :

Je ne déguiſerai point ici mes ſentiments, Madame, dit Étéocle à Jocaſte, *j'eſcaladerois le ciel, & je deſcendrois juſques aux entrailles de la terre, ſi je pouvois à ce prix conquérir la plus brillante des couronnes.* Théâtre des Grecs, *ibid.*

Séneque & pluſieurs auteurs ſe ſont ſervis de la même idée, mais l'ont rendue différemment. Quinaut, entr'autres, la tourne ainſi dans Phaëton :

Il eſt beau qu'un mortel juſques au ciel s'éleve,
Il eſt beau même d'en tomber.

Corneille, dans Rodogune, l'exprime d'une autre maniere :

Trône, à t'abandonner je ne puis conſentir,
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en ſortir.

Montrez, en vous tuant, comme vous êtes freres.]

Racine a voulu dire : *Montrez, en commettant un fratricide, que c'eſt un inceſte qui vous fit naître ;* mais ſa penſée n'eſt point exprimée clairement. Les deux vers ſuivants ſont admirables.

Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir.]

Jocaſte ſe retire de même, dans Séneque & Rotrou. Elle nous ſemble bien preſſée de ſe donner la mort. Cette cataſtrophe eſt bien mieux amenée dans Euripide. Jocaſte apprend que ſes deux fils viennent de s'égorger ; elle court au champ de bataille, elle les y trouve encore vivants, elle y reçoit leurs derniers adieux, & tirant l'épée du corps d'Étéocle, elle ſe la plonge dans le ſein. Le récit de Racine eſt très-beau ; mais il le ſeroit davantage, s'il y avoit ajouté ce morceau. *Mon pere*, dit Louis Racine, *a profité de ce tableau dans Andromaque ; c'eſt ainſi qu'il fait mourir Hermione.*

SCENE IV.

ADIEU, ma ſœur.]

Cet *adieu* produit un bel effet ; c'eſt l'*adieu* fatal, & le préſage affreux de la mort des deux freres.

Joignez, uniſſez tous vos douleurs à la mienne.]

VARIANTE.

Et n'obéiſſez pas à leur rage inhumaine.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

A QUOI te réſous-tu ?]

C'eſt de Rotrou que Racine a pris l'idée de cette ſcene.

Les ſtances dans un monologue étoient alors à la mode ; Corneille en avoit fait uſage dans le Cid, Racine ſuivit le torrent ; *il avoit même*, dit Louis Racine, *fait cette ſcene plus longue*, & par conſéquent plus défectueuſe ; mais il fut aſſez ſage pour en retrancher pluſieurs ſtances ; celle qui ſuit eſt la ſeule que nous ayions pu recouvrer. Nous avons cru devoir la rapporter à titre de morceau rare.

Cruelle ambition, dont la noire malice
Conduit tout le monde au trépas,
Et qui feignant d'ouvrir le trône ſous nos pas,
Ne nous ouvres qu'un précipice :
Que tu caches d'égarements !
Qu'en d'étranges malheurs tu plonges tes amants !
Que leurs chûtes ſont déplorables !
Mais que tu fais périr d'innocents avec eux ;

Et que tu fais de miſérables,
En faiſant un ambitieux!

Lettre à M. le Vaſſeur. *Recueil des lettres de Racine, page 83.*

Et toi ſeule verſes des larmes,
Tous les autres verſent du ſang.]

Il eſt inutile de remarquer combien les antitheſes & les jeux de mots d'Antigone ſont déplacés & peu convenables à ſa ſituation.

SCÉNE II.

J'y ſuis courue en vain.]

On ne *court* point à un forfait; & d'ailleurs, quand on le diroit, il faudroit, *j'y ai couru.*

Et pour vous dire enfin d'où venoit ſa terreur,
Le roi n'eſt plus, Madame, & ſon frere eſt vainqueur.]

Racine ſe ſert ici d'un artifice heureux, dont Corneille, dans les Horaces, lui avoit donné l'exemple. Olympe, qui n'avoit vu que la moitié du combat, vient dire que Polynice eſt *vainqueur*; & dans la ſcene ſuivante, on vient annoncer le contraire. Cette fauſſe nouvelle ne fait ici aucun effet, parce que Polynice, préſenté comme un prince *redouté du peuple*, n'a pas inſpiré un intérêt aſſez vif, pour qu'on ait lieu d'être ſatisfait de le voir triompher.

Il eſt vrai, je l'aimois d'une amitié ſincere.]

Nous ne faiſons point remarquer ici toutes

les répétitions dans leſquelles tombent les acteurs de cette piece, nous aurions craint de faire trop ſouvent la même obſervation.

Et ce qui lui donnoit tant de part dans mes vœux.]

VARIANTE.

Et ce qui le rendit agréable à mes yeux.

Il étoit vertueux, Olympe, & malheureux.]

On voit bien que Polynice *étoit malheureux*, on n'a pas beſoin de le dire; mais il falloit donc dire plutôt comment il *étoit vertueux*: dans le cours de la piece il ne fait aucun acte de vertu.

SCENE III.

QUE *d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux.*]

Racine avoit mis d'abord:

Que d'une égale ardeur ils y couroient tous deux.

Par l'excès de leur haine ils ſembloient réunis; Et, prêts à s'égorger, ils paroiſſoient amis.]

Réunis & *amis* ne peuvent jamais rimer enſemble. On s'éleve contre cette faute légere, parce que nous ſommes dans un temps où, pour ſe donner l'air de génie, on brave les principales regles de la verſification; manquer à la rime en françois, comme le dit Jean-Baptiſte Rouſſeau, c'eſt pécher contre la meſure du vers en latin. Il n'eſt point de beaux mor-

ceaux de poéſie en France, qui ne ſoient très-bien rimés.

Ils ont choiſi d'abord, pour leur champ de bataille.]

Ce récit (ſi l'on en excepte quelques vers où la fureur du bel eſprit ſe fait un peu ſentir) eſt ſans contredit un des plus beaux qui ſoient au théâtre ; nous le préférerions même à celui de Phedre, quoique moins bien écrit : il ſemble être en effet plus rapide, plus plein d'action, en un mot plus tragique.

Et ſon ame en courroux s'enfuit dans les enfers.]

Traduction preſque littérale du dernier vers de l'Énéide.

Vitaque cum gemitu fugit indignata ſub umbras.

Et l'on diroit qu'encore il menace ſon frere, &c.]

Cette peinture eſt fort belle : elle rappelle, dans un ſens oppoſé, ce que dit Ovide de Phinée, métamorphoſé en ſtatue de marbre: *Il avoit conſervé dans ce changement la terreur & l'effroi répandus ſur ſon viſage*, &c.

Demeure plus terrible, & plus fier que jamais.]

Ce vers fait plus d'effet que ce que dit Eſchyle :

Le génie qui les animoit, ne fut ralenti qu'après les avoir terraſſés.

Mais en récompenſe, on trouve dans ce même Eſchyle des penſées vraiment ſublimes, telles que celle-ci :

Le trophée de la vengeance étoit placé devant la porte où combattoient les deux freres.

Euripide n'a point conſervé à Polynice &

Étéocle le caractere qu'il leur a donné ; il les représente oubliant leur haine au moment de la mort, & s'attendriſſant mutuellement ſur leur ſort funeſte. La fiction du poëte françois eſt infiniment préférable.

Je la mets à vos pieds.]

Le pere Brumoy reproche avec raiſon à Racine les ſentiments, &, ce qui eſt pire encore, les fadeurs que ce poëte prête à Créon dans une poſition auſſi triſte ; mais, on ne peut trop le répéter, c'eſt moins un défaut de Racine, que du ſiecle où il commençoit à écrire.

Attendez.]

Eſt comique & familier. L'erreur dans laquelle cette réponſe équivoque jette Créon, produit un effet abſolument ridicule.

SCENE IV.

Je demandois au ciel la princeſſe & le trône ;
Il me donne le ſceptre & m'accorde Antigone.]

Comment Créon peut-il ſe flatter d'obtenir la main de la princeſſe, puiſqu'elle lui a dit, avant de ſortir, lorſqu'il lui a offert la couronne :

Je la refuſerois de la main des dieux même ;
Et vous oſez, Créon, m'offrir le diadême !

Pour couronner ma tête & ma flamme en ce jour.]

Expreſſion défectueuſe, parce qu'on ne *cou-*

ronne point une *tête* comme on *couronne* une *flamme*; l'un eſt au propre, & l'autre au figuré.

SCENE V.

A PERCÉ ſon beau ſein.]

Olympe doit être trop affligée pour parler du *beau ſein*, de la *belle ame*, & du *beau corps* d'Antigone.

Cher Hémon, c'eſt à toi que je me ſacrifie.]

Antigone venoit de perdre ſa mere & ſes deux freres, & elle ne ſe donne la mort qu'à cauſe de ſon amant.

Et j'ai cru que mon ame alloit ſuivre ſes pas.]

Quels ſont *les pas* d'une femme dont le *corps* eſt glacé par la mort? Il falloit, pour parler correctement : *Et j'ai cru que mon ame alloit ſuivre la ſienne.*

SCENE DERNIERE.

AINSI donc vous fuyez un amant odieux.]

VARIANTE.

Et vous mourez ainſi, beau ſujet de mes feux.

Et vous-même, cruelle, éteignez vos beaux yeux.]

Il faut ſe ſouvenir que la Thébaïde eſt un eſſai d'un grand homme, & que Racine, dans

ſa préface, *demande grace* pour une partie de ſa *piece.*

Et, pour ne me point voir, vous les fermez encore!]

On ſent combien tous ces vers ſont de mauvais goût. Cette fin du rôle de Créon ne répond point au caractere qu'on lui a donné au commencement de la piece. Ce prince, dévoré d'ambition, ne pouvoit avoir pour Antigone qu'un attachement politique : la fureur dans laquelle il tombe, eſt hors de toute vraiſemblance.

Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter.]

Voilà de ces vers qui réuſſiſſoient dans le temps où Racine a commencé à écrire, & qui ſont même encore quelquefois applaudis.

Et je m'en vais chercher du repos aux enfers.]

Pourquoi Créon meurt-il? pourquoi toute cette fureur? Il a deſiré d'être délivré de ſon fils qui étoit ſon rival, & ſon fils eſt mort. Il a tout fait pour ſe placer ſur le trône, & il y parvient. Que veut-il donc encore? Si Antigone étoit le ſeul objet de ſes deſirs, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ſentir plus clairement dans le cours de la piece. Ce délire inattendu eſt on ne peut pas plus extravagant.

FIN.

EXAMEN
DE LA THÉBAÏDE.

Il réſulte de toutes ces obſervations, que la Thébaïde eſt l'ouvrage d'un écolier, mais d'un écolier de génie, qui n'a point encore approfondi ni le théâtre ni ſa langue. Quoique cette piece ne puiſſe pas être comparée aux chefs-d'œuvre de Racine, elle annonçoit déjà un homme bien ſupérieur aux contemporains de Corneille.

Le caractere de Jocaſte eſt tendre & intéreſſant; tout ce qu'elle dit eſt en général vrai, naturel & touchant. La haine des deux freres eſt ſouvent peinte avec des traits vigoureux. *Il eſt ſingulier*, comme le dit Louis Racine, *que celui qui a paſſé pour le peintre de l'amour, ait réuſſi ſi bien dans la peinture de la haine la plus affreuſe dont l'hiſtoire faſſe mention.* Il eſt vrai que le caractere des deux freres paroît être le même; Racine a cru que ces deux jumeaux de-

voient être ſemblables de traits, d'humeur & d'inclination; qu'ils devoient tous deux ſe diſputer le trône avec la même fureur & la même ambition; que, ſelon la penſée d'un ancien poëte, il devoit les repréſenter *comme deux rivaux impies qui tendent au même crime;* & qu'enfin leur haine mutuelle étant une laideur de plus dans leur caractere, tout, comme nous l'avons déjà dit, devoit être monſtrueux dans la poſtérité d'Œdipe.

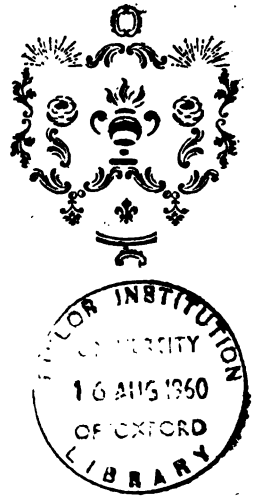
Le caractere de Créon paroît ſe démentir, mais il ne change de langage que ſuivant les intérêts des acteurs devant leſquels il parle. Tantôt il approuve la paix devant Antigone & Jocaſte, tantôt il s'y oppoſe devant Étéocle; enfin ſa politique & ſon ambition prennent ſouvent différentes faces, mais elles n'en ſont pas moins toujours les mêmes. Voilà ce que Racine a cru devoir faire, & voilà peut-être ce qu'il auroit fait, s'il avoit traité ce ſujet plus tard. En conſervant à Jocaſte le caractere d'une mere tendre & ſenſible, il lui auroit donné un but plus déterminé. Il ne ſe ſeroit pas contenté de lui faire ſou-

haiter une entrevue entre ſes fils, il l'auroit fait agir davantage pour la leur procurer. Créon, emporté par une ambition plus effrénée, ne ſe ſeroit pas borné au ſeul deſir de régner; tout entier à cet objet, il ne ſe ſeroit pas repoſé ſur le cours des événements du ſoin de le remplir. Il auroit d'abord inſtruit le ſpectateur du deſſein où il étoit d'armer les deux freres l'un contre l'autre : par là, le langage différent que ce prince artificieux auroit été obligé de tenir, loin d'être une contradiction dans ſa conduite, n'auroit été qu'un moyen plus naturel de parvenir à ſes fins. Jocaſte, au lieu de ſoupçonner la perfidie de ce prince, ſe ſeroit expliquée devant lui ſur tout ce qu'elle auroit imaginé de plus propre à rétablir l'union entre ſes enfants; cette connoiſſance auroit fourni à Créon les moyens de traverſer les démarches de cette mere infortunée. Ainſi, toujours agitée par la crainte de voir ſes enfants aux mains, trompée, ſans le ſçavoir, par la méchanceté profonde & réfléchie de Créon, Jocaſte auroit toujours intéreſſé en faveur de ſa tendreſſe & de l'erreur où l'auroit jettée ſa con-

fiance ; & Créon, au lieu de n'être qu'un heureux ambitieux, qui marche au trône ſans obſtacle, n'auroit dû ſon élevation qu'à ſes ſeules intrigues. Racine ſe ſeroit bien gardé de défigurer le rôle de ce prince par un amour auſſi ridicule que peu vraiſemblable. Il auroit encore dégagé ſa piece de l'épiſode inutile de Ménécée qu'on ne voit pas, & de l'intrigue puérile & fade d'Antigone & d'Hémon ; & pour faire pencher le ſpectateur en faveur de Polynice, il lui auroit donné un caractere doux, un courage noble, qui auroit heureuſement contraſté avec l'humeur altiere & la confiance orgueilleuſe d'Étéocle. Alors cet ouvrage, dont le ſujet eſt déjà heureux par lui-même, auroit pris dans ſes mains une forme plus tragique, une marche plus pleine & plus rapide, & ſeroit mis à côté de ſes chefs-d'œuvre.

Si l'on compare le ſtyle de la Thébaïde à ce ſtyle enchanteur & magique qu'on admire dans les autres pieces de Racine, on le trouvera très-défectueux ; mais ſi on le compare au ſtyle de ceux qui écrivoient alors, on le regardera comme celui d'un poëte qui, malgré ſa jeuneſſe,

& le mauvais goût du temps, s'exprime avec bien plus de naturel & de vérité que ſes contemporains. On y voit quelques pointes & quelques vers de faux bel eſprit : c'étoit un tribut qu'il payoit à l'uſage ; mais on y trouve auſſi des vers fort heureux, des tirades bien faites, des morceaux pleins de ſentiment, & enfin le germe d'un homme au deſſus de ſon ſiecle.


TAYLOR INSTITUTION
16 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

REMARQUES
SUR ALEXANDRE
LE GRAND.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

CORNEILLE avoit pris Auguſte pour le héros de ſa tragédie de Cinna; Racine, ambitieux d'être le rival de cet illuſtre poëte, voulut auſſi prendre, pour le ſujet de ſa ſeconde piece, un héros dont le nom fût auſſi impoſant que celui de Céſar, & il choiſit Alexandre; mais Corneille ſentit bien qu'Auguſte ne pouvoit paroître, aux yeux d'un public éclairé, que décoré des vertus d'un grand homme; & Racine, jeune encore, trouvant ſans ſoute plus de facilité à ſatisfaire le goût que ſon ſiecle avoit pour la galanterie, qu'à s'élever au ton ſublime du Sophocle françois, rendit Alexandre amoureux. Il ajouta à ſa piece, comme par épiſode, ce qui en devoit faire le fond, c'eſt-à-dire, cette journée fameuſe où Porus fut vaincu, & où Alexandre le rétablit ſur le trône.

Racine n'avoit que vingt-ſix ans lorſqu'il fit repréſenter cette tragédie. Avant que de la donner au public, il alla la ſoumettre au jugement de Corneille; ce grand homme, ne reconnoiſſant point Alexandre dans cette piece, dit au jeune auteur, qu'il avoit un très-grand talent pour la poéſie, mais qu'il lui conſeilloit d'abandonner le genre de la tragédie. Si Corneille avoit porté le même jugement ſur Andromaque, on auroit pu le ſoupçonner de jalouſie: mais il étoit trop grand pour être envieux; & toutes les perſonnes de goût, qui n'auroient vu de Racine que ſa piece d'Alexandre, en auroient pu juger de même. Cependant le jugement de Corneille, la diſſertation de Saint-Évremond, procurerent au jeune Racine beaucoup de célébrité & beaucoup d'ennemis; on eut même la malignité de tourner contre lui le *Dialogue des morts* de ſon ami Boileau, en y inſérant quelques-uns des vers doucereux que Racine avoit mis dans la bouche d'Alexandre. Cette fraude eut tout le ſuccès qu'on en pouvoit attendre, c'eſt-à-dire, que Racine & Boileau

Boileau lui-même y furent très-ſenſibles 1); le meilleur effet qu'elle produiſit fut d'éclairer Racine ſur ſes véri-

---

1) Le lecteur ſera peut-être flatté de trouver ici ce morceau.

PLUTON.

Mais, qui eſt ce jeune étourdi qui s'avance d'un air moitié ſérieux, & moitié badin? Le voilà bien échauffé.

DIOGENE.

Je crois que c'eſt Alexandre. Qu'il eſt changé! j'ai peine à le reconnoître. Sa phyſionomie n'eſt ni grecque, ni barbare. C'eſt un guerrier petit-maître; apparemment que ſes longs voyages l'ont un peu gâté. C'eſt pourtant Alexandre, je le reconnois encore.

PLUTON.

Oh! pour le coup nous avons un véritable héros, & non pas un fade doucereux. Il n'a jamais ſoupiré que pour la gloire. Il s'eſt même ſi peu piqué de galanterie, que dans ſept ans, il n'a viſité qu'une fois la femme & les filles de Darius, bien qu'elles fuſſent les plus belles princeſſes du monde, & ſes priſonnieres. Je jurerois qu'il s'eſt garanti du mauvais air que ces autres ont reſpiré, & qu'ayant entendu parler de révolte, il ſe hâte de la venir appaiſer. Approchez, genéreux vainqueur de l'Aſie, approchez. Il s'agit de combattre. Le roi des enfers a beſoin de votre bras.

tables défauts, & de lui faire rejetter dans la ſuite cette galanterie qu'il avoit eu la foibleſſe de croire néceſſaire au théâtre.

ALEXANDRE.

Je ſuis venu ; l'amour a combattu pour moi :
La victoire elle-même a dégagé ma foi.
Tout cede autour de vous : c'eſt à vous à vous rendre ;
Votre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre ?
Et lui ſeul pourroit-il échapper aujourd'hui
A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui.

Acte III. ſcene VI. vers 13 & ſuiv.

DIOGENE.

Ne l'avois-je pas bien dit, qu'il s'étoit gâté dans ſes voyages ? Alexandre le grand eſt devenu conteur de fleurettes.

PLUTON.

Quel diable de jargon nous vient-il parler ? Quoi ! Alexandre qui ne reſpiroit que les combats, s'oublie auprès d'une maîtreſſe ?

ALEXANDRE.

Que vous connoiſſez mal les violents deſirs
D'un amour qui vers vous porte tous mes ſoupirs !

Cette piece fut repréſentée le 15 décembre 1665, ſur le théâtre de Moliere; elle n'y eut aucun ſuccès. Racine, mécontent du jeu de cette troupe, accoutumée, diſoit-il, à ne repréſenter que des

---

J'avoûrai qu'autrefois, au milieu d'une armée,
Mon cœur ne ſoupiroit que pour la renommée.
Mais, hélas! que vos yeux, ces aimables tyrans,
Ont produit ſur mon cœur des effets différents!
Ce grand nom de vainqueur n'eſt plus ce qu'il ſouhaite ».

Ibid. vers 36 & ſuiv.

DIOGENE.

Il faut l'envoyer auprès du grand Cyrus....

ALEXANDRE.

Hé quoi! vous croyez donc qu'à moi-même barbare,
J'abandonne en ces lieux une beauté ſi rare?

Ibid. vers 79, 80.

PLUTON.

Peſte ſoit de l'extravagant & de ſa tendreſſe mal imaginée. Il eſt, ma foi, tout auſſi fou que les autres. On avoit bien raiſon là-haut de plaindre la Macédoine de n'avoir pas eu de petites maiſons pour le renfermer. Si pendant ſa vie on l'avoit traité en fou, il ſeroit venu plus ſage ici. Qu'on l'enferme donc au plus vîte.

comédies, lui attribua la chûte de ſa piece; il la retira, & réſolut de la donner aux Comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Les auteurs de l'hiſtoire du théâtre françois ſoutienent qu'elle fut donnée le même jour par les deux troupes : ils appuyent leur ſentiment ſur les nouvelles de Robinet, qui faiſoit chaque ſemaine une eſpece de gazette en vers de tout ce qui paroiſſoit; mais cela n'eſt pas vraiſemblable. On ſçait que le parti que prit Racine de donner ſa piece ſur un autre théâtre, fut cauſe que Mademoiſelle Duparc, la meilleure actrice du théâtre de Monſieur, le quitta pour paſſer ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, ce qui mortifia Moliere, & fut entre lui & Racine la ſource d'un refroidiſſement qui dura toujours, quoiqu'ils ſe rendiſſent mutuellement juſtice ſur leurs ouvrages.

Nous ne croyons pas inutile de remettre ſous les yeux du public la préface qui ſe trouvoit à la tête de la premiere édition d'Alexandre, elle eſt entiérement différente de celle qu'on lit dans les autres éditions; Racine s'efforce de répondre aux critiques qui l'aſſaillirent alors de tous côtés.

PREMIERE PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Je ne rapporterai point ici ce que l'hiſtoire dit de Porus, il faudroit copier tout le huitieme livre de Quinte-Curce; & je m'engagerai moins encore à faire une exacte apologie de tous les endroits qu'on a voulu combattre dans ma piece. Je n'ai pas prétendu donner au public un ouvrage parfait; je me fais trop juſtice pour avoir oſé me flatter de cette eſpérance. Avec quelque ſuccès qu'on ait repréſenté mon Alexandre, & quoique les premieres perſonnes de la terre & les Alexandres de notre ſiecle ſe ſoient hautement déclarés pour lui, je ne me laiſſe point éblouir par ces illuſtres approbations. Je veux croire qu'ils ont voulu encourager un jeune homme, & m'exciter à faire encore mieux dans la ſuite; mais j'avoue que, quelque défiance que j'euſſe de moi-même, je n'ai pu m'empêcher de concevoir quelque opinion de ma tragédie, quand j'ai vu la peine que ſe ſont donnée certaines

gens pour la décrier ; on ne fait point tant de brigues contre un ouvrage qu'on n'eſtime pas, on ſe contente de ne plus le voir quand on l'a vu une fois, & on le laiſſe tomber de lui-même, ſans daigner ſeulement contribuer à ſa chûte. Cependant j'ai eu le plaiſir de voir plus de ſix fois de ſuite à ma piece le viſage de ces cenſeurs ; ils n'ont pas craint de s'expoſer ſi ſouvent à entendre une choſe qui leur déplaiſoit ; ils ont prodigué libéralement leur temps & leurs peines pour la venir critiquer, ſans compter les chagrins que leur ont peut-être coûtés les applaudiſſements que leur préſence n'a pas empêché le public de me donner.

Je ne repréſente point à ces critiques le goût de l'antiquité, je vois bien qu'ils le connoiſſent médiocrement. Mais de quoi ſe plaignent-ils, ſi toutes mes ſcenes ſont bien remplies, ſi elles ſont bien liées néceſſairement les unes aux autres, ſi tous mes acteurs ne viennent point ſur le theâtre que l'on ne ſçache la raiſon qui les y fait venir, & ſi avec peu d'incidents, & peu de matiere, j'ai été aſſez heureux pour faire une piece qui les a peut-être attachés malgré eux depuis le

commencement juſqu'à la fin ? Mais ce qui me conſole, c'eſt de voir mes cenſeurs s'accorder ſi mal enſemble ; les uns diſent que Taxile n'eſt point aſſez honnête homme ; les autres, qu'il ne mérite point ſa perte : les uns ſoutiennent qu'Alexandre n'eſt point aſſez amoureux ; les autres, qu'il ne vient ſur le théâtre que pour parler d'amour. Ainſi je n'ai pas beſoin que mes amis ſe mettent en peine de me juſtifier, je n'ai qu'à renvoyer mes ennemis à mes ennemis, je me repoſe ſur eux de la défenſe d'une piece qu'ils attaquent en ſi mauvaiſe intelligence & avec des ſentiments ſi oppoſés.

ÉPITRE DÉDICATOIRE
au ROI.

Quelques efforts que l'on eût fait, *&c.*

Alluſion à la critique que Saint-Évremond fit de la tragédie d'Alexandre ; cette critique étoit juſte à beaucoup d'égards : elle inſiſtoit particuliérement ſur le caractere de Porus, que l'auteur fait briller par-tout aux dépens du héros principal ; mais on a reproché à Saint-Évremond, & ſans doute avec juſtice, d'y avoir fait paroître une envie trop marquée de déprimer Racine.

SECONDE PRÉFACE
de l'Auteur.

On trouve cette ſeconde préface dans toutes les éditions qui ont ſuivi la premiere.

ACTEURS.

CLÉOFILE, ſœur de Taxile.

Cette parenté eſt une fiction du poëte.

La ſcene eſt ſur le bord de l'Hydaſpe.

En-deçà de l'Hydaſpe à l'égard de la Perſe, car au-delà ſe trouvoient les États de Porus.

REMARQUES
SUR ALEXANDRE
LE GRAND.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Quoi ! vous allez combattre un roi, dont la puiſſance
Semble forcer le ciel à prendre ſa défenſe ; &c.]

Le ſujet eſt très-bien annoncé. Taxile & Cléofile font bien connoître Alexandre ; mais le lieu de la ſcene, qui eſt le camp de Taxile, n'eſt point déſigné aſſez poſitivement.

Et qui tient la fortune attachée à ſes loix ?]

On a dit de Céſar, *que la fortune étoit à ſes gages.*

Et le croyant déjà maître de l'univers ;
Aille, eſclave empreſſé, lui demander des fers.]

VARIANTE.

Et le croyant déjà maître de l'univers,
Aille, juſqu'en ſon camp, lui demander des fers.

Loin de s'épouvanter à l'aſpect de ſa gloire.]

Racine auroit pu mettre, ſelon nous :
Loin de s'épouvanter au ſeul bruit de ſa gloire.

Car *la gloire*, priſe ſous l'acception de *célébrité*, n'a point d'*aſpect*.

Pour votre amitié ſeule Alexandre s'empreſſe.]

S'empreſſer pour une amitié, pour dire *qu'on la recherche avec empreſſement :* cette expreſſion n'eſt pas françoiſe.

Son choix à votre nom n'imprime point de taches ;
Son amitié n'eſt point le partage des lâches.]

C'eſt une faute contre la rime, que de faire rimer *lâches* qui eſt long, avec *taches* qui eſt bref ; d'ailleurs le mot de *taches* ſe trouve quatre ou cinq vers plus bas.

Cent meſſagers ſecrets m'aſſurent de ſa flamme.]

Racine, dans cette piece, fut encore amoureux des fadeurs de romans. Ce que dit Cléofile peut-il peindre le vainqueur des Indes ?

Corneille avoit fait tenir à Cléopatre le même langage, lorſqu'elle peignit Céſar dans la plus importante circonſtance de ſa vie :

Chaque jour ſes couriers
M'apportent en tribut ſes vœux & ſes lauriers.

. . . . . .

Il trace des ſoupirs, &c, d'un ſtyle plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit mon captif.
Pompée, acte II. ſcene 1.

Se ſont jour à travers des deux camps oppoſés.]

Il y a ici une remarque à faire ſur la grammaire. Il faut ou *à travers les deux camps oppoſés*, ou *au travers des deux camps oppoſés* :

A travers les rochers la peur les précipite.
Phedre, *acte V. ſcene VI.*

Racine a retranché ici les quatre vers ſuivants :

Mes yeux, de leur conquête, ont-ils fait un myſtere ?
Vîtes-vous ſes ſoupirs d'un regard de colere ?
Et lorſque devant vous ils ſe ſont préſentés,
Jamais, comme ennemis, les avez-vous traités ?
Au lieu, *&c.* »

Je ſçais l'inquiétude où ce deſſein vous livre.]

Cette double confidence des amours du frere & de la ſœur, lorſqu'il s'agit de défendre la liberté des peuples de l'Inde, ne jette pas ſur cette piece un intérêt bien vif.

Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix, &c.]

Ce n'eſt pas ainſi que s'exprime la véritable paſſion ; mais qui le ſçut mieux que Racine ? La Thébaïde & Alexandre ne ſont que ſes eſſais.

Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes
Pour cette liberté que détruiſent ſes charmes.]

La *liberté* qu'on veut défendre les *armes à la main*, celle que *detruiſent les charmes d'Axiane*, ſont deux *libertés* bien différentes, & qu'on ne conſerve pas avec le ſecours des mêmes *armes*. Muratori, dans ſon traité de la belle poéſie, a critiqué ce vers & les ſuivants, & il a eu raiſon.

De ces tyrans ſi chers ſuivez l'arrêt fatal.]

Tout ce que dit ici Cléofile eſt une ironie; mais ſûrement Racine n'a point dû approuver dans la ſuite *l'arrêt fatal* des yeux d'Axiane *qui ſont des tyrans chers.*

Sans lui déjà nos murs ſeroient réduits en cendre.]

Louis Racine demande ſi l'expreſſion *réduits en cendre* convient à des *murs*. Oui, ſans doute, puiſque tous les anciens peuples faiſoient entrer du bois dans la conſtruction de leurs *murs*; d'ailleurs, en poéſie, par ce mot *murs*, on entend *la ville entiere, les maiſons, les tours, les portes*, &c.

Lui ſeul peut arrêter les progrès d'Alexandre.]

Racine faiſoit dire ici à Cléofile dans les premieres éditions :

D'un ſeul de ſes regards il peut vaincre Alexandre.

Aidez-le bien plutôt à démentir ſes yeux.]

VARIANTE.

Si vous l'aimez, aidez-le à démentir ſes yeux.

Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes,
Il laiſſe à votre front ces marques ſouveraines.]

Alexandre ne vous tend point de chaînes, pour dire *qu'il ne prétend point faire un eſclave de Taxile*; expreſſion défectueuſe.

SCENE II.

Ils s'animent l'un l'autre, & nos moindres guerriers
Se promettent déjà des moiſſons de lauriers.]

Cette deſcription ſemble être imitée du troiſieme livre de l'Iliade.

Les Grecs s'avançoient en ſilence, réſolus de ſe ſoutenir courageuſement les uns les autres.

J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue,
Par des cris généreux éclater à ma vue.]

Des *cris* ne frappent point la *vue*, & d'ailleurs *j'ai vu.... à ma vue*, ne ſçauroit ſe dire.

Loin de le mépriſer, j'admire ſon courage;
Je rends à ſa valeur un légitime hommage.]

Les éloges que Porus fait d'Alexandre ennobliſſent le caractere de l'un & l'autre de ces deux princes.

Ce foudre étoit encore enfermé dans la nue.]

Ce vers eſt admirable, ainſi que cet autre qui ſe trouve plus bas :

Et la foudre, en tombant, lui fit ouvrir les yeux.

La métaphore eſt toujours ſoutenue. Ces vers annonçoient déjà un poëte ſupérieur.

Nous ajouterons que le mot de *foudre* étoit autrefois maſculin & féminin indiſtinctement, mais aujourd'hui ce mot eſt toujours maſculin lorſqu'il eſt au figuré, & toujours féminin lorſqu'il eſt au propre.

Et ſon ame étonnée,
De tout ce grand pouvoir ſe vit abandonnée.]

Une *ame qui ſe voit abandonnée d'un grand pouvoir.* Tout cela n'eſt pas abſolument bien clair.

Que ſert de l'irriter par un orgueil ſauvage?
D'un favorable accueil honorons ſon paſſage.]

On liſoit dans les premieres éditions:

N'attirons point ſur nous les effets de ſa rage:
D'un favorable accueil honorons ſon paſſage.

Votre empire & le mien ſeroient trop achetés,
S'ils coûtoient à Porus les moindres lâchetés.]

Racine s'eſt ſervi dans Bajazet de la même idée exprimée de la même maniere:

Ce reſte malheureux ſeroit trop acheté,
S'il faut le conſerver par une lâcheté.

Acte II. ſcene 11.

Combien de rois, briſés à ce funeſte écueil.]

On dit *briſer contre* & *briſer à.* On trouve dans le prologue d'Eſther:

Ils viennent ſe briſer contre le même écueil.

Souvent dans la pouſſiere il leur cherche des rois.]

Rien ne peint mieux Alexandre que ce beau vers : il fait alluſion à ce que Quinte-Curce raconte de ce prince, qui plaça ſur le trône de Tyr Abdolonyme, *ſorti de la tige des rois de cette ville, mais ſi pauvre qu'il étoit contraint, pour vivre, de cultiver lui-même un jardin qu'il poſſédoit.* Livre IV.

Ils plairont à des rois, & peut-être à des reines.]

Ce ton avantageux conviendroit beaucoup mieux à un jeune marquis de nos jours qu'à un défenſeur de l'Inde.

Un eſclave eſt pour elle un objet de courroux.]

Racine a fait ici quelques retranchements : on liſoit ainſi d'abord :

TAXILE.

Votre fierté, Seigneur, s'accorde avec la ſienne.

PORUS.

J'aime la gloire, & c'eſt tout ce qu'aime la reine.

TAXILE.

Son cœur vous eſt acquis.

PORUS.

J'empêcherai du moins
Qu'aucun maître étranger ne l'enleve à mes ſoins.

TAXILE.

Mais croyez-vous, *&c.*

Mais croyez-vous, Seigneur, que l'amour vous ordonne
D'expoſer avec vous ſon peuple & ſa perſonne?]

Eſt-ce la *perſonne* du peuple? eſt-ce celle de la reine? Nous faiſons remarquer cette amphibologie, parce que Racine, dans la ſuite, a eu grand ſoin d'éviter ce défaut, & que des écrivains célebres y tombent quelquefois.

Hé bien, je l'avoûrai, que ma juſte colere, &c.]

Il falloit: *Hé bien oui, j'avoûrai*, & ſupprimer *le*, qui ne va point avec le *que* ſuivant; ou il falloit ſupprimer le *que*, & tourner ainſi la phraſe:

Hé bien, je l'avoûrai, ma trop juſte colere, &c.

Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet
M'avoit déjà rendu ſon ennemi ſecret.]

On liſoit d'abord:

La jalouſe fierté que ſon nom m'inſpiroit,
M'avoit déjà rendu ſon ennemi ſecret.

Je l'attirois ici par des vœux ſi puiſſants,
Que je portois envie au bonheur des Perſans.]

Cette réponſe de Porus eſt fiere & belle, elle rend Taxile bien petit.

En proſe on dit les *Perſes*, pour déſigner les anciens peuples de la Perſe, & les *Perſans*, pour indiquer les nouveaux; mais en vers on ſe ſert également de l'un & de l'autre, & Racine les emploie indifféremment. *Acte II. ſcene 11.* de cette même piece.

Seroit-ce ſans efforts les Perſans ſubjugués?

Et *acte IV. ſcene II :*

Ne vois-je pas le Scythe & le Perſe abattus ?

Et vos cœurs rougiroient.]

Expreſſion impropre ; il falloit *ſouffriroient* ; ou *s'offenſeroient :* un *cœur* ne *rougit* point.

SCENE III.

Quoi ! Taxile me fuit ? Quelle cauſe inconnue....]

VARIANTE.

Quoi ! Taxile me fuit ? Quelle cauſe imprévue.

Mais laiſſons-le, Madame ; & puiſqu'il veut ſe rendre,
Qu'il aille, avec ſa ſœur, adorer Alexandre.]

Racine ſubſtitua ces deux vers aux ſuivants, qui ſe trouvent dans la premiere édition :

Mais quittons-le, Madame ; & puiſqu'il veut ſe rendre,
Laiſſons-le, avec ſa ſœur, adorer Alexandre,

Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
D'achever un deſſein qu'il peut n'avoir pas pris.]

M. l'abbé d'Olivet a remarqué que dans le dernier vers il y a une faute de grammaire : il veut qu'on diſe *exécuter un deſſein*, & non pas *achever ;* mais nous penſons avec Louis Racine & l'abbé des Fontaines, qu'*achever* eſt plus énergique & auſſi françois.

Le deſſein en eſt pris, je le veux achever, dit l'auteur dans Andromaque; &, dans Mithridate :

De ſemblables projets veulent être achevés.

Hé bien, aidez-le donc à vous trahir vous-même.]

VARIANTE.

Hé bien, Madame, aidez-le à vous trahir vous-même.

Mais il ne peut m'ôter, par ſes efforts jaloux,
La gloire de combattre & de mourir pour vous.]

On eſt fâché de voir que tout ce grand courage, que Porus a fait paroître juſqu'ici, ſoit l'effet d'un tranſport amoureux.

Et vous croyez qu'après une telle inſolence.]

Inſolence n'eſt pas le mot propre; livrer ſa maîtreſſe à Alexandre ſeroit une *lâcheté.*

Sçais-je pas que, ſans moi, ſa timide valeur
Succombe roit bientôt aux ruſes de ſa ſœur?]

Pour l'exactitude il faudroit *ne ſçais-je pas*, mais le poëte ſupprime ſouvent la négation *ne*, ce qui donne en effet plus de vivacité au diſcours; Vaugelas autoriſe cette licence.

Quelques puriſtes blâmeroient cette expreſſion, *ſuccomber aux ruſes*, mais ce tour nous ſemble plus poétique. Rien n'eſt plus froid que des vers où l'auteur ne ſçait pas quelquefois ſe permettre d'heureuſes libertés.

Nous entrons dans un plus grand détail ſur les fautes de grammaire que nous ne l'avons

fait juſqu'à préſent ; nous avons penſé que ces ſortes de diſcuſſions ſont très-utiles pour la langue, ſur-tout en commentant Racine, c'eſt-à-dire le plus exact & le plus pur des poëtes.

Je vous veux dans Taxile offrir un défenſeur.]

On trouve dans quelques éditions :

Mon cœur, dans un rival, vous cherche un
défenſeur.

Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empreſſée ?
Mais d'un ſoin ſi commun votre ame eſt peu bleſſée.]

N'eſt-ce pas là déclarer ſa paſſion. Tous ces reproches, toutes ces inquiétudes ſont des marques du plus vif amour ; pourquoi donc Axiane dit-elle au cinquieme acte, ſcene derniere, en parlant à Porus ?

Vous ſeul vous l'ignorez. Mais ma joie eſt
extrême,
De pouvoir, en mourant, vous le dire à vous-
même.

Pourvu que ce grand cœur périſſe noblement,
Ce qui ſuivra ſa mort le touche foiblement.]

Le *cœur* eſt ici pris pour la perſonne de Porus. Nous n'aimons point *un cœur qui périt*, & encore moins *la mort d'un cœur* ; cette licence nous paroît trop hardie.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OUI, tandis que vos rois déliberent enſemble,
Et que tout ſe prépare au conſeil qui s'aſſemble,
Madame, permettez que je vous parle auſſi
Des ſecrettes raiſons qui m'amenent ici.]

Nous ne reprocherons point à Racine d'avoir fait venir Épheſtion dans le camp de Taxile pour parler de paix, & de s'occuper à entretenir Cléofile de la paſſion d'Alexandre pour elle. Le rôle humiliant que fait ici ce guerrier, eſt une ſuite du plan que Racine s'étoit tracé; nous le blâmerons ſeulement d'avoir choiſi un ſujet auſſi peu intéreſſant, où Porus & Alexandre n'entreprennent la guerre que pour ſuivre leurs maîtreſſes.

Fidele confident du beau feu de mon maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître.]

On dit bien *peindre un feu aux yeux*, mais peut-on dire *l'expliquer?*

Nous croyons inutile de relever ici le concetto qui ſe trouve dans les vers ſuivants.

Et dans les murs d'Omphis m'arrêta priſonniere.]

Cette ville n'exiſta jamais que dans l'ima-

gination du poëte. *Omphis* étoit le nom propre de Taxile, & nullement un nom de lieu.

Non, Madame, vaincu du pouvoir de vos charmes.]

Il faudroit, suivant la regle, *vaincu par le pouvoir*, mais cette maniere de parler est tolérée dans les vers.

N'en doutez point, Seigneur; mon ame inquiétée.]

M. l'abbé d'Olivet auroit voulu, *mon ame inquiete*, disant que l'adjectif *inquiet* & le participe *inquiété* ne présentent pas le même sens. Louis Racine & l'abbé Desfontaines l'approuvent; comme eux, nous ne trouvons point que cette expression soit répréhensible. Racine s'en est encore servi dans Andromaque.

La Grece en ma faveur est trop inquiétée.

Et crains que son trépas
D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.]

Son trépas n'ensanglante le bras; expression neuve & hardie.

SCENE II.

AVANT que le combat qui menace vos têtes,
Mette tous vos États au rang de nos conquêtes, &c.]

Ce n'est plus *le fidele confident du beau feu* d'Alexandre, c'est Éphestion qui parle, & qui parle en guerrier, en ambassadeur. Cette scene est non-seulement la plus belle de la piece,

mais elle eſt encore comparable aux plus belles ſcenes du théâtre.

Voit enfin ſur ſes bords flotter nos étendarts.]

Quand on a lu Arrien & Quinte-Curce, on ne peut s'empêcher de regretter, avec Saint-Evremond & Louis Racine, que l'auteur d'Alexandre n'ait fait aucune mention du fameux paſſage de l'Hydaſpe, ni des éléphants de Porus; celui ſur-tout qui portoit ce prince, & qui le défendit ſi courageuſement, méritoit une place dans le poëme, ainſi que dans l'hiſtoire; cet incident auroit amené de nouvelles images, & eût d'ailleurs contribué à caractériſer le lieu de la ſcene. C'eſt un art eſſentiel à tout auteur dramatique, de tranſporter le ſpectateur dans les lieux qui ont ſervi de théâtre aux événements qu'il décrit. Homere & Virgile ſont encore, en ce genre, les modeles de tous les poëtes.

Vous les verriez plantés juſques ſur vos tranchées,
Et de ſang & de morts vos campagnes jonchées.]

M. l'abbé d'Olivet déſapprouve *des campagnes jonchées de ſang*, & il a raiſon. Racine, ſelon ſa maniere ordinaire, a penſé que l'expreſſion de *campagnes jonchées de ſang*, qui ne ſe peut dire, pouvoit paſſer avec celle de *campagnes jonchées de morts*, dont on ſe ſert quelquefois.

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare.]

Racine avoit mis d'abord:

Seigneur, ne croyez point qu'une haine barbare.

Prétendent, malgré vous, être vos ennemis.]

On lit dans quelques éditions :

Veuillent, malgré vous-même, être vos ennemis.

En venant parmi nous, ont trouvé des autels.]

Ce vers fait allusion à Hercule & à Bacchus. Philostrate nous représente aussi Tantale & Ajax comme des demi-dieux parmi les Indiens. Ces peuples, s'il en faut croire Élien, avoient Homere traduit en leur langue : ce qui, sans doute, n'avoit pas peu contribué à leur donner de la vénération pour les héros Grecs.

Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher.]

Un *éclat éblouit, frappe, séduit, surprend*, mais ne *touche* jamais, ni au propre, ni au figuré.

Assez d'autres États, devenus vos conquêtes,
De leurs rois, sous le joug, ont vu ployer les têtes.
Après tous ces États qu'Alexandre a soumis, &c.]

Dans quelques éditions on lit, au lieu de ces vers :

Assez d'autres États, devenus vos conquêtes,
Sous le joug d'Alexandre, ont vu ployer les têtes.
Après tant de sujets à ses armes soumis, *&c.*

Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts ;
Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts, &c.]

On trouve dans la premiere édition :

Pour ſecouer le joug, ils ont les yeux ouverts;
Votre empire n'eſt plein que d'ennemis couverts.

Tout ce que dit Taxile, dans cet endroit, paroît avoir été ſuggéré à Racine par Quinte-Curce. On trouve dans la harangue des Scythes à Alexandre, le germe des idées que le poëte a miſes ici en œuvre.

Ils pleurent en ſecret leurs rois ſans diadêmes, &c.]

Leurs rois ſans diadêmes eſt une de ces expreſſions heureuſes que Racine a créées. On liſoit d'abord :

Le Bactrien conquis reprend ſon diadême.

Et je l'attends déjà, comme un roi doit attendre
Un héros dont la gloire accompagne les pas.]

Taxile a déjà changé de caractere deux ou trois fois. Dans le commencement de la piece il a parlé avec fermeté, dans la ſeconde ſcene il ne montre que de la foibleſſe; ici il reprend ſon premier langage; mais bientôt il retombe dans ſon caractere, & finit ſon rôle & ſa vie par une indigne lâcheté. Cette alternative de grandeur & de baſſeſſe forme une contradiction choquante dans le rôle de ce perſonnage.

C'eſt à moi de répondre aux vœux de mon pays,
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.]

VARIANTE.

Je ſoutiendrai ma gloire, & répondant en roi,
Je vais parler ici pour la reine & pour moi.

Quel

Quel eſt ce grand ſecours que ſon bras nous octroie ?]

Octroyer n'eſt guere en uſage, comme le remarque le dictionnaire de l'académie, qu'*en ſtyle de chancellerie & de finance*, mais il ne choque point ici.

Ce couplet de Porus eſt très-beau ; nous admirons ſur-tout la maniere dont ce roi fait connoître Alexandre, en voulant le rabaiſſer.

Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux,
Déſoler un pays inconnu parmi nous, &c.]

Moyen emprunté d'Homere ; c'eſt Achille qui parle :

Jamais les Troyens ne ſont venus dans les plaines fertiles de Phthie s'emparer de mes troupeaux, enlever mes cavales, ou ravager mes moiſſons.

Iliade, liv. I.

Faut-il que tant d'États, de déſerts, de rivieres,
Soient entre nous & lui d'impuiſſantes barrieres ? &c.]

Cette raiſon, pleine de force, eſt imitée de la harangue des Scythes à Alexandre, l'un des plus précieux monuments de l'antiquité :

Qu'avons-nous à démêler avec toi ? Jamais nous n'avons approché de tes terres. Qui es-tu ? d'où viens-tu ? ne ſçaurions-nous l'ignorer, dans les vaſtes forêts qui nous ſéparent du reſte des humains ?

Quinte-Curce, liv. VII.

Quelle étrange valeur, qui ne cherchant qu'à nuire,
Embraſe tout ſi-tôt qu'elle commence à luire.]

Boileau, dit Louis Racine, vantoit beaucoup ce portrait d'Alexandre : *il eſt*, diſoit-il, *de la*

main d'un poëte héroïque, & celui que j'ai fait eſt de la main d'un poëte ſatyrique.

S'en alla follement, & croyant être un dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu.

Deſſous un même joug rangent tous les humains.]

Nous avons déjà fait remarquer pourquoi *deſſous* étoit défectueux & incorrect.

Dans ſon avide orgueil je ſçais qu'il nous dévore.]

Ce vers peint très-bien l'ambition d'Alexandre ; le mot *dévore* eſt une expreſſion forte & heureuſe.

Si le monde penchant n'a plus que cet appui.]

Cette maniere ironique de parler convient-elle à la dignité d'un ambaſſadeur ?

Seroit-ce ſans efforts les Perſans ſubjugués.]

Tout ce que dit Porus eſt très-conforme à ce que penſoit Alexandre, qui s'écria, après avoir paſſé l'Hydaſpe : *Enfin j'ai trouvé un péril digne de mon courage.*

Les autres, éblouis de ſes moindres exploits.]

On lit dans quelques éditions :

Tout le reſte, ébloui de ſes moindres exploits.

Il voit, à chaque pas, arrêter ſes conquêtes.
Un ſeul rocher ici lui coûte plus de têtes.]

Ceci fait alluſion à la priſe du rocher d'Aorne, où les troupes d'Alexandre furent arrêtées par les aſſiégés, qui ne ſe rendirent qu'après une vigoureuſe réſiſtance.

C'eſt ce qui, l'arrachant du ſein de ſes États,
Au trône de Cyrus lui fit porter ſes pas;
Et du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir, & donner les couronnes.]

Ces quatre vers peignent admirablement bien Alexandre; mais, comme l'obſerve M. l'abbé d'Olivet, cette conſtruction n'eſt pas exacte. Le premier participe *l'arrachant*, ſe rapporte à la gloire; & le ſecond *ébranlant*, ſe rapporte à Alexandre. Le quatrieme vers étoit ainſi dans la premiere édition:

Attaquer, conquérir, & rendre les couronnes.

SCENE IV.

AH, que dit-on de vous, Seigneur! Nos ennemis
Se vantent que Taxile eſt à moitié ſoumis;
Qu'il ne marchera point contre un roi qu'il reſpecte.]

Racine, dans la premiere édition, faiſoit dire à Axiane:

Ah, que dit-on de vous, Seigneur! Nos ennemis
Vous comptent hautement au rang de leurs amis;
Ils ſe vantent déjà qu'un roi qui les reſpecte....
La foi d'un ennemi doit être un peu ſuſpecte.]

Imitation de Virgile:

Timeo Danaos & dona ferentes.

Je crains les Grecs, & les préſents qui viennent de leur part.

Virgile avoit pris l'idée de ce vers dans Homere. Corneille l'a depuis imité dans Médée :

J'eus toujours pour ſuſpects les dons des ennemis.

Acte IV. ſcene V.

M. de Voltaire s'en eſt auſſi ſervi :

Les dons d'un ennemi leur ſembloient trop à craindre.

Henriade, liv. II.

Madame, en le perdant, je perds un foible appui;
Je le connoiſſois trop pour m'aſſurer ſur lui.
Mes yeux, &c.]

Racine a fait ici quelques changements. Après le vers,

Attend, pour éclater, que vous alliez combattre.

Axiane ajoutoit :

O Dieux!...

Porus répondoit :

Son changement me dérobe un appui,
Que je connoiſſois trop pour m'aſſurer ſur lui.
Mes yeux, *&c.*

Ne vouloit pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre.]

Ce vers a été imité depuis par Quinault, dans l'opéra d'Armide :

Le vainqueur de Renaud, ſi quelqu'un le peut être,
Sera digne de moi.

Il faut vaincre, & j'y cours; bien moins pour éviter
Le titre de captif, que pour le mériter.]

On attend le combat avec impatience; on

veut ſçavoir quel ſera le vainqueur ; on s'intéreſſe pour Porus : mais, loin de ſatisfaire le ſpectateur, tout le reſte de cet acte ſe paſſe en miſérables jeux de mots, & en diſcours doucereux & fades. Cette galanterie, toujours déplacée dans une tragédie, étouffe entiérement l'intérêt.

Après, dans votre camp, j'attendrai votre ſort.] *Après*, pour *enſuite*, eſt trop du ſtyle de la converſation ; alors on ne diſtinguoit point aſſez le langage familier d'avec un langage plus relevé.

Voulez-vous qu'en mourant, un prince infortuné.]

VARIANTE.

Voulez-vous qu'en mourant, ce cœur infortuné.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

QUOI, Madame, en ces lieux on me tient enfermée! &c.]

Pourquoi Axiane reſte-t-elle dans le camp de Taxile, dont elle connoît la perfidie? Elle auroit dû ſuivre Porus.

Tandis qu'autour de nous, deux puiſſantes armées,
D'une égale chaleur au combat animées.]

On liſoit d'abord:

Tandis qu'autour de nous, deux puiſſantes armées,
D'une égale fierté l'une & l'autre animées.

Et c'eſt cette tranquillité
Dont je ne puis ſouffrir l'indigne ſûreté.]

On ne dit point *la ſûreté* d'une *tranquillité*.

Et tandis que, pour moi, ſon rival ſe haſarde,
Sa paiſible valeur me ſert ici de garde.]

Racine a retranché ici un très-grand nombre de vers, que nous avons cru devoir remettre ſous les yeux du public:

Ah! Madame, s'il m'aime, il le témoigne mal!
Ses lâches ſoins ne font qu'avancer ſon rival.

Il devoit, dans un camp, plein d'une noble envie,
Lui disputer mon cœur & le soin de ma vie,
Balancer mon estime, & comme lui courir,
Bien moins pour me sauver que pour me conquérir.

CLÉOFILE.

D'un refus si honteux il craint peu les reproches,
Il n'a point du combat évité les approches;
Il en eût partagé la gloire & le danger;
Mais Porus, avec lui, ne veut rien partager.
Il auroit cru trahir son illustre colere,
Que d'attendre un moment le secours de mon frere.

AXIANE.

Un si lent défenseur, quel que soit son amour,
Se feroit fait, Madame, attendre plus d'un jour.
Non, non, vous jouissez d'une pleine assurance;
Votre amant, votre frere, étoient d'intelligence.
Le lâche, qui dans l'ame étoit déjà rendu,
Ne cherchoit qu'à nous vendre, après s'être vendu;
Et vous m'osez encor parler de votre frere!
Ah! de ce camp, Madame, ouvrez-moi la barriere.

CLÉOFILE.

Que Porus eſt heureux, *&c.*

Nous nous croyons diſpenſés de faire aucunes obſervations ſur ces vers.

Et ſi l'on vous croyoit, le ſoin qui vous travaille.]

Le ſoin qui vous travaille, expreſſion ſurannée.

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner? Alexandre, en ces lieux, pourra le ramener.]

Cléofile diſoit dans les premieres éditions: Si vous cherchez Porus, ſans nous abandonner, Alexandre, en ces lieux, pourra le ramener.

Cléofile veut gagner Axiane pour ſon frere; mais cette ironie cruelle n'eſt pas le moyen d'y réuſſir.

SCENE II.

MAIS enfin contre moi ſa vaillance irritée.]

Le mot de *vaillance* a vieilli, on auroit dû le conſerver. Plus une langue eſt abondante en termes, plus elle eſt riche.

Qu'il avoit refuſé! Quoi donc? pour ta patrie, Ton indigne courage attend que l'on te prie!]

VARIANTE.

Qu'il avoit refuſé! Lâche, pour ta patrie, Ton infame courage attend donc qu'on te prie!

Ce héros en péril, ta maîtreſſe en danger, &c.]

Axiane, qui n'aime point Taxile, peut-elle

ſe dire ſa *maîtreſſe?* Quoi qu'il en ſoit, les reproches que lui fait cette princeſſe ſont pleins de force & de chaleur; ſi toute la piece étoit écrite de ce ſtyle paſſionné, ou, pour mieux dire, ſi Alexandre & les autres héros n'y étoient point amoureux, la piece ſeroit plus intéreſſante & moins froide.

Garde à tous les vaincus un traitement égal,
Enchaîne ta maîtreſſe, en livrant ton rival.]

On lit dans quelques éditions:

Garde à tous les vaincus un traitement égal,
Enchaîne ta maîtreſſe avecque ton rival.

Ah! n'eſpérez de moi que de ſinceres vœux.]

Axiane reproche à Taxile ſon peu de courage, & lui jure *une haine immortelle;* & Taxile, au lieu de lui rendre compte des raiſons qui l'ont empêché de combattre, & il en avoit, lui débite des fadeurs amoureuſes.

Un trône que Porus devoit moins haſarder.]

Dans les premieres éditions, ce vers commençoit par

Un ſceptre que Porus, *&c.*

Ce que Racine a ſubſtitué convient mieux à l'expreſſion d'*abattre*, qui ſe trouve deux vers plus bas.

Et ſur mon propre trône on me verroit placée, &c.]

Il faut ſe reſſouvenir qu'Axiane parle devant Cléofile, qu'Alexandre avoit rétablie ſur le trône.

Et fâché que ton crime ait ſouillé ſa victoire,
S'en lavera bientôt par ton propre trépas.]

On ne ſe *lave* point d'un *crime par* un *trépas; dans ton ſang*, auroit été plus juſte.

SCENE III.

OUI, ma ſœur, j'ai vu votre Alexandre.]

Votre Alexandre, eſt trop du ſtyle familier.

D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ſes traits,
M'a ſemblé démentir le nombre de ſes faits.]

Florus a dit à peu près la même choſe, en parlant de Rome :

Si magnitudinem illius cum annis comparas, ætatem ultrà putes.

Si vous comparez ſa grandeur avec le temps qui l'a vu naître, vous croirez qu'il n'a pu ſuffire à la former.

Font connoître Alexandre, &c.]

Dans quelques éditions on trouve :

Le font bientôt connoître, *&c.*

Il ſortoit du combat. Ébloui de ſa gloire.]

VARIANTE.

Il ſortoit du combat, & tout couvert de gloire.

Il a fait, à ſon tour, éclater ſa bonté.]

Louis Racine prétend qu'Alexandre n'étoit pas capable d'avoir tant de *bonté* pour un traître;

mais ſon pere a du moins pour lui l'hiſtoire d'Arrien, qui dit qu'Alexandre combla Taxile de faveurs, & qu'avant de quitter l'Hydaſpe, il réconcilia ce Prince avec Porus; car dans l'hiſtoire ce n'eſt point Taxile, mais le frere de Taxile que Porus tue dans le combat.

De votre ſort je vous laiſſe l'empire.]

L'empire de votre ſort n'eſt pas françois. Mais que doit-on penſer d'Alexandre, qui, dans le fort du combat, envoie Taxile *diſpoſer les beaux yeux de* ſa ſœur *à* recevoir *un vainqueur.*

SCENE IV.

Qu'on épargne ſa vie & le ſang des vaincus.]

C'eſt le mot d'Annibal à la bataille de Cannes : *Épargnez les vaincus.*

SCENE V.

Seigneur, eſt-il donc vrai qu'une reine aveuglée
Vous préfere d'un roi la valeur déréglée? &c.]

Après la peinture qu'on a faite d'Alexandre, on eſt ſurpris de ne le voir paroître ſur la ſcene que pour jouer, en faveur de Taxile, le rôle aviliſſant que nous avons déjà blâmé dans Éphestion.

SCENE VI.

Les ſceptres, devant vous, ou rendus ou donnés,
De mes propres lauriers mes amis couronnés,
Les biens, &c.]

Les ſceptres, ou rendus ou donnés, des amis couronnés de lauriers, &c. ne *font* point *voir* qu'Alexandre *ſoupire après d'autres conquêtes.*

Et, quand vous le voudrez, vos bontés, à leur tour,
Dans les cœurs les plus durs inſpireront l'amour.]

Selon la grammaire, il faudroit en proſe, *aux cœurs les plus durs*, mais cette licence peut être tolérée en vers. Si Racine avoit cru que cette faute fût conſidérable, il auroit pu très-aiſément changer ce vers, & y ſubſtituer un autre tour.

Étoient ſeuls, à mes vœux, d'aſſez dignes objets.]

On dit, *des objets aſſez dignes* de *mes vœux*, & non *à mes vœux.*

Les beautés de la Perſe à mes yeux préſentées.]

VARIANTE.

Les beautés de l'Aſie à mes yeux préſentées.

Comme ſi les beaux nœuds, où vous me tenez pris,
Ne devoient arrêter que de foibles eſprits.]

Où vous me tenez pris, n'eſt point du ſtyle noble; & d'ailleurs, que veulent dire, *des eſprits* qui *s'arrêtent dans de beaux nœuds?* Tout ce ſtyle eſt une ſuite du vice principal du ſujet.

Quand l'océan troublé vous verra ſur ſon onde,
Achever quelque jour la conquête du monde;
Quand vous verrez, &c.]

Cette ſcene eſt aſſurément très-froide; mais on y remarque de très-beaux vers, tels que celui-ci :

Et la terre, en tremblant, ſe taire devant vous!

C'eſt préciſément l'expreſſion de l'écriture ſainte en parlant d'Alexandre :

Siluit terra in conſpectu ejus.

Dans l'ardeur du combat, je l'ai vu, je l'ai joint.]

Il eſt beau à Alexandre de vanter le courage de ſon ennemi.

Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté ſi belle
Alloit, entre nous deux, finir notre querelle.].

Nous n'aimons point *une fierté qui finit une querelle.*

Lorſqu'un gros de ſoldats, ſe jettant entre nous,
Nous a fait dans la foule enſevelir nos coups.]

Enſevelir eſt une très-belle expreſſion; c'eſt celle qui convient à Alexandre, lorſqu'il combat contre des hommes ordinaires.

SCENE VII.

HÉ bien, ramene-t-on ce prince téméraire?]

L'épithete de *téméraire* ne paroît miſe ici que

pour la rime ; Alexandre ne peut déſigner ainſi Porus, puiſqu'il dit plus bas :

J'ai vu de ce guerrier la valeur répandue,
Tenir la renommée entre nous ſuſpendue ;
Et voyant de ſon bras voler par-tout l'effroi,
L'Inde ſembla m'ouvrir un champ digne de moi.

Mais un reſte des ſiens, entourés dans leur fuite,
Et du ſoldat vainqueur arrêtant la pourſuite.]

Il y avoit d'abord :

Mais un reſte des ſiens, ralliés de leur fuite,
A du ſoldat vainqueur arrêté la pourſuite.

A nous vendre leur mort ſemblent ſe préparer.

ALEXANDRE.

Déſarmez les vaincus ſans les déſeſpérer.]

ÉPHESTION *diſoit dans les premieres éditions :*

Leurs bras, à quelque effort, ſemblent ſe préparer.

ALEXANDRE *répondoit.*

Obſervez leur deſſein, ſans les déſeſpérer.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

N'ENTENDRONS-NOUS jamais que des cris de victoire,
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire ?]

Des cris de victoire qui reprochent la gloire ; font d'un ſtyle obſcur & entortillé.

Et ne pourrai-je au moins, dans de ſi grands malheurs,
M'entretenir, moi ſeule, avecque mes douleurs !]

On ne s'entretient point *avecque ſes douleurs* ; on ne s'entretient qu'*avec* des perſonnes. *Avecque* eſt maintenant banni des vers & de la proſe ; le *que* rendoit le vers dur & traînant : voilà ce qui eſt pour la grammaire & le ſtyle. Examinons maintenant la marche de la piece.

Axiane eſt dans le camp de Taxile, cet odieux amant dont elle eſt *pourſuivie*, & dont elle ſe plaint. Alexandre vient l'y trouver. D'où viennent-ils ? & où vont-ils après leur entretien ?

Et pourquoi te cachois-je, avec tant de détours,
Un ſecret ſi fatal au repos de tes jours ?]

On ne ſçait pas pourquoi Axiane parle du *ſecret* qu'elle a *caché* à Porus, il ſemble qu'elle

lui a dit assez clairement à la fin du second acte :

La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur
Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

Ceci n'est qu'une répétition d'une faute que nous avons déjà relevée dans la scene troisieme du premier acte.

Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi.]

Le monologue d'Axiane est long & froid. En général, le monologue ne doit être que l'expression d'un cœur combattu par deux passions opposées, ou déchiré par une situation violente. Alors tout ce qu'on dit doit être tourné en sentiments, & non en réflexions.

SCENE II.

Je ne le cherchois pas afin de le détruire.]

On dit bien *détruire* un palais, une ville; mais dit-on également *détruire* un homme ?

Et voyant de son bras voler par-tout l'effroi.]

L'effroi d'un bras, pour *l'effroi causé par un bras.* Expression hasardée & incorrecte.

Que le traître se flatte, avec quelque justice,
Que vous n'avez vaincu que par son artifice.]

Il est certain que le refus que Taxile a fait de combattre avec Porus, affoiblit un peu l'honneur de la victoire d'Alexandre.

Quoique par-tout, ce ſemble, accablé ſous le nombre,
Je n'ai pu me réſoudre à me cacher dans l'ombre.]

Ce ſemble, n'eſt pas même tolérable dans la converſation familiere.

Et le jour a par-tout éclairé mes combats.]

Cette réponſe eſt digne d'Alexandre, & les vers ſont dignes de Racine.

N'ai-je pas vu par-tout la victoire modeſte,
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend ſi funeſte ?]

Cette penſée eſt-elle exprimée bien clairement ? elle ſent un peu le langage précieux. Quoi qu'il en ſoit, tout ce que dit Axiane rend Alexandre très-grand, mais il l'eſt beaucoup moins lorſqu'il parle lui-même.

Non, Seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même.]

Pompée, dans Corneille, tient à Sertorius un langage à peu près ſemblable :

Eh ! votre empire en eſt d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux ;
Qu'en aſſujettiſſant, vous avez l'art de plaire ;
Qu'on croit n'être, en vos fers, qu'eſclave volontaire ;
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Acte III. ſcene II.

Enfin, ſouvenez-vous qu'Alexandre lui-même
S'intéreſſe au bonheur d'un prince qui vous aime.]

Les amours d'Alexandre pour Cléofile, &

de Porus pour Axiane, ſont le principal vice de la piece; la ſcene où ce défaut frappe davantage eſt celle-ci; le vainqueur de l'Inde n'y paroît être que le médiateur d'une petite intrigue, à peine digne de la comédie.

Ma préſence, à vos yeux, n'eſt déjà que trop rude; L'entretien des amants cherche la ſolitude.]

Une *préſence rude*, un *entretien* qui *cherche la ſolitude*; la premiere expreſſion eſt de mauvais goût, & la ſeconde eſt précieuſe.

Alexandre, froidement amoureux, eſt déjà ridicule; mais il le paroît bien plus encore, lorſqu'en confident diſcret, il ſe retire pour ne point troubler l'*entretien* de Taxile & d'Axiane.

SCENE III.

APPROCHE, puiſſant roi, Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi. On veut, &c.]

Racine ne s'eſt ſervi que deux fois de l'ironie, ici & dans Andromaque; mais elle eſt ſupérieurement employée dans cette derniere piece.

Cette ſcene, par la ſituation, par la maniere dont elle eſt traitée, reſſemble beaucoup à une ſcene de Corneille, où Viriate dit à Perpenna, dans Sertorius:

Vous m'aimez, Perpenna; Sertorius le dit.

. . . . . .

Par où prétendez-vous mériter une reine?
A quel titre lui plaire? Et par quel charme un jour,
Obliger ſa couronne à payer ſon amour?

Acte II. ſcene IV.

D'un eſclave & d'un roi faiſoit la différence.]

On lit dans la premiere édition :

D'un lâche & d'un héros faiſoit la différence.

Madame, c'en eſt trop. Vous oubliez, peut-être,
Que ſi vous m'y forcez, &c.]

Racine a ſupprimé ici les vers ſuivants. Taxile reprenoit ainſi dans la premiere édition :

Hé bien, n'en parlons plus. Les ſoupirs & les larmes,
Contre tant de mépris, ſont d'impuiſſantes armes.
Mais c'eſt uſer, Madame, avec trop de rigueur,
Du pouvoir que vos yeux vous donnent ſur mon cœur.
Tout amant que je ſuis, vous oubliez, peut-être,
Que ſi vous m'y forcez, *&c.*

Hé bien, dépouille enfin cette douceur contrainte.]

Racine fait toujours *dépouiller* actif. Dans Athalie :

Avez-vous dépouillé cette haine ſi vive ?

Nous croyons qu'il ſeroit plus exact d'en faire un verbe neutre.

SCENE IV.

AH ! quittez cette ingrate princeſſe,
Dont la haine a juré de nous troubler ſans ceſſe.]

Cléofile arrive ſur la ſcene, on ne ſçait d'abord pourquoi ; elle avoit pourtant une raiſon à faire valoir, c'étoit d'annoncer à ſon frere que Porus n'étoit point mort, comme on l'avoit cru. Il eſt vrai qu'elle le lui apprend dans la même ſcene, mais c'eſt par là qu'elle auroit dû commencer.

Quoi, Porus n'eſt point mort ! Porus vient de paroître !]

VARIANTE.

Quoi, ma ſœur, on ſe bat ! Porus vient de paroître !

SCENE V.

N'ATTENDONS pas, dans un lâche courroux,
Qu'un ſi grand différend ſe termine ſans nous.]

Voilà un acte fini ; &, ſi l'on en excepte la ſcene précédente, où Cléofile vient dire que Porus n'eſt point mort, l'action n'eſt pas plus avancée qu'au commencement.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Ma victoire, à vos yeux, ſembloit-elle imparfaite? &c.]

Ce vers, & les deux ſuivans, étoient ainſi dans la premiere édition :

Ma victoire, à vos yeux, ſemble-t-elle
imparfaite?
Non, non, c'eſt un captif qui n'a pu m'éviter,
Lui-même, à ſon vainqueur, il ſe vient préſenter.
Loin de le craindre, *&c.*

Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir,
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.]

Le punir de m'avoir forcé à le punir. La répétition du mot *punir* fait ici un très-mauvais effet. Si cette négligence eſt échappée à Racine, on doit juger quelle attention il faut avoir pour écrire purement.

Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatants,
Des pays inconnus même à leurs habitants?]

C'eſt la penſée de Quinte-Curce, *liv. IX.* *Nous voici*, dit Cœnus à Alexandre, *au bout*

du monde ; & vous vous préparez à chercher une nouvelle Inde, inconnue même aux Indiens.

Qu'espérez-vous combattre en des climats si rudes?
Ils vous opposeront de vastes solitudes,
Des déserts que le ciel refuse d'éclairer,
Où la nature semble elle-même expirer.]

Autre imitation de Quinte-Curce.

Vous pensez à faire sortir de leurs retraites des hommes qui vivent parmi les serpents & les bêtes féroces, comme si vous prétendiez étendre l'éclat de vos victoires dans plus de lieux que le soleil n'en éclaire. Ibid. *liv.* IX.

Rotrou, avant Racine, avoit fait usage de cette idée, qu'il avoit lui-même empruntée de Sénèque ; il y fait dire à Hercule, dans la tragédie qui porte le nom de ce héros mourant :

Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés,
Où ces bras triomphants ne se soient signalés ?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carriere,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté la lumiere.
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas,
Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.

Un poëte moderne s'est approprié la pensée du quatrieme vers de Racine, l'une des plus belles de ce poëte, en appellant *tombeau de la nature* les extrêmités du nord.

Pensez-vous y traîner les restes d'une armée?]

Ceci paroît encore imité de Quinte-Curce.

Regardez ces corps épuisés de sang, couverts de blessures & de cicatrices. Ibid. *liv.* IX.

Vos ſoldats, dont la vue excite la pitié,
D'eux-mêmes, en cent lieux, ont laiſſé la moitié;
Et leurs gémiſſements vous font aſſez connoître....]

Laiſſé la moitié : cette expreſſion eſt louche, mais l'idée en eſt belle.

VARIANTE.

Vos ſoldats, dont la vue excite la pitié,
Qui d'eux même, en cent lieux, ont laiſſé la moitié;
Par leurs gémiſſements vous font aſſez connoître....

Ils marcheront, Madame, & je n'ai qu'à paroître.]

Nous reconnoiſſons Alexandre à ce diſcours; mais nous ne le reconnoiſſons plus, lorſqu'il dit plus bas :

Cependant de Taxile appuyons les ſoupirs.

De plus, on *n'appuye* pas des *ſoupirs*.

SCENE II.

Il faut bien qu'il ſuccombe, & qu'enfin ſon courage
Tombe ſur tant de morts qui ferment ſon paſſage.]

Louis Racine prétend qu'il y a ici une faute d'impreſſion, & qu'il faudroit ſubſtituer les deux vers ſuivants à ceux-ci :

Il faut bien qu'il ſuccombe, & malgré ſon courage,
Tombe ſur tant de morts qui ferment ſon paſſage.

Nous croyons, avec lui, que ces vers corrigés de cette maniere ſeroient beaucoup plus exacts.

Dans les bras de la mort il le va regarder,
Si toutefois encore il oſe l'aborder.]

L'image du premier vers eſt empruntée d'un paſſage de l'Iliade d'Homere, qui repréſente les Grecs regardant Hector tué par Achille, & couché ſur la pouſſiere.

L'image du ſecond vers, ou du moins l'idée qu'il renferme, a pour modele un des plus beaux morceaux d'une autre Iliade attribuée à Quintus de Smyrne; c'eſt l'endroit où il parle de la mort d'Achille.

Tout mort qu'il eſt, les Troyens le redoutent encore, tels que de foibles agneaux qui, à l'aſpect d'un loup privé de vie, ſont glacés d'épouvante, & le fuient comme s'il étoit vivant.

Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.]

Alexandre a dit au quatrieme acte:

Je ne le cherchois pas afin de le détruire.

Qu'une ame généreuſe eſt facile à ſéduire!]

Voilà de ces vers qu'on retient avec plaiſir, parce qu'ils contiennent à la fois une maxime & un ſentiment. L'auteur s'eſt plu dans cette penſée; il l'a employée une ſeconde fois, mais différemment, dans Britannicus:

Cette défiance
Fut toujours, d'un grand cœur, la derniere ſcience;
On le trompe long-temps.

Admiroit

Admiroit des vertus qui ne ſont point en vous.]

Racine a retranché ici les vers ſuivants:

Je croyois que, touché de mes juſtes allarmes,
Vous ſauveriez Porus.

ALEXANDRE.

Que j'écoute vos larmes,
Tandis que votre cœur, au lieu de s'émouvoir,
Déſeſpere Taxile, & brave mon pouvoir?
Penſez-vous, après tout, que j'ignore ſon crime?
C'eſt moi, dont la faveur le noircit & l'opprime;
Vous le verriez, ſans moi, d'un œil moins irrité;
Mais on n'en croira pas votre injuſte fierté:
Porus eſt ſon captif. Avant qu'on le ramene,
Conſultez votre amour, conſultez votre haine.
Vous le pouvez, d'un mot, ou ſauver, ou punir.
Madame, prononcez ce qu'il doit devenir.

AXIANE.

Hélas! que voulez-vous que ma douleur prononce?
Pour ſauver mon amant, faut-il que j'y renonce?
Faut-il, pour obéir aux ordres du vainqueur,
Que je livre à Taxile, ou Porus, ou mon cœur?
Pourquoi m'ordonnez-vous un choix ſi difficile?

Abandonnez mes jours au pouvoir de Taxile,
J'y conſens. Ne peut-il ſe venger à ſon tour?
Qu'il contente ſa haine, & non pas ſon amour.
Puniſſez les mépris d'une fiere princeſſe,
Qui, d'un cœur endurci, le haïra ſans ceſſe.

CLÉOFILE.

Et pourquoi ces mépris, qu'il n'a pas mérités?
Lui qui ſemble adorer juſqu'à vos cruautés.
Pourquoi garder toujours cette haine enflammée?

AXIANE.

C'eſt pour vous avoir crue, & pour m'avoir aimée.
Je connois vos deſſeins. Votre eſprit allarmé
Veut éteindre un courroux par vous-même allumé.
Vous me craignez enfin. Mais qu'il vienne, ce frere,
Il ſçaura quelle main l'expoſe à ma colere.
Heureuſe, ſi je puis lui donner aujourd'hui,
Plus de haine pour vous, que je n'en ai pour lui!
Armez-vous donc, Seigneur, *&c.*

Je veux bien le conſulter lui-même;
Que Porus, de ſon ſort, ſoit l'arbitre ſuprême.]

On liſoit dans la premiere édition:

Le voici. Conſultons-le en ce péril extrême;
Je veux, à ſon ſecours, n'appeller que lui-même.

SCENE DERNIERE.

Cette fierté ſi haute eſt enfin abaiſſée.
Je dois une victime, &c.]

Alexandre n'étoit pas homme à humilier ſon ennemi après l'avoir vaincu, ni à abuſer de ſa victoire, pour forcer Porus à conſentir au bonheur de Taxile.

Cette reine, elle ſeule, à mes bontés rebelle.]

VARIANTE.

Axiane, elle ſeule, à mes bontés rebelle.

Porus étoit vaincu. Mais au lieu de ſe rendre.]

Porus joue ici un bien plus grand rôle qu'Alexandre, qui ne ſçait que dire des choſes galantes, & ſe mêler d'intrigues.

Quand ſur ce champ fatal Taxile deſcendu.]

Il eſt affreux à Taxile d'attendre le moment où Porus eſt las de combattre, pour l'attaquer : ce lâche n'eſt point digne de l'amitié d'Alexandre.

Vous ſeul vous l'ignoriez ; mais ma joie eſt extrême,
De pouvoir, en mourant, vous le dire à vous-même.]

Racine a retranché ici quatre vers.

Ah ! Madame ! ſur moi laiſſez tomber leurs coups ;
Ne troublez point un ſort que vous rendez ſi doux.

Vous m'allez regretter. Quelle plus grande gloire
Pouvoit, à mes ſoupirs, accorder la victoire?
Alexandre, il eſt temps, *&c.*

Auſſi bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien, Reconnoiſſe un vainqueur, & te demande rien. Parle; &c.]

Cornelie dit à Céſar, dans la mort de Pompée, de Corneille :

Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne, *&c.* *Acte III. ſcene V.*

En roi.]

Cette réponſe eſt fiere ; elle eſt d'autant plus belle, qu'elle eſt conforme à la vérité hiſtorique.

Prenez les ſentiments que ce rang vous inſpire.]

Il y avoit d'abord :

Prenez les ſentiments que ce roi vous inſpire.

De la ſœur de Taxile oubliez le courroux.]

Ce vers rappelle le mot ſublime de Louis XII : *Ce n'eſt point au roi de France à venger les injures du duc d'Orléans.*

Il me verra moi même appuyer vos exploits.]

Porus, depuis ce temps, accompagna Alexandre dans ſes conquêtes, & remplit l'Inde des monuments de ſon zele, ou plutôt de ſon admiration pour ce vainqueur généreux.

Philoſtrate, vie d'Apollonius.

EXAMEN
D'ALEXANDRE
LE GRAND.

PORUS, vaincu & rétabli ſur le trône par Alexandre : telle eſt, ſans doute, l'action principale que Racine a prétendu mettre ſur la ſcene. Mais les divers épiſodes des amours d'Alexandre & de Cléofile, d'Axiane pour Porus, de Porus pour Axiane, étouffent entiérement ce ſujet. C'eſt donc à l'amour qui n'eſt point tragique qu'on doit attribuer les imperfections dont cette piece fourmille. On eſt révolté de voir des héros, qui avoient les plus grands intérêts à démêler, s'occuper de fades galanteries ou d'intrigues aviliſſantes.

D'après l'idée que l'hiſtoire nous donne d'Alexandre, on s'attend à voir un héros qui, dévoré du ſeul deſir de la gloire, regarde l'univers comme un champ trop reſſerré pour ſon ambition. Dans la piece de Racine, ce n'eſt qu'un amant douce-

reux, qui, uniquement pour ſe rapprocher de ſa maîtreſſe, entreprend la conquête de l'Inde, & ſe borne enſuite à vouloir forcer Porus de céder Axiane à Taxile. *Ce n'eſt pas*, comme dit Saint-Évremond, *qu'on ne conçoive une très-grande idée d'Alexandre, lorſqu'on parle de lui; mais lorſqu'il parle lui-même, il n'a pas la force de la ſoutenir.*

Si l'on compare Porus avec Alexandre, le rôle du premier efface entierement celui du ſecond; on ſeroit même tenté de croire qu'il eſt le héros principal de la piece, tant il paroît avoir de ſupériorité ſur ſon vainqueur. Malgré cet avantage, Porus n'eſt point encore tel qu'il devroit être, il reſſemble plutôt à un de *ces preux chevaliers qui couroient aux combats pour plaire à leurs dames*, qu'à un roi des Indes renommé par ſa fierté, ſon amour pour la gloire, & l'envie qu'il portoit à la célébrité de ſon ennemi.

Les caracteres de Taxile, d'Axiane & de Cléofile ſont de mêmes foibles & inconſéquents, & toujours gâtés par cette miſérable galanterie qui infectoit alors les romans & le théâtre. Le lieu de la ſcene ne convient pas non plus à la plus

grande partie des acteurs, & ſur-tout à Axiane, dont les intérêts, ſi oppoſés à ceux de Taxile, ne lui permettoient pas de reſter dans le camp de ce roi. Les ſcenes ſont preſque toujours mal liées; les acteurs viennent & s'en vont ſouvent ſans raiſon; & le dénouement n'étant point amené par ce qui le précede, n'a aucun effet. Tout le mérite de cet ouvrage ſe réduit à la ſcene où Épheſtion vient propoſer la paix ou le combat, & à quelques beautés de détail qui ſe trouvent dans le rôle de Porus & d'Axiane. Enfin, ſelon nous, ſi Racine, dans cette piece, a fait quelques progrès pour le ſtyle, il n'en a point fait pour la maniere de conduire une action tragique; & cette ſeconde piece, écrite plus correctement que la premiere, lui eſt bien inférieure pour l'intérêt.

FIN.

REMARQUES
SUR
ANDROMAQUE.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

CE ne ſont plus ici les eſſais d'un jeune auteur qui n'annonce que des diſpoſitions, c'eſt le chef-d'œuvre d'un maître du premier ordre. Quelle diſtance entre Alexandre & Andromaque ! Lorſque Racine voulut ſe plier au goût de ſon ſiecle, il reſta toujours au deſſous de lui-même ; mais lorſqu'il ſuivit ſon ame, & qu'il s'abandonna à ſon penchant, il s'ouvrit une nouvelle carriere, & ſçut ſe placer à côté de Corneille.

Andromaque eſt l'époque où Racine fut intimement lié avec Deſpréaux : quels progrès ne devoit point faire un pareil diſciple entre les mains d'un ſi grand maître ! C'étoit la raiſon qui conduiſoit le ſentiment. Racine dit un jour à Boileau, en parlant de ſa piece d'Alexandre, qu'*il avoit trouvé une facilité ſurprenante à faire ſes vers. Je veux vous apprendre*, dit Boileau, *à faire avec peine des vers faciles, & vous avez aſſez de talent pour*

le ſçavoir bientôt. Racine diſoit que Deſpréaux lui avoit tenu parole, & il avouoit hautement qu'il ne ſe croyoit pas plus redevable du ſuccès de la plupart de ſes pieces aux préceptes d'Horace & d'Ariſtote, qu'aux ſages & judicieux conſeils d'un ami ſi éclairé.

Andromaque fut repréſentée ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, le 10 novembre 1667, c'eſt-à-dire, deux ans après Alexandre; elle ne fut cependant imprimée que vers la fin de 1668. Dans le privilége de cet ouvrage l'auteur ſe qualifie encore *Prieur de l'Épinay*, titre aſſez ſingulier pour un poëte dramatique.

Cette piece eut un ſuccès prodigieux, & fit autant de bruit que le Cid. Quelles eſpérances ne devoit-on pas concevoir d'un auteur qui, à vingt-huit ans, donnoit un pareil ouvrage! On n'héſita plus à croire que Racine étoit fait pour conſoler de la vieilleſſe de Corneille.

Subligny, auteur qui n'eſt connu aujourd'hui que par les critiques qu'il fit contre Racine, mit au jour une comédie, qui n'étoit qu'une ſatyre d'Andromaque. Quoique l'auteur ſe ſoit vanté

que ſa piece avoit été attribuée à Moliere, & qu'il ſe ſoit propoſé de travailler dans le goût de cet illuſtre comique, on ne ſçauroit diſconvenir qu'elle ne ſoit aſſez plate. Elle fut cependant jouée avec quelque ſuccès par la troupe du roi, qui étoit celle de Moliere. Il eſt à remarquer que cette critique fut en France l'origine de ce genre malheureux qu'on appelle parodie.

Ceux qui aiment les anecdotes, apprendront que l'une des repreſentations d'Andromaque coûta la vie à Montfleury, célebre acteur, qui fit de ſi grands efforts pour rendre les fureurs d'Oreſte, qu'il revint chez lui avec une fievre qui l'emporta auſſi-tôt. Ils ſçauront auſſi que Subligny eut une fille qui fut la premiere danſeuſe de l'opéra; car auparavant c'étoit des hommes déguiſés, ainſi qu'il eſt d'uſage dans l'Italie, qui, en danſant, repréſentoient les femmes.

Euripide a fourni à Racine le ſujet & les caracteres principaux de cette piece. L'intrigue & l'action, bien ſupérieures, ſelon nous, à celles du poëte grec, appartiennent entiérement à Racine, qui eut l'art de revêtir ſes caracteres de

couleurs propres aux mœurs françoiſes, ſans cependant altérer trop la vérité hiſtorique. Nous croyons devoir placer ici une analyſe courte & rapide de la tragédie d'Euripide, afin que le lecteur ſoit à portée de juger lui-même ce que Racine a imité du grec, & en quoi il a cru pouvoir lui-même s'en écarter.

PRÉCIS

DE L'ANDROMAQUE

D'EURIPIDE.

PYRRHUS a épouſé Andromaque ſa captive, dont il a un fils nommé Moloſſus; & depuis il a encore épouſé Hermione, fille de Ménélas, dont il n'a point d'enfans. La fécondité d'Andromaque, & la douceur de ſon caractere, forcerent Pyrrhus à lui donner la préférence ſur Hermione, dont les hauteurs l'avoient rebuté. Ce prince étant allé à Delphes pour fléchir Apollon qu'il avoit offenſé, en lui demandant raiſon du meurtre de

ſon pere, Hermione profita de cette abſence pour chercher à perdre ſa rivale. Andromaque, pour éviter la fureur de cette princeſſe, ſe refugie dans le temple de Thétis. C'eſt là qu'elle gémit ſur ſes malheurs paſſés & ſur ceux qu'elle craint. Hermione, pleine d'orgueil, d'emportement & de jalouſie, vient lui annoncer une mort prochaine; elle l'inſulte ſur ſon mariage avec Pyrrhus; elle lui reproche d'avoir oſé entrer dans le lit du meurtrier de ſon époux Hector & de ſon fils Aſtyanax; elle l'accuſe d'avoir employé des philtres pour enchaîner Pyrrhus. Dans ce même moment Ménélas, qui a découvert Moloſſus, le vient préſenter à ſa mere, & la menace de l'égorger en ſa préſence, ſi elle ne ſort de cet aſyle. Andromaque ayant fait inutilement tous ſes efforts pour le fléchir, ſe réſout à ſacrifier ſa vie pour ſauver celle de ſon fils. Pour trouver l'action de Ménélas moins odieuſe qu'elle ne le paroît, il faut ſe tranſporter dans le ſiecle & chez les peuples pour leſquels Euripide écrivoit. Athenes étoit en guerre avec Lacédémone, c'étoit le trait d'une politique aſſez fine d'indiſpoſer

contre Sparte ceux des peuples de la Grece qui avoient pour ſouverains les deſcendants de ce même Moloſſus, perſécuté ſi cruellement par Ménélas.

Pendant que ce roi fait traîner au ſupplice & la mere & l'enfant, Pélée, ayeul de Pyrrhus, arrive & s'oppoſe à cette barbarie. Il s'éleve entre lui & Ménélas une diſpute aſſez vive, qui dégénere bientôt en injures groſſieres. Ménélas, qui n'a aucune autorité dans l'Épire, eſt obligé de céder à Pélée, qui délivre Andromaque. Le roi de Sparte ſe retire, mais en menaçant de venir bientôt, à la tête d'une puiſſante armée, demander raiſon à Pyrrhus des affronts faits à ſa fille. Hermione, déſeſpérée du départ de ſon pere, & craignant le retour de Pyrrhus, prend le parti de ſe donner la mort; mais elle voit tout à coup arriver Oreſte, à qui elle avoit été promiſe avant d'épouſer le fils d'Achille. Elle implore ſon ſecours. Oreſte, qui l'aime toujours, & qui ne vient en Épire que pour l'enlever, profite de cette circonſtance pour la reprendre. Pélée apprend preſqu'en même temps & l'enlevement d'Hermione & la mort de Pyrrhus, tué

dans une ſédition qu'Oreſte avoit fomentée à Delphes. Son corps eſt apporté ſur le théâtre. Pélée ſe livre à l'affliction la plus vive ; mais Thétis vient le conſoler, en lui promettant l'immortalité, & en lui prédiſant que le jeune Moloſſus, reſte du ſang des Éacides, régnera dans la Theſſalie, & aura une longue ſuite de deſcendants. Telle eſt la piece d'Euripide. Ce poëte, plus voiſin que nous des événements qu'il repréſentoit, n'étoit pas le maître, comme Racine, de rien changer à des incidents connus.

PREMIERE PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

MES perſonnages ſont ſi fameux dans l'antiquité, que, pour peu qu'on la connoiſſe, on verra fort bien que je les ai rendus tels que les anciens poëtes nous les ont donnés; auſſi n'ai-je pas penſé qu'il me fût permis de rien changer à leurs mœurs. Toute la liberté que j'ai priſe, ç'a été d'adoucir un peu la férocité de Pyrrhus, que Séneque, dans la Troade, & Virgile, dans le ſecond livre de l'Énéide, ont pouſſée beaucoup plus loin que je n'ai cru le devoir faire; encore s'eſt-il trouvé des gens qui ſe ſont plaint qu'il s'emportât contre Andromaque, & qu'il voulût épouſer une captive à quelque prix que ce fût; & j'avoue qu'il n'eſt pas aſſez réſigné à la volonté de ſa maîtreſſe, & que Céladon a mieux connu que lui le parfait amour. Mais que

faire ? Pyrrhus n'avoit pas lu nos romans ; il étoit violent de ſon naturel ; & tous les héros ne ſont pas faits pour être des Céladons.

Quoi qu'il en ſoit, le public m'a été trop favorable pour m'embarraſſer du chagrin particulier de deux ou trois perſonnes qui voudroient qu'on réformât tous les héros de l'antiquité pour en faire des héros parfaits. Je trouve leur intention fort bonne de vouloir qu'on ne mette ſur la ſcene que des hommes impeccables ; mais je les prie de ſe ſouvenir que ce n'eſt point à moi de changer les regles du théâtre. Horace nous recommande de peindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il étoit, & tel qu'on dépeint ſon fils. Ariſtote, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que les perſonnages tragiques, c'eſt-à-dire, ceux dont le malheur fait la cataſtrophe de la tragédie, ne ſoient ni tout à fait

bons, ni tout à fait méchants. Il ne veut pas qu'ils ſoient extrêmement bons, parce que la punition d'un homme de bien exciteroit plus l'indignation que la pitié du ſpectateur ; ni qu'ils ſoient méchants avec excès, parce qu'on n'a point pitié d'un ſcélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'eſt-à-dire, une vertu capable de foibleſſe, & qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les faſſe plaindre ſans les faire déteſter.

ÉPITRE DÉDICATOIRE
à MADAME.

C'étoit *Henriette-Anne d'Angleterre, premiere femme de Monſieur*, frere unique de Louis XIV, *morte à Saint-Cloud le 30 juin 1670 preſque ſubitement, & en diſant qu'elle étoit empoiſonnée.* Mémoires pour ſervir à l'hiſt. univ. de l'Europe depuis 1600, par le pere d'Avrigni, jéſuite, tom. III.

SECONDE PRÉFACE
de l'Auteur.

Virgile, au troiſieme livre de l'Énéïde.
C'eſt Énée qui parle.

Ayant rangé les côtes de l'Épire, nous relâchâmes dans le port de Chaonie, & nous prîmes le chemin de Buthrote... Ce jour là même, Andromaque offroit des dons funebres... à la cendre d'Hector ſon premier époux. C'eſt là qu'elle appelloit les manes de ſon cher Hector, à qui elle avoit élevé un tombeau de gazon au milieu de deux autels; triſte objet qui entretenoit ſa douleur, & faiſoit ſans ceſſe couler ſes larmes..... Elle baiſſa les yeux, & d'une voix languiſſante elle répondit: « Heu-» reuſe la fille de Priam, immolée ſur le tombeau » d'Achille au pied des murs de Troye! Elle n'a » été le partage d'aucun ennemi, & n'eſt point » entrée, comme captive, dans le lit d'un ſu-

» perbe vainqueur. Mais moi, après la ruine » de Troye, traînée ſur toutes les mers de la » Grece, je me ſuis vue l'objet de l'inſolente » ardeur du fils d'Achille, dont j'étois la » malheureuſe eſclave; épris enſuite des char- » mes d'Hermione, il m'abandonna pour l'é- » pouſer.... Cependant le furieux Oreſte brû- » lant pour cette même Hermione, qui lui » avoit été promiſe, & que Pyrrhus lui enle- » voit, ſurprit ſon rival dans le temple, & » l'aſſaſſina au pied de l'autel ». *Traduction de l'abbé Desfontaines.*

ACTEURS.

La ſcene eſt à Buthrote.

Buthrote ne fut conſtruite que depuis la mort de Néoptoleme, par Andromaque & par Hélénus, qui la bâtirent ſur le plan de l'ancienne Troye. Ils nommerent *porte de Scée* la principale porte, & *Xante*, le petit bras de riviere qui paſſoit dans la plaine. *Virgile, lib. III.*

Effigiem Xanthi, Trojamque videtis
Quam noſtræ fecere manus.

REMARQUES
SUR ANDROMAQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Qu'après plus de ſix mois que je t'avois perdu,
A la cour de Pyrrhus tu me ſerois rendu ?]

Pylade eſt *à la cour de Pyrrhus ſix mois* avant Oreſte, & Oreſte arrive d'Argos, ainſi ils pourront naturellement s'inſtruire, l'un & l'autre, de ce qui s'eſt paſſé en Épire & à Mycene.

On peut encore obſerver qu'Oreſte, dans ces huit premiers vers, inſtruit le ſpectateur du lieu de la ſcene, de ſon nom, & de celui de Pylade. Racine, juſqu'à préſent, ne s'étoit point aſſujetti à cette regle.

Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,
Preſqu'aux yeux de l'Épire, écarta nos vaiſſeaux.]

VARIANTE.

Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,
Preſqu'aux yeux de Mycene, écarta nos vaiſſeaux.

Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes?]

Oreſte tutoye Pylade, & Pylade ne tutoye point Oreſte. Eſt-ce ainſi que doivent ſe traiter deux hommes, dont l'amitié eſt regardée comme le modele du plus parfait attachement? Il nous ſemble qu'il auroit été plus intéreſſant de voir ces deux amis, pleins d'une douce confiance, ſe traiter avec la même familiarité: Racine a voulu, ſans doute, donner par là quelque ſupériorité à Oreſte, afin que ſon rôle frappât davantage.

L'amour me fait ici chercher une inhumaine.]

Ce vers eſt un peu langoureux; il n'annonce pas, d'une maniere aſſez décidée, le ſujet vraiment tragique de la piece.

Par quel charme, oubliant tant de tourments ſoufferts,
Pouvez-vous conſentir à rentrer dans ſes fers?]

On lit dans la premiere édition:

Par quels charmes, après tant de tourments ſoufferts,
Peut-il vous inviter à rentrer dans les fers?

Honteux

Honteux d'avoir pouſſé tant de vœux ſuperflus,
Vous l'abhorriez, &c.]

Racine prend ſans doute *vœux* pour *ſoupirs* : on dit bien *pouſſer des ſoupirs*, mais non pas *pouſſer des vœux*.

Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime.]

On trouve dans quelques éditions :

Ami, n'inſulte point un malheureux qui t'aime.

Toujours de ma fureur interrompre le cours,
Et de moi-même, enfin, me ſauver tous les jours.]

Le poëte a grand ſoin d'éloigner tout ce qui pourroit rendre Oreſte odieux. Il attribue habilement ſa *fureur* à un déſeſpoir amoureux.

Tu ſçais de quel courroux mon cœur alors épris.]

On dit *épris d'amour*, mais on ne dit point *épris de courroux*.

Voulut, en l'oubliant, punir tous ſes mépris.]

Dans la premiere édition, Racine avoit mis :

Voulut, en l'oubliant, venger tous ſes mépris.

Subligny lui reprocha cette expreſſion, & ce grand homme lui ſubſtitua celle-ci.

En ce calme trompeur, j'arrivai dans la Grece.]

VARIANTE.

Dans ce calme trompeur, j'arrivai dans la Grece.

De ſoins plus importants rempliroient ma mémoire.]

Ma mémoire eſt mis ici pour *mon eſprit*.

Tous les critiques ſe ſont récriés contre cette

expreſſion. Nous ne ſçavons pas pourquoi un poëte n'auroit point le privilege de multiplier les ſynonymes de ſa langue.

Me fait courir alors au piege que j'évite.]

On liſoit d'abord :

Me fait courir moi-même au piege que j'évite.

Toute la Grece éclate en murmures confus.]

Plus la Grece eſt en mouvement, & plus l'ambaſſade d'Oreſte eſt importante : plus auſſi il y a d'intérêt dans la piece.

Andromaque trompa l'ingénieux Ulyſſe.]

Ce n'eſt point ici le cas d'appeller *Ulyſſe ingénieux ;* d'ailleurs, ſon nom ôte toute vraiſemblance au fait qu'il s'agiſſoit d'établir.

Je me livre, en aveugle, au tranſport qui m'entraîne.]

Racine avoit mis d'abord :

Je me livre, en aveugle, au deſtin qui m'entraîne.

Mon Hermione encor le tient-elle aſſervi ?]

On ne diroit point aujourd'hui *mon Hermione, ma Zaïre.*

Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi ?]

VARIANTE.

Me rendra-t-il, Pylade, un cœur qu'il m'a ravi ?

Il l'aime : mais enfin cette veuve inhumaine.]

Ici le ſens & la grammaire, dit M. l'abbé d'Olivet, *ne s'accordent point, car le ſens veut que*

ce lui *du troiſieme vers ſoit rapporté à Pyrrhus, & la grammaire, qu'il le ſoit à cette veuve inhumaine.* Mais le ſens eſt trop clair, pour qu'il y ait ici la moindre équivoque.

De ſon fils, qu'il lui cache, il menace la tête.]

On peut voir, dans cette réponſe de Pylade, tous les ſentiments qui animent les acteurs de la piece.

Il y avoit dans la premiere édition :

Il lui cache ſon fils, il menace ſa tête.

Épouſer ce qu'il hait, & perdre ce qu'il aime.]

Avec quel art Pylade inſinue à Oreſte que Pyrrhus peut *épouſer ce qu'il hait, & perdre ce qu'il aime.* Ainſi Oreſte flotte toujours entre l'eſpérance & la crainte.

VARIANTE.

Épouſer ce qu'il hait, & punir ce qu'il aime.

Mais, dis-moi, de quel œil Hermione peut voir
Son hymen différé, ſes charmes ſans pouvoir ?]

Ces vers ſont ainſi dans les premieres éditions :

Mais, dis-moi, de quels yeux Hermione peut voir
Ses attraits offenſés, & ſes yeux ſans pouvoir ?

Subligny reprit, *de quels yeux Hermione peut voir ſes yeux.* Racine ſentit ſa faute, & changea ces deux vers. Le vrai talent eſt docile à la critique.

Et croit que, trop heureux de fléchir sa rigueur,
Il la viendra presser de reprendre son cœur.]

Il faut remarquer ici, que les caracteres des quatre principaux personnages sont annoncés dans cette premiere scene. Pyrrhus tentera tout pour *fléchir* une *veuve inhumaine, ou pour l'épouvanter.* Oreste sera toujours incertain s'il doit *chercher la vie ou la mort.* Hermione dédaignée, se flattera toujours que Pyrrhus *la viendra presser de reprendre son cœur;* & l'on verra que les caracteres une fois annoncés, ne se démentiront point dans la piece.

On lit ainsi le premier de ces deux vers dans la premiere édition :

Et croit que, trop heureux d'appaiser sa rigueur, *&c.*

Hé bien, va donc disposer la cruelle.]

Les acteurs ne viennent & ne s'en vont point sans sujet; ils sont même chargés de soins qui les occupent hors de la scene.

SCENE II.

SOUFFREZ que j'ose ici me flatter de leur choix.]

Ce vers étoit ainsi dans la premiere édition :

Souffrez que je me flatte en secret de leur choix.

Subligny reprocha à Racine que cet *en secret* étoit un galimatias; il demanda aussi à qui se

rapportoit le mot de *choix*: Racine profita de la premiere obſervation, & dédaigna la ſeconde.

Hector tomba ſous lui, Troye expira ſous vous.]

Subligny vouloit qu'on mît : *Hector expira ſous lui, Troye tomba ſous vous.* Il ne ſentit pas que c'étoit par cette heureuſe tranſpoſition que l'on donne de la vie à la poéſie.

Ne vous ſouvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector? &c.]

Sénéque, dans ſa Troade, fait ainſi parler Ulyſſe :

Je ne ſuis, dit-il, *que l'interprete de la volonté des Grecs, qui demandent la mort du fils d'Hector, arrêtée depuis long-temps par les décrets du deſtin; tant qu'il vivra, ils ne croiront pas pouvoir compter ſur une paix durable. L'inquiétude les forcera d'être toujours ſur leurs gardes.* Acte III. ſcene I.

Et qui ſçait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre? Peut-être dans nos ports nous le verrons deſcendre, &c.]

Pradon, qui ſe félicitoit, dans ſes préfaces, d'avoir traité les mêmes ſujets que Racine, a beaucoup imité l'Andromaque de ce poëte dans ſa Troade. On y voit une ſcene entre Ulyſſe & Pyrrhus très-ſemblable à celle-ci. Ulyſſe dit à peu près les mêmes choſes qu'Oreſte. Dans cet endroit, par exemple :

Cet enfant peut un jour reſſembler à ſon pere;
Tout ce qu'Hector a fait, ſon fils le pourroit faire.

C'eſt la crainte des Grecs ; ils demandent ce fils
Pour le ſacrifier au repos du pays.

Si nous ne craignions de fatiguer le lecteur, nous citerions encore la réponſe de Pyrrhus, où les mêmes idées ſe rencontrent encore, défigurées par la touche barbare de ce miſérable copiſte.

Tel qu'on a vu ſon pere, embraſer nos vaiſſeaux,
Et, la flamme à la main, les ſuivre ſur les eaux.]

Idée empruntée de Virgile :

Hei mihi qualis erat ! quantùm mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis,
Vel Danaûm Phrygios jaculatus puppibus ignes !

Hélas, dans quel état je le voyois ! qu'il étoit différent de lui-même ! ce n'étoit plus cet Hector qui, vainqueur de Patrocle & chargé des dépouilles d'Achille, revenoit triomphant d'embraſer la flotte des Grecs.

Sénèque, dans ſa Troade, *acte III. ſcene premiere*, a, ſuivant ſa coutume, employé ſix vers pour rendre la même idée.

Vous-même, de vos ſoins craignez la récompenſe.]

Oreſte ſçait bien que ce n'eſt point par un ſentiment de crainte qu'il peut gagner le fils d'Achille. *Il demande tout, pour ne rien obtenir.*

Et que, dans votre ſein, ce ſerpent élevé.]

Image ſouvent employée, dont Eſchyle paroît avoir fait uſage le premier. *Clytemneſtre croit en ſonge réchauffer dans ſon ſein & allaiter un ſerpent, qui au lieu de lait, lui tire du ſang.* Les Coëphores.

Seigneur, tant de prudence entraîne trop de ſoin,
Je ne ſçais point prévoir les malheurs de ſi loin.]

Penſée conforme à la doctrine des Grecs ſur la fatalité. Dans Eſchyle, Agamemnon dit à peu près la même choſe : *En voulant pénétrer dans les profondeurs de l'avenir, on ne fait qu'accroître ſes tourments.*

Je ſonge quelle étoit autrefois cette ville.]

Et les huit vers ſuivants.

L'idée de ce morceau paroît tirée de Sénéque, *acte III. ſcene III.* C'eſt Andromaque qui parle : *Vous craignez*, dit-elle, *qu'Aſtianax ne releve les murs de Troye que vous avez embraſée ; cette ville eſt ſans eſpoir, ſi elle n'a point d'autre reſſource que lui.*

Tout le raiſonnement de Pyrrhus eſt de la plus grande force, & rien n'eſt dit avec plus de préciſion, plus d'élégance, plus d'harmonie, & avec des images plus vives.

Sous tant de morts, ſous Troye, il falloit l'accabler.]

Cette raiſon paroît un peu foible, elle gâte ce beau morceau, & pour ſentir combien il eſt aiſé à Oreſte d'y répondre, il ne faut que ſe rappeller ces quatre vers :

J'apprends que, pour ravir ſon enfant au ſupplice,
Andromaque trompa l'ingénieux Ulyſſe ;
Tandis qu'un autre enfant, arraché de vos bras,
Sous le nom de ſon fils, fut conduit au trépas.

Tout étoit juſte alors. La vieilleſſe & l'enfance, &c.]

Imitation de Séneque : *acte II. ſcene 11.*

J'aurois, dit Agamemnon, *empêché la ruine de Troye, ſi la fureur qui nous animoit, & qu'irritoit encore l'ardeur avec laquelle on repouſſoit nos coups, avoit pu recevoir le moindre frein. Mais comment uſer modérément d'une victoire qu'on a remportée dans la nuit ? Les cruautés que nous avons exercées ſont le crime de la fortune & le triſte effet des ténebres. Épargnons maintenant ce qui reſte de Troye, notre vengeance doit être ſatisfaite. Je ne permettrai pas*, ajoutoit-il, *qu'on commette un nouveau crime, & qu'on immole de ſang froid la fille d'un roi, pour appaiſer des cendres inſenſibles ; cet attentat retomberoit ſur moi. C'eſt commettre le crime, que de ne pas s'y oppoſer lorſqu'on en a le pouvoir.*

Mais que ma cruauté ſurvive à ma colere !]

Quoique ce ſentiment de généroſité ne ſoit inſpiré à Pyrrhus que par l'amour qu'il a pour Andromaque, il n'en fait pas moins de plaiſir.

Oui, les Grecs, ſur le fils, perſécutent le pere.]

M. l'abbé d'Olivet reprend ce vers ; il voudroit qu'il y eût *dans le fils*, au lieu de *ſur le fils* : il a raiſon au tribunal de la grammaire ; mais ſi l'on aſtreint la poéſie dans les entraves les plus étroites des regles de la ſyntaxe, il faut renoncer à écrire en vers :

Oui, les Grecs, dans le fils, perſécutent le pere

nous choque davantage que:

Oui, les Grecs, ſur le fils, perſécutent le pere.

Hector en profita, Seigneur; &, quelque jour.]

On lit dans la premiere édition:

Hector en profita, Seigneur; &, en ce jour.

SCENE III.

AINSI vous l'envoyez aux pieds de ſa maîtreſſe?]

Le caractere de Phœnix eſt la prévoyance; celui de Pyrrhus, au contraire, eſt la ſécurité: d'ailleurs, les craintes de Phœnix préparent inſenſiblement les ſpectateurs aux excès où ſe portera Oreſte. Racine ne fait point de ſcene inutile; & celle-ci, toute dénuée qu'elle paroît d'ornements, eſt eſſentielle à l'enſemble de la piece.

SCENE IV.

ME cherchiez-vous, Madame?]

Dans preſque toutes nos tragédies, dont le ſujet eſt grec ou romain, les acteurs s'appellent *Seigneur* ou *Madame*. C'eſt manquer au coſtume; les Grecs & les Romains ne connoiſſoient point cette maniere de parler, qui ne devroit être employée que dans un ſujet françois. Les per-

ſonnages, chez Corneille, s'appellent le plus ſouvent par leurs noms.

On ſe reſſouviendra que dans les langues grecque & romaine tout le monde ſe tutoyoit. Nous n'avons conſervé cet uſage que pour la poéſie plus élevée. Dans une ode on dit fort bien *toi*, en s'adreſſant à dieu & au roi.

La Motte s'eſt ſervi aſſez ridiculement de cette façon de parler dans ce vers :

Taiſez-vous, me dis-tu, prince.

Un eſpoir ſi charmant me ſeroit-il permis?]

Il faut obſerver ici avec quel art Racine a ſçu conduire ſes pieces. Oreſte vient de preſſer Pyrrhus, au nom des Grecs, de livrer Aſtyanax ; & ſa mere Andromaque arrive, & lui montre combien cet enfant lui eſt cher. Toutes ces ſituations paroiſſent combinées avec eſprit ; elles ne ſont qu'une marche naturelle des paſſions.

Puiſqu'une fois le jour vous ſouffrez que je voie
Le ſeul bien qui me reſte & d'Hector & de Troye.]

Le caractere d'Andromaque eſt bien mieux développé chez Racine que dans Euripide. En rappellant ſans ceſſe le ſouvenir d'Hector & de Troye, elle déſeſpere Pyrrhus, & elle s'en fait aimer davantage. Tout ce qu'elle dit eſt admirable par la vérité, par le ſentiment, & par cette grace qui n'a été donnée qu'à Racine.

Je ne l'ai point encore embraſſé d'aujourd'hui.

C'eſt le ſentiment ſeul qui dicte de pareils vers. On applaudiſſoit avec tranſport à ceux où l'ame

fiere & penſante de Corneille s'exprimoit en traits de feu; mais on ne connoiſſoit point encore ces vers tendres & touchants qui ſemblent, pour ainſi dire, couler du cœur. Nous ne liſons ſouvent Homere & Virgile, que parce qu'ils ſont les peintres des paſſions, & que les hommes de tous les temps & de tous les lieux ſe reconnoiſſent dans les images qu'ils ont tracées; au lieu qu'on lit très-peu Pindare & Lucain, parce que l'imagination flatte moins que le ſentiment.

Digne objet de leur crainte!
Un enfant malheureux, &c.]

Andromaque répond, dans Séneque, à peu près la même choſe:

C'eſt donc là, dit-elle, *l'effroi de vos mille vaiſſeaux, un enfant.*

Hélas! on ne craint point qu'il venge un jour ſon pere;
On craint qu'il n'eſſuyât les larmes de ſa mere.]

Ces deux vers ſont très-beaux & pleins de ſentiments. Il eſt fâcheux que la contrainte du vers ait obligé Racine de mettre *eſſuyât* au lieu d'*eſſuye*; c'eſt une regle de notre grammaire, que le verbe qui précede la conjonction *que* étant au préſent de l'indicatif, le verbe ſuivant doit être auſſi au préſent du ſubjonctif, & non à l'imparfait.

Racine fait dire ici à Andromaque tout le contraire de ce qu'elle dit dans Euripide: *Il me reſtoit un fils, on me l'arrache, & on l'im-*

mole. On en veut moins à ma vie qu'à la ſienne; on craint ſa vengeance.

Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés?]

Ce vers ſe reſſent encore de la galanterie qui avoit tenu ſi long-temps ſur la ſcene la place de la véritable paſſion.

Faut-il qu'un ſi grand cœur montre tant de foibleſſe!]

Cette réponſe admirable intéreſſe vivement le ſpectateur en faveur d'Andromaque.

Captive, toujours triſte, importune à moi-même,
Pouvez-vous ſouhaiter qu'Andromaque vous aime?]

Captive, qui ſe rapporte à Andromaque, paroît être le nominatif de *vous*, qui ſe rapporte à Pyrrhus. Cette conſtruction n'eſt pas fort exacte aux yeux des grammairiens, mais elle a de la grace aux yeux des poëtes.

Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés,
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés?]

Ces vers étoient ainſi dans les premieres éditions :

Que feriez-vous d'un cœur infortuné,
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamné?

Hé quoi, votre courroux n'a-t-il pas eu ſon cours?
Peut-on haïr ſans ceſſe, & punit-on toujours?]

Cette penſée, que Racine a ſi heureuſement tranſportée dans la bouche de Pyrrhus, paroît lui avoir été ſuggérée par un paſſage

de l'Ajax furieux de Sophocle. Il y s'agit de la ſépulture de ce héros, ſur laquelle les Grecs étoient partagés. Ulyſſe, qu'il avoit le plus offenſé, prend ſon parti; il repréſente à Agamemnon que ſa haine a aſſez duré, & qu'il eſt indigne d'un héros d'étendre le reſſentiment d'une injure au-delà de la mort de ſon ennemi. *Je ne l'ai haï*, dit-il, *qu'autant que je l'ai pu faire ſans crime.*

Séneque, dans ſon Hercule furieux, *acte II. ſcene III.* a tourné cette idée en maxime.

Mais que vos yeux ſur moi ſe ſont bien exercés! Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont verſés!]

Des yeux qui ſe ſont bien exercés ſur quelqu'un, & qui vendent bien cher les pleurs qu'ils ont verſés: on ſent combien toutes ces idées ſont précieuſes.

De combien de remords m'ont-ils rendu la proie? Je ſouffre tous les maux que j'ai faits devant Troye.]

L'amour peut bien exagérer, mais il ne peut comparer ſes tourments à ceux d'une ville embraſée; & cette idée, ſi peu naturelle, eſt continuée dans les deux vers ſuivants, que l'on a toujours juſtement repris comme un *concetto* indigne de la majeſté de la tragédie & du goût excellent de Racine.

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.]

Le mot de *feux* eſt ici au propre & au figuré; il n'y a aucun rapport entre les *feux* réels & les *feux* imaginaires de l'amour.

Madame ; dites-moi ſeulement que j'eſpere,
Je vous rends votre fils, & je lui ſers de pere.]

Les douze vers qui précédent ne nous paroiſſent pas dignes de ceux qui les ſuivent; il ſemble que le poëte y ait plus cherché l'eſprit que le ſentiment; nous croyons que ce couplet eût été plus ſimple & plus noble, ſi après ce vers,

Peut-on haïr ſans ceſſe, & punit-on toujours?

Pyrrhus eût continué :

Madame, dites-moi ſeulement que j'eſpere;

en retranchant les autres qui ne diſent rien : le ſens ne ſeroit point interrompu.

Dans ſes murs relevés, couronner votre fils.]

Le fils d'Achille *relever les murs* de Troye! Tel eſt le délire des paſſions.

Et le puis-je, Madame? Ah, que vous me gênez!]

M. de Voltaire a ſouvent repris dans Corneille de ſemblables expreſſions. Cette réponſe eſt encore ſur le même ton que la précédente. Les beaux vers que débite Andromaque ne font que mieux ſentir le défaut de ces douceurs amoureuſes qui rempliſſent le rôle de Pyrrhus; ne pourroit-on pas dire que ce prince parle un peu en petit-maître dans ces deux vers :

Ah, qu'un ſeul des ſoupirs, que mon cœur vous envoie,
S'il s'échappoit vers elle, y porteroit de joie!

Je ſçais que de mes vœux on lui promit l'empire.]

L'empire de mes vœux eſt un peu obſcur.

Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.]

Cette note eſt purement grammaticale : mais il eſt néceſſaire d'obſerver qu'on ne s'arrête pas *dans* un ſentiment, *dans* une penſée, *dans* un deſir ; mais *à* un ſentiment, *à* une penſée, &c.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

C'EST dans cette ſcene que la duplicité d'action ſe fait ſentir. Juſqu'à préſent il n'a été queſtion que d'Andromaque & de ſon fils, & maintenant c'eſt de l'amour d'Oreſte, de Pyrrhus & d'Hermione qu'il s'agit.

Je fais ce que tu veux. Je conſens qu'il me voie; Je lui veux bien encore accorder cette joie.]

Le ſpectateur deſire avec impatience de voir comment Hermione recevra Oreſte; cette réception va ſe faire devant lui. Voilà le grand art d'un poëte tragique, de faire deſirer au ſpectateur des ſcenes qui ſervent à développer une ſituation difficile à traiter.

Mais, ſi je m'en croyois, je ne le verrois pas.]

Ce vers eſt une adroite préparation à la cataſtrophe.

Eſt-ce là, dira-t-il, cette fiere Hermione? &c.]

Hermione eſt ici, comme dans Euripide, fiere, emportée & jalouſe. Elle ne craint de voir Oreſte, que parce qu'il ſera témoin de ſon humiliation; & ſa fierté s'imagine encore

que Pyrrhus reviendra à elle *la preſſer de reprendre ſon cœur.*

Vous croyez qu'un amant vienne vous inſulter ?]

On lit ainſi ce vers dans pluſieurs éditions. Il eſt clair que, pour ôter une faute de grammaire qui s'y trouveroit, il faut mettre une interrogation, & dire :

Croyez-vous qu'un amant vienne vous inſulter ?

Pyrrhus a commencé ; faites au moins le reſte. Pour bien faire, il faudroit que vous le prévinſſiez.]

La Motte a repris ce dernier vers comme indigne du dialogue tragique, même dans la bouche d'une confidente. *Faites au moins le reſte*, a le même défaut.

Ah ! laiſſe à ma fureur le temps de croître encore !]

Voilà de ces fineſſes de ſentiment que Racine ſeul a exprimées, & que tout le monde ſent. Ce délai, qu'Hermione demande, peint bien une amante qui craint de ſe venger à l'inſtant même qu'elle menace.

Fuyons..... Mais ſi l'ingrat rentroit dans ſon devoir ;
Si la foi, dans ſon cœur, retrouvoit quelque place ;
S'il venoit, à mes pieds, me demander ſa grace ;
Si ſous mes loix, Amour ! &c.]

Hermione, dans toutes ſes irréſolutions, ne perd rien de ſa fierté.

Ce tour eſt emprunté de Corneille ; mais il eſt bien ſupérieur à ce qui lui a ſervi de modele.

Ariſtie, en parlant de Pompée, dit à Sertorius :

Vous ſçavez à quel point mon courage eſt bleſſé ;
Mais s'il ſe dédiſoit d'un outrage forcé,
S'il chaſſoit Emilie, & me rendoit ma place.

Act. I. ſcen. II.

Vous penſez que des yeux, toujours ouverts aux larmes,
Se plaiſent à troubler le pouvoir de vos charmes?]

VARIANTE.

Penſez-vous que des yeux, toujours ouverts aux larmes,
Songent à balancer le pouvoir de vos charmes?

Dans Euripide, Hermione reproche à Andromaque d'employer des philtres pour lui enlever le cœur de ſon époux. La réponſe de Cléone eſt la même que celle d'Andromaque chez le poëte grec.

On peut encore remarquer que Racine a mis plus de nobleſſe qu'Euripide dans les hauteurs d'Hermione.

Contre un amant qui plaît, pourquoi tant de fierté?]

On liſoit dans la premiere édition :

Pourquoi tant de froideur? pourquoi cette fierté?

Hélas! pour mon malheur, je l'aî trop écouté!]

Hermione ne fait point attention à ce que dit

ſa confidente, elle ne ſuit que ſa paſſion; elle ne voit que Pyrrhus, & Pyrrhus infidelle.

Sur la foi d'une amour ſi ſaintement jurée ?]

Racine fait ſouvent *amour* du féminin; l'uſage contraire a prévalu.

Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie.]

Tous ces nominatifs accumulés ſont le véritable langage de la paſſion. Quelle force! quelle vivacité! C'eſt le ſentiment qui a droit d'enfanter des tours auſſi hardis. Malheur à ceux qui ne cherchent que l'exactitude, lorſqu'ils doivent ſentir!

SCENE II.

Vous faſſe ici chercher une triſte princeſſe ?]

On trouve dans la premiere édition, à la place de ce vers, celui-ci:

Ait ſuſpendu les ſoins dont vous charge la Grece.

Que tous mes pas vers vous ſont autant de parjures.]

Cette penſée nous ſemble un peu tirée. Les ſix vers ſuivans ſont admirables.

J'ai mendié la mort chez des peuples cruels.]

Alluſion au danger qu'Oreſte courut d'être immolé en Tauride par ſa ſœur Iphigénie.

Ils m'ont fermé leur temple.]

Racine, ſelon nous, auroit dû s'arrêter là. Les deux vers ſuivants ne ſont qu'un jeu de mots puérile, qui n'ajoute rien aux précédents.

Le reſte de ce couplet ſe reſſent de ce ton langoureux & fade, maintenant banni de la tragédie.

Enfin je viens à vous ; & je me vois réduit
A chercher, dans vos yeux, une mort qui me fuit, &c.]

On ne peut s'empêcher de convenir que, dans cette piece, Oreſte ne joue un rôle fort déſagréable. C'eſt ſans doute à la ſituation où il ſe trouve, qu'on doit attribuer les plaintes peu naturelles qu'il fait à Hermione dans cette premiere entrevue. Il s'exhale en jeux d'eſprit, qui ne reſſemblent point au ſentiment. Il a déjà dit :

Je ſçais
Que tous mes pas vers vous ſont autant de parjures.

Il dit ici :

Je me vois réduit
A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.
Mon déſeſpoir n'attend que leur indifférence.
. . . . . .
Madame, c'eſt à vous de prendre une victime,
Que les Scythes auroient dérobée à vos coups,
Si j'en avois trouvé d'auſſi cruels que vous.

Ces vers ſont dans le goût de Séneque. Ce

n'étoit pas ainſi que devoit s'exprimer *le furieux Oreſte.*

Ces traits de faux bel-eſprit ont toujours défiguré nos anciennes tragédies. Corneille les accrédita ; & Racine, quoique né pour ſentir l'heureuſe ſimplicité des Grecs, fut entraîné par l'exemple.

Quittez, Seigneur, quittez ce funeſte langage ; A des ſoins, &c.]

A la place de ce vers & des trois ſuivants, on liſoit dans la premiere édition :

Non, non, ne penſez pas qu'Hermione diſpoſe
D'un ſang ſur qui la Grece aujourd'hui ſe repoſe.
Mais, vous-même, eſt-ce ainſi que vous exécutez
Les vœux de tant d'États que vous repréſentez ?
Faut-il que d'un tranſport, *&c.*

Subligny objecta qu'on *n'exécutoit* pas des *vœux*, & Racine fit cet heureux changement.

Ainſi donc, tout prêt à le quitter, &c.]

Au lieu de ce vers & des ſuivants, Racine en avoit fait quatre autres, qui joignoient au défaut de l'obſcurité, celui d'être une ſuite inſoutenable d'antitheſes & de jeux de mots :

Ainſi donc, il ne me reſte rien
Qu'à venir prendre ici la place du Troyen.
Nous ſommes ennemis, lui des Grecs, moi le vôtre ;
Pyrrhus protege l'un, & je vous livre l'autre.

Hermione reprenoit ainſi dans la premiere édition :

Hé quoi, dans vos chagrins, ſans raiſon affermi,
Vous croirez-vous toujours, Seigneur, mon ennemi ?
Quelle eſt cette rigueur, &c.

Oui, c'eſt vous, dont l'amour naiſſant avec leurs charmes,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes.]

Hermione doit-elle parler ainſi d'elle-même ? que veut dire *le pouvoir des armes de mes yeux ?* Cette expreſſion précieuſe eſt échappée à Racine dans la chaleur de la compoſition.

Le cœur eſt pour Pyrrhus, & les vœux pour Oreſte.]

Il faudroit, *les vœux ſont pour Oreſte ;* mais Racine ne manque à la grammaire, ni par ignorance, ni par diſtraction ; c'eſt une noble liberté qui le fait s'élever au deſſus des regles. Ces hardieſſes donnent plus de préciſion, de vivacité, & de force à la phraſe.

[*Car enfin il vous hait.*]

Le diſcours d'Oreſte nous ſemble un peu dur.

Vos yeux n'ont pas aſſez éprouvé ma conſtance !
Je ſuis donc un témoin de leur peu de puiſſance !]

La *puiſſance* des *yeux*, la *conſtance* d'un amant : ces expreſſions ne trouvent guere place que dans l'élégie, ou quelquefois dans le madrigal.

Nous trouvons qu'Oreſte en veut un peu trop aux *beaux yeux* d'Hermione. Il a déjà dit qu'il *cherchoit* la *mort dans ſes yeux*, que les yeux

d'Hermione *éprouvoient ſa conſtance*, que ces mêmes *yeux* voudroient *bien voir* Pyrrhus *mépriſer leur pouvoir comme* Oreſte, c'eſt-à-dire, auſſi peu qu'Oreſte. En mettant ainſi en proſe les beaux vers de Racine, c'eſt quelquefois le moyen d'appercevoir des négligences que déroboit la magie du ſtyle.

Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.]

Faire parler des *yeux*. Les *faire parler dans tous les cœurs*; voilà des hardieſſes, ſans doute : le grammairien les condamne, le ſentiment les juſtifie.

Songez quelle honte pour nous,
Si d'une Phrygienne il devenoit l'époux.]

Dès qu'Oreſte paroît embraſſer le parti qu'Hermione lui propoſe, elle trouve des obſtacles à ſon exécution; à meſure qu'Oreſte détruit ſes raiſons, elle en fait naître d'autres plus fortes. Chaque ſcene doit conduire par gradation à la fin de l'acte, & chaque acte à la fin de la piece; mais dans chaque ſcene il faut encore une gradation particuliere, qui conſiſte dans la force des raiſons & des ſentiments.

Seigneur, je le vois bien, votre ame prévenue
Répand ſur mes diſcours le venin qui la tue.]

Une *ame prévenue* qui *répand ſur* des *diſcours le venin qui la tue*. On voit aiſément ce que l'auteur a voulu dire; mais la maniere dont ſon idée eſt exprimée, eſt à la fois obſcure & de mauvais goût.

Enfin, qu'il me renvoie, ou bien qu'il vous le livre.]

Comment Oreſte va-t-il ſe tirer de ce pas difficile? Comme amant, il eſt intéreſſé à prendre un parti qu'il doit rejetter comme ambaſſadeur.

SCENE III.

Il n'a devant les yeux que ſa chere Troyenne.]

Sa chere Troyenne eſt une de ces expreſſions fades, dont Racine fait trop ſouvent uſage.

Ce monologue, qui ne paroît pas intéreſſant par lui-même, ſert à faire ſortir davantage la ſcene ſuivante.

SCENE IV.

Et l'on vous va, Seigneur, livrer votre victime.]

Quelle révolution pour Oreſte! C'eſt là un vrai coup de théâtre, non tel que ceux qu'on admire aujourd'hui, mais tel que le génie ſeul peut en inventer, & dont la ſcene ſe paſſe dans le cœur.

Il ſembloit qu'un ſpectacle ſi doux
N'attendit en ces lieux qu'un témoin tel que vous.]

Pyrrhus ne peut ignorer l'amour d'Oreſte pour

pour Hermione. Il a dit, dans la troiſieme ſcene du premier acte :

On dit qu'il a long-tems brûlé pour la princeſſe ».

&, quelques vers plus loin :

Ah, qu'ils s'aiment, Phœnix ! J'y conſens. Quelle parte.

Que, charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte ».

Ici, ce prince brave Oreſte ſans aucune raiſon, ſans aucun intérêt. L'ironie qu'il emploie n'eſt pas moins déplacée qu'elle n'eſt amère : il paroît que le poëte n'a eu égard qu'à l'effet de la ſituation, ſans s'attacher aux convenances.

SCENE V.

HÉ bien, Phœnix, l'amour eſt-il le maître ?]

Rien de plus naturel & de mieux imaginé que cette irréſolution de Pyrrhus, qui croit avoir triomphé de ſa paſſion : ces dépits, ces retours de tendreſſe, cette indifférence ſi mal déguiſée ; tout cela eſt une excellente analyſe d'un cœur amoureux. Cependant nous remarquerons que le développement de cette ſcene & des ſentiments de Pyrrhus n'eſt ſouvent pas aſſez noble.

Louis Racine rapporte que Boileau lui avoua un jour qu'*il avoit long-temps admiré cette ſcene*,

& qu'il avoit depuis changé de ſentiment, ayant reconnu qu'elle ne s'accordoit point avec la majeſté du cothurne.

Rouſſeau, qui étoit le diſciple de Boileau, dit à peu près la même choſe dans une de ſes lettres à M. Broſſette : *J'ai toujours*, dit-il, *condamné cette ſcene en l'admirant, parce que, quelque belle qu'elle ſoit, elle eſt plutôt dans le genre comique ennobli, que dans le genre tragique.* Nous ſeroit-il permis d'oppoſer notre avis au ſentiment de ces deux grands hommes ? N'eſt-il pas un point où les deux genres ſe touchent, & même ſe confondent ? N'eſt-il pas des occaſions où la comédie s'éleve au ton de la tragédie ? (La ſcene où le Miſantrope revient aux pieds de ſa maîtreſſe eſt digne de la majeſté du cothurne.) N'eſt-il point des ſituations où la tragédie s'abaiſſe au point où la comédie s'éleve ? Il eſt vrai que dans le tragique il faut que tout ſoit noble ; mais cette nobleſſe conſiſte alors dans le choix des expreſſions. Par exemple, lorſque Phœnix dit :

Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus.

le parterre ſourit ordinairement, parce que cette réflexion, ainſi exprimée, jette du ridicule ſur l'opiniâtreté de Pyrrhus à parler toujours de celle qu'il veut oublier. Mais lorſque ce même Phœnix dit :

Quoi ! toujours Andromaque occupe votre eſprit !

on ne rit plus, parce que le confident n'a point

ici l'air de railler Pyrrhus. Au surplus, ce n'est qu'un doute que nous offrons au public, c'est à lui à décider.

Ah ! je vous reconnois ; & ce juste courroux.]

Racine a retranché ici les quatre vers suivants :

Et qui l'auroit pensé, qu'une si noble audace,
D'un long abaissement prendroit si-tôt la place ;
Que l'on pût si-tôt vaincre un poison si charmant ?
Mais Pyrrhus, quand il veut, sçait vaincre en un moment.
Ce n'est plus, *&c.*

Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vu soumis,
Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.]

Un *cœur aussi fier* qu'on l'a *vu soumis*, qui *croit avoir vaincu mille ennemis* dans *l'amour*, offre plutôt en cet endroit une subtilité qu'un sentiment.

C'est Hector, disoit-elle, en l'embrassant toujours ;
Voilà ses yeux, sa bouche, & déjà son audace, &c.]

Vers imités de Virgile :

O mihi sola mei super Astyanactis imago !
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

On trouve la même imitation dans Pradon ; mais pour faire juger de la façon dont elle est rendue, nous ne citerons que ce vers :

Je voyois . . .
Mon Hector tout entier éclater sur son front.

Il ne l'aime que trop.]

Voilà, ſelon nous, un trait de génie. Pyrrhus, rebuté par les rigueurs d'Andromaque, ſe détermine à épouſer Hermione. Son confident ſoupçonne qu'Oreſte en eſt aimé. Pyrrhus ne l'écoute point, il ne voit qu'Andromaque, il n'eſt occupé que de l'impreſſion que peut faire ſur elle ſon mariage avec Hermione.

Crains-tu pour ma colere un ſi foible combat? &c.]

Nous remarquerons que cette ſcene eſt le pendant de la premiere de cet acte. Hermione montre à ſa confidente les mêmes ſentiments que Pyrrhus fait voir à Phœnix. Nous allons les rapprocher.

HERMIONE *a dit:*

Si je le hais, Cléone! il y va de ma gloire.

& PYRRHUS *dit:*

Moi, l'aimer? Une ingrate,
Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte.

HERMIONE.

Ah! laiſſe à ma fureur le temps de croître encore.
Contre mon ennemi laiſſe-moi m'aſſurer.

PYRRHUS.

Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il faut lui dire.
Ma colere à ſes yeux n'a paru qu'à demi.
Elle ignore à quel point je ſuis ſon ennemi, *&c.*

HERMIONE.

Crois que je n'aime plus. Vante-moi ma victoire.
Crois que, dans ſon dépit, mon cœur eſt endurci;
Hélas! &, s'il ſe peut, fais-le moi croire auſſi.

PYRRHUS.

Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire.
D'aujourd'hui ſeulement je jouis de ma gloire;
Et mon cœur, auſſi fier que tu l'as vu ſoumis,
Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis, *&c.*

Quelle fécondité d'imagination il faut avoir pour revêtir de nuances ſi différentes des ſentiments qui ſont les mêmes pour le fond!

Faut-il livrer ſon fils? Faut-il voir Hermione?]

Pyrrhus vient de dire: *j'abandonne ſon fils;* & maintenant il héſite à le faire. Ces flux & reflux ſont le vrai caractere des paſſions violentes, & conſéquemment le vrai reſſort de la tragédie.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IL faut que je l'enleve, ou bien que je périſſe.]

Voilà un vers bien tragique, il annonce un dénouement ſanglant.

Diſſimulez. Calmez ce tranſport inquiet.]

On liſoit d'abord:

Faites taire, Seigneur, ce tranſport inquiet.

Et quel étoit le fruit de cet emportement?]

VARIANTE.

Et quel ~~étoit~~ le fruit de ſon emportement?

Laſſé de ſes trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, fuyez la pour jamais.]

On liſoit dans les premieres éditions:

Laſſé de ſes trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois.

L'hémiſtiche du premier vers eſt un peu dur. Cette remarque doit ſervir à montrer combien on doit être ſur ſes gardes en écrivant, puiſque Racine, le poëte le plus exact, a quelquefois laiſſé échapper des incorrections.

Et que ſes yeux cruels, à pleurer condamnés,
Me rendent tous les noms que je leur ai donnés.]

Comment des *yeux* peuvent-ils *rendre* des *noms* qu'on *leur* a *donnés?*

Mon innocence enfin commence à me peſer.]

Ce vers, & les deux ſuivants, peignent bien Oreſte en proie à une ſombre mélancolie, toujours occupé de deſſeins funeſtes, & prévenu qu'un mauvais deſtin le pourſuit. De plus, ces vers préparent très-bien la cataſtrophe.

Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te ſéduit.]

VARIANTE.

Cher Pylade, crois-moi, mon tourment me ſuffit.

Allons de tous vos Grecs encourager le zele.]

Ce vers annonce ce qui doit occuper Pylade juſqu'à la fin de la piece, lequel ne reviendra qu'à la derniere ſcene du cinquieme acte, pour dire, *il faut partir;* & alors Pyrrhus ſera aſſaſſiné. Racine a très-bien fait d'éloigner Pylade; ſa préſence n'auroit fait que refroidir les belles ſcenes entre Hermione & Oreſte.

SCENE II.

Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer.]

Hermione n'a point à ſe plaindre d'Oreſte; la réponſe qu'elle lui fait eſt une ironie ſanglante & inutile.

Que ſa flamme attendroit ſi tard pour éclater?
Qu'il reviendroit à moi, quand je l'allois quitter?]

Hermione n'écoute point Oreſte, & cependant elle ne laiſſe point de lui répondre indirectement.

Ah! que vous ſçaviez bien, cruelle.... Mais, Madame.]

A travers cette réponſe modérée, la fureur d'Oreſte n'en perce pas moins, mais avec la décence la plus réguliere; s'il s'emportoit devant Hermione, le ſpectateur ſe révolteroit contre lui. Les déſeſpoirs amoureux ne réuſſiſſent au théâtre que dans les rôles de femme.

SCENE III.

T'ES-TU fait raconter
Le nombre des exploits?.... Mais qui les peut compter!]

Quoique cette réticence ne faſſe pas un grand effet, elle n'eſt pas ici repréhenſible; nous

croyons cependant devoir remarquer qu'on hasarde trop cette figure dans nos tragédies modernes, où souvent elle n'est rien moins qu'une beauté. Elle doit être nécessaire, & non amenée par la contrainte du vers ou la gêne de la rime. Virgile en a usé modérément, & ces figures sont toujours chez lui très-bien placées. On connoît le *Quos ego*.... Racine lui-même en a fait de fort belles, entr'autres celle où Monime dit à Mithridate, en parlant de Xipharès :

Nous nous aimions... Seigneur, vous changez de visage.

Acte IV. scene v.

SCENE IV.

PAR une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendoient s'adresser.]

VARIANTE.

Par les mains de son pere, hélas ! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendoient s'adresser.

Ces vers sont très-beaux par le sentiment qui y regne, mais ils pechent par l'expression. Que signifie *un cœur où des regards prétendent s'adresser ?*

Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.]

Ces vers sont imités de Virgile :

Ille meos, primus qui me ſibi junxit, amores
Abſtulit, ille habeat ſecum, ſervetque ſepulchro.

Le premier à qui mon ſort fut uni a emporté mes amours dans le tombeau, qu'elles y reſtent enfermées avec lui, & qu'il les y conſerve à jamais. Liv. IV. vers 28, *traduction de l'abbé Desfontaines.* Mais l'imitation eſt élégante, facile, naturelle; perſonne n'a eu, comme Racine, le talent de traduire, ou plutôt de s'approprier les idées d'autrui.

Mais il me reſte un fils. Vous ſçaurez quelque jour, Madame, pour un fils juſqu'où va notre amour.]

Ces vers ſont une eſpece d'imitation des Trachiniennes de Sophocle; Déjanire répond aux jeunes Trachiniennes:

Vous ignorez les chagrins que traîne après ſoi l'hyménée. Votre âge ne vous permet pas encore de les connoître; mais vous ſçaurez un jour, par votre propre expérience, les allarmes qu'excitent dans le cœur d'une tendre épouſe l'abſence d'un mari qu'elle aime, & la crainte de perdre des enfants chéris.

SCENE VI.

Où donc eſt la princeſſe?]

La princeſſe eſt Hermione. Pyrrhus feint de chercher la fille d'Hélene, quoiqu'il voie Andromaque. Cette feinte appartient à la comédie.

Tu vois le pouvoir de mes yeux.]

Ce vers ne peut échapper à Andromaque

que par un mouvement de coquetterie, indigne également de ſon caractere & de la tragédie.

Qu'attendez-vous ? Rompez ce ſilence obſtiné.]

VARIANTE.

Qu'attendez-vous ? Forcez ce ſilence obſtiné.

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.]

Ce vers n'eſt qu'une feinte de la part de Pyrrhus, mais elle eſt à la fois petite & cruelle; elle dégrade le caractere de Pyrrhus, qui ne doit pas, de ſang-froid, inſulter au malheur d'Andromaque.

Vos ſerments m'ont tantôt juré tant d'amitié ;
Dieux ! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié ?]

On liſoit d'abord :

Vos ſerments m'ont tantôt juré tant d'amitié ;
Dieu ! n'en reſte-t-il pas du moins quelque pitié ?

Sans eſpoir de pardon, m'avez-vous condamnée ?]

M. l'abbé d'Olivet trouve que cette phraſe eſt louche, en diſant que cet *eſpoir de pardon* regarde Andromaque; & que *vous m'avez condamnée* regarde Pyrrhus. Nous penſons que c'eſt par ce mêlange heureux de tours hardis que Racine a pu rendre notre langue poétique.

Phœnix vous le dira ; ma parole eſt donnée.]

Le premier hémiſtiche eſt un peu trop familier, il tient trop de la converſation. Racine, à force d'être naturel, tombe quelquefois dans ce défaut.

Pardonnez, à l'éclat d'une illuſtre fortune, &c.]

Quels vers enchanteurs ! quelle harmonie ! & en même temps quelle nobleſſe !

Andromaque, ſans vous,
N'auroit jamais d'un maître embraſſé les genoux.]

Situation touchante, imaginée par Euripide, & copiée depuis par Séneque :

Je tombe à vos pieds, dit Andromaque à Ulyſſe, *je les preſſe avec mes mains, ce que je n'ai jamais fait pour perſonne.*

Troade, *acte III. ſcene I.*

Racine eſt ici ſupérieur à ces deux poëtes, en ce qu'il releve cette ſituation par la maniere noble & naturelle dont elle eſt rendue.

J'ai vu mon pere mort, & nos murs embraſés : &c.]

Tableau dont on trouve encore l'eſquiſſe dans Séneque, qui lui-même l'avoit emprunté d'Euripide ou de Virgile :

J'ai vu, dit Mégare, *des fils qui devoient un jour venger la mort de leur pere, périr ſous le glaive meurtrier d'un barbare, & le dernier rejetton du ſang de Cadmus entrer avec eux dans la nuit du tombeau.*

Hercule furieux, *acte II. ſcene I.*

Andromaque ſemble faire entendre que ſon pere a été tué par Pyrrhus ; c'eſt une adreſſe du poëte, pour rendre moins praticable l'hymen de cette princeſſe avec ſon vainqueur.

Je me ſuis quelquefois conſolée
Qu'ici, plutôt qu'ailleurs, le ſort m'eût exilée.]

Avec quel art, & pourtant avec quelle nobleſſe Andromaque s'efforce d'attendrir ſon

maître ! Elle a trouvé le ſecret de flatter Pyrrhus ſans baſſeſſe, & ſans trahir ſon époux.

Il n'y eut que Racine qui fût capable de ces fineſſes.

Va m'attendre, Phœnix.]

Pyrrhus avoit dit à ſon confident qu'il *verroit* Andromaque *à ſes pieds d'un œil tranquille*; il va bientôt ſe jetter aux ſiens : il ne veut pas que Phœnix ſoit témoin de ſa foibleſſe.

SCENE VII.

Mais ce n'eſt plus, Madame, une offre à dédaigner;
Je vous le dis, il faut ou périr, ou régner.]

Ces détails honteux & aviliſſants de la paſſion du fils d'Achille, donnerent lieu à pluſieurs perſonnes, & même au grand Condé, de dire que *Pyrrhus étoit un malhonnête homme.* En effet, il ne tenoit qu'au poëte de faire faillir Pyrrhus avec un peu moins de réflexion. Ce ſont ſurtout les foibleſſes préméditées qui révoltent dans un grand perſonnage, parce qu'alors elles tiennent de la baſſeſſe.

SCENE VIII.

Je vous l'avois prédit, qu'en dépit de la Grece.]

VARIANTE.

Hé bien, je vous l'ai dit, qu'en dépit de la Grece.

Quoi ! je lui donnerois Pyrrhus pour ſucceſſeur ?]

Dans l'Hercule furieux de Séneque, Mégare dit à peu près la même choſe : *Je ſerois unie par l'hyménée au meurtrier de mon pere.*

Acte II. ſcene III.

Dois-je oublier mon pere, à mes pieds renverſé,
Enſanglantant l'autel qu'il tenoit embraſſé ?]

Image empruntée de Virgile :

Priamumque per aras
Sanguine fœdantem quos ipſe ſacraverat ignes.

Je vis, dit Énée, *le malheureux Priam couvrir de ſon ſang l'autel ſur lequel il avoit allumé le feu ſacré.* Liv. II. v. 501.

Songe, ſonge, Céphiſe, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.]

Ce morceau admirable eſt imité du ſecond livre de Virgile, lorſque Pyrrhus, la hache à la main, enfonce les portes du palais embraſé de Priam, & fait tomber ſous ſes coups toute la famille du roi des Troyens. Rien n'approche de cette deſcription de Racine; quel groupe d'images !

Peins-toi, dans ces horreurs, Andromaque éperdue.
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue.]

Dans ce tableau, dit M. Marmontel, *les yeux d'Andromaque ne ſe détachent point de Pyrrhus. Elle ne diſtingue que lui. Tout le reſte eſt confus & vague. C'eſt ainſi que tout doit être relatif & ſubordonné à l'intérêt qui domine dans le moment de la narration.* Poétique Françoiſe, *tome II. page 127.*

Hélas ! il m'en ſouvient, le jour que ſon courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda ſon fils, &c.]

Racine, qui ſçavoit profiter de tout, n'a pas manqué de placer ici le tableau que trace Homere des adieux d'Hector & d'Andromaque ; mais il conſulta moins ſon modele, que ſon propre ſujet.

On liſoit d'abord :

Hélas, je m'en ſouviens ! le jour que ſon courage.

S'eſt-il plaint, à tes yeux, des maux qu'il ne ſent pas ?]

Cette image touchante eſt due à Séneque ; qui ſuppoſe pareillement qu'Aſtyanax eſt trop jeune pour ſentir l'horreur du trépas qui le menace.

O cendres d'un époux ! ô Troyens ! ô mon pere !]

Ceci eſt imité de l'Andromaque d'Euripide.

Le pere d'Andromaque étoit Eetion, roi de Thèbes en Cilicie, qui fut tué de la main d'Achille.

Allons, ſur ſon tombeau, conſulter mon époux.]

C'eſt par ce coup de l'art que Racine a ſçu reculer encore la cataſtrophe que le ſpectateur attend avec impatience, & qu'il croyoit être prête à ſe faire.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

QUEL plaiſir d'élever un enfant qu'on voit croître !]

Si l'on prononce *croître*, en faiſant ſentir l'*o*, ce mot ne peut rimer avec *maître ;* il faut donc néceſſairement prononcer *craître*, comme s'il étoit écrit par un *a ;* & alors on ſent combien il eſt ridicule de prononcer d'une façon & d'écrire d'une autre.

Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connoiſſois mieux.]

Il faut, ou *mais à mon tour j'ai cru*, ou *mais j'ai cru qu'à ton tour*. Nous croyons même que cette derniere façon eſt la plus naturelle ; mais Racine a voulu vraiſemblablement éviter cette cacophonie, *j'ai cru qu'à ton tour tu.*

Voilà de mon amour l'innocent ſtratagême.]

Le ſpectateur auroit vu avec peine Andromaque, cette veuve ſi fidelle, épouſer Pyrrhus, le deſtructeur de tous les ſiens ; mais il falloit qu'elle ſauvât ſon fils. Racine s'étoit engagé dans un labyrinthe dont il n'eſt ſorti que par une fauſſe iſſue. Comment penſer que Pyrrhus deviendra l'appui d'Aſtyanax, unique-

ment parce qu'il a épouſé ſa mere, quand il verra que cette femme, qu'il a recherchée avec tant de fureur, a mieux aimé ſe donner la mort que de partager ſa couronne ? Racine, qui connoiſſoit ſon talent pour le pathétique, a plus viſé à l'effet qu'à la vérité ; il a cru que la fauſſeté du moyen échapperoit aux yeux du ſpectateur attendri.

Céphiſe, c'eſt à toi de me fermer les yeux.]

C'étoit un devoir qu'on rendoit chez les Grecs & les Romains ; on en chargeoit ordinairement celui ou celle qu'on aimoit davantage, & en qui on avoit plus de confiance.

S'il le faut, je conſens qu'on lui parle de moi.]

VARIANTE.

S'il le faut, je conſens que tu parles de moi.

Fais-lui valoir l'hymen où je me ſuis rangée.]

Où je me ſuis rangée eſt le mot propre, & ne dit ni plus ni moins que ce qu'il doit dire.

Fais connoître à mon fils les héros de ſa race, &c.]

Racine enchérit ſur ſon modele. Andromaque dit ici à ſa confidente, ce que dans le grec elle adreſſe à Moloſſus : *O mon fils*, lui dit-elle, *c'eſt pour toi que je me ſacrifie ; ſi la pitié te laiſſe vivre, ſouviens-toi d'une mere ; & ſi tu revois un pere, raconte-lui, en arroſant ſon viſage de pleurs, juſqu'où j'ai porté la tendreſſe pour toi.*

Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été. &c.]

Ce vers eſt imité de Virgile, qui, à ſon tour, l'a pris dans l'Ajax de Sophocle. On nous

a confié deux exemplaires de ce poëte grec, où Racine a écrit de ſa main pluſieurs obſervations. Dans un de ces exemplaires, on trouve ces deux vers, qui rendent la penſée de Sophocle & de Virgile :

O mon fils ! ſois un jour plus heureux que ton pere !
Du reſte avec honneur tu lui peux reſſembler.

Le pere Brumoy prétend que ces vers ſont imités de l'Andromaque d'Euripide, nous n'y voyons qu'une reſſemblance très-indirecte ; que Racine les ait imités ou non, ils n'en ſont pas moins heureux ; perſonne avant lui n'écrivoit avec cette élégance continue, & nous doutons qu'il vienne quelqu'un qui puiſſe l'égaler. Il n'y a ici ni figures, ni épithetes ; ce ſont des ſentiments exprimés de la maniere la plus ſimple & la plus élégante.

Nous lui laiſſons un maître, il le doit ménager.]

Motifs touchants empruntés de la Troade de Séneque, & que Longepierre a traduits preſque littéralement dans ſa Médée, lorſqu'il lui fait dire, en parlant à ſes enfants :

Soumettons-nous, mes fils, cédons à la fortune :
Quittez cette fierté, près des rois importune ;
Votre ſort eſt changé, changez auſſi de vœux ;
L'abaiſſement, mes fils, convient aux malheureux.
Oubliez votre ſang, oubliez vos ancêtres ;
Eſclaves, apprenez à ménager des maîtres.

Ces vers, tout beaux qu'ils ſont, ne ſçauroient ſoutenir la comparaiſon avec ceux de Racine.

SCENE II.

IL eſt à remarquer que la ſcene ne reſte point vuide, quoique les acteurs ſortent & viennent ſans ſe parler, parce que la ſortie d'Andromaque eſt motivée & forcée par l'arrivée d'Hermione.

Et votre bouche, encor muette à tant d'ennui.]

Muette à tant d'ennui. Le poëte a voulu dire, *qui garde le ſilence après tant de malheurs*; mais ſon expreſſion ne rend point ſon idée aſſez clairement.

Ah! que je crains, Madame, un calme ſi funeſte!]

C'eſt une répétition du ſentiment déjà exprimé dans la troiſieme ſcene du troiſieme acte, où le poëte fait dire par Cléone :

La douleur qui ſe tait n'en eſt que plus funeſte.

M. de Voltaire a appliqué avec génie cette même penſée à la politique, dans ce beau vers :

Rien n'eſt ſi dangereux que Céſar qui ſe tait.

trait caractériſtique & ſublime, qui prouve à quel point on peut être original en imitant.

Fais-tu venir Oreſte?]

Cette femme ſi emportée, ſi jalouſe, qui, ſur les moindres ſoupçons, éclatoit en reproches contre Pyrrhus; qui triomphoit avec tant d'audace lorſqu'elle ſe flattoit de l'épouſer,

garde un morne ſilence lorſqu'il s'apprête à s'unir pour jamais avec Andromaque. Mais que ſon ſilence eſt éloquent ! c'eſt le comble de la douleur & de la rage.

SCENE III.

VENGEZ-MOI, je crois tout.]

Ce diſcours vif & coupé convient parfaitement à l'agitation d'Hermione.

Mettons encore un coup toute la Grece en flamme.]

Encore un coup ne s'emploie plus guere que d'une maniere abſolue & par forme de parentheſe, pour ſignifier *je vous le répete, je vous le dis encore.* Ici cette expreſſion ſignifie *une ſeconde fois*, & ne forme point de ſens à part dans la phraſe ; enſorte que le ſens grammatical de ce vers eſt, *mettre la Grece en flamme encore un coup*, ce qui ne ſe dit point.

Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure.]

Ce vers n'eſt point harmonieux. Quel poëte cependant l'eſt plus que Racine !

Ne vous ſuffit-il pas que je l'ai condamné ?]

Quel orgueil ! Hermione croit accorder une grace à Oreſte en le choiſiſſant pour aſſaſſiner Pyrrhus. En proſe il faudroit, *que je l'aie condamné.*

Hé bien, il faut le perdre, & prévenir ſa grace. Il faut..... Mais cependant, que faut-il que je faſſe ?]

Grace, qui eſt long, ne peut rimer avec *faſſe*, qui eſt bref.

Il me trahit, vous trompe, & nous mépriſe tous.]

Cet *il* veut dire Pyrrhus. Hermione, occupée de ſa paſſion, ne voit que celui qui en eſt l'objet; elle ne ſe donne point la peine de le nommer; elle s'imagine que tout le monde a le même intérêt qu'elle.

Madame. Il ne mourra que de la main d'Oreſte.]

Oreſte ſent très-bien qu'il feroit un crime, mais Oreſte eſt paſſionné, & la paſſion ne raiſonne pas; il eſt à la fois tyranniſé par ſa maîtreſſe, & par les deſtins qui le conduiſent dans le crime.

SCENE IV.

Que je me perde, ou non, je ſonge à me venger.]

Cléone diſoit ici dans les premieres éditions:

Mais que dis-je? Eh! plutôt permettez que
j'eſpere;
Excuſez un amant que trouble ſa miſere,
Qui, tout prêt d'être heureux, envie encor
le ſort
D'un ingrat condamné par vous-même à la
mort.

HERMIONE *reprenoit.*

Je ne ſçais, *&c.*

De cacher ma rivale à ſes regards mourants!]

Ce vers eſt admirable, ſelon nous. Racine

a eu l'art de faire frémir avec une petite ruſe de coquette.

SCENE V.

Vous ne m'attendiez pas, Madame, & je vois bien
Que mon abord ici trouble votre entretien.]

Voilà de ces coups de théâtre admirables. Pyrrhus arrive à l'inſtant qu'Hermione a ordonné qu'on l'aſſaſſinât : que vont-ils ſe dire ? c'eſt ce que le ſpectateur va entendre. Quelque belles que ſoient de pareilles ſituations, un homme médiocre peut les trouver, & l'on voit ſouvent des tragédies modernes avoir quelque ſuccès en faveur d'une, ou de deux ſituations brillantes : mais il n'appartient qu'à un génie du premier ordre, qu'à un grand maître comme Racine, de les amener avec art, & de les traiter avec cette force, avec cette vérité, avec cette éloquence, qui font encore plus de plaiſir à la lecture, que la ſituation n'en a fait au théâtre.

Je ne viens point, armé d'un indigne artifice.]

Quand Pyrrhus a eu le deſſein d'épouſer Hermione, il ne s'eſt point donné la peine de le lui apprendre : c'eſt de la voix publique qu'elle en a été inſtruite ; & lorſqu'il veut la renvoyer, il vient lui-même lui annoncer la rupture de ſes ſerments. Il y auroit un peu d'inhumanité dans ce procédé, s'il venoit pour

la braver : mais il vient avouer ſes torts avec la candeur & la franchiſe d'une belle ame.

M. de Voltaire prétend que c'eſt de la Pertharite de Corneille que Racine a pris l'idée des ſcenes de Pyrrhus & d'Andromaque, d'Oreſte & d'Hermione. *Nouv. mêlange philoſoph.* tom. III. part. 1. *Lettre de M. de Voltaire à M. l'abbé d'Olivet.*

Et mon cœur, ſoulevant mille ſecrets témoins,
M'en dira d'autant plus, que vous m'en direz moins.]

Ces deux vers, où la prétention au bel eſprit paroît, gâtent un peu cette belle tirade.

Eſt-il juſte, après tout, qu'un conquérant s'abaiſſe
Sous la ſervile loi de garder ſa promeſſe ?]

Racine eſt le ſeul tragique, après Corneille dans Nicomede, qui ſe ſoit ſervi de l'ironie ; mais il nous ſemble qu'on pourroit en tirer un grand parti. Peut-être cette figure n'a-t-elle pas aſſez de nobleſſe, mais c'eſt au poëte à lui donner de la dignité. Celle-ci eſt, ſelon nous, ſanglante, & on ne peut pas plus tragique.

Vous veniez de mon front obſerver la pâleur,
Pour aller, dans ſes bras, rire de ma douleur.
Pleurante après ſon char vous voulez qu'on me voie, &c.]

On liſoit d'abord :

Votre grand cœur, ſans doute, attend après mes pleurs,
Pour aller, dans ſes bras, jouir de mes douleurs ;
Chargé de tant d'honneurs, il veut qu'on le revoie, *&c.*

Du vieux pere d'Hector la valeur abattue, &c.]

A ce morceau ſublime de poéſie, ſi l'on veut encore comparer quelques vers de Pradon qui paroiſſent imités de Racine, on croira en voir la parodie :

Mais, Seigneur, vous devez en ſçavoir davantage :
Le meurtre de Priam fut votre apprentiſſage ;
Et bien loin d'ignorer tout ce que nous ſçavons,
Je parle à qui pourroit m'en donner des leçons.
Troade, acte II. ſcene III.

Dans des ruiſſeaux de ſang, Troye ardente plongée;
De votre propre main Polyxene égorgée.]

Quand Hermione a cru que Pyrrhus revenoit à elle, elle ne l'a peint que du côté le plus beau. Elle a dit plus haut :

Sçais-tu quel eſt Pyrrhus ? T'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits ?.... Mais qui les peut compter ?
Intrépide, & par-tout ſuivi de la victoire,
Charmant, fidelle : enfin rien ne manque à ſa gloire.

A préſent ce n'eſt plus cela ; Hermione vient à bout de réduire tous les exploits de Pyrrhus à deux ou trois lâchetés.

Je t'aimois inconſtant, qu'aurois-je fait, fidelle ?]

On a toujours excuſé cette inexactitude grammaticale, en faveur de la vivacité du ſentiment & de l'énergie de l'expreſſion. En effet, la phraſe eût été languiſſante, s'il avoit fallu mettre, *qu'aurois-je fait, ſi tu euſſes été fidelle ?*

Il

Il eſt certain qu'on ne peut briſer plus heureuſement les entraves étroites dont la langue françoiſe enchaîne la poéſie.

Vous ne répondez point ! Perfide, je le vois.]

Tantôt Hermione tutoye Pyrrhus, tantôt elle lui dit *vous*; ces différentes variations donnent beaucoup de vivacité à ſa paſſion.

Tu comptes les momens que tu perds avec moi.]

L'adieu de Médée à Jaſon, dans Euripide, eſt à peu près ſemblable:

Va, dit-elle, *retrouver ta nouvelle épouſe; je le vois, tu languis en ſon abſence, & je t'arrête trop. Va, cours à l'autel, & hâte un hymen, qui, graces aux dieux, te coûtera plus d'un repentir.*

Tu lui parles du cœur.]

Expreſſion neuve & hardie, dont Racine a embelli la langue.

Va, cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione.]

La menace d'Hermione eſt aſſez poſitive pour engager Pyrrhus à ſe méfier d'une amante en fureur; mais uniquement occupé d'Andromaque, il n'entend rien, il ne voit rien.

SCENE VI.

ANDROMAQUE *m'attend. Phœnix, garde ſon fils.*]

Voilà le quatrieme acte fini. Ce que nous y admirons le plus, c'eſt la maniere avec laquelle le trouble va toujours croiſſant de ſcene en ſcene. Andromaque, à laquelle on s'intéreſſe, n'a conſenti à donner ſa main à Pyrrhus, que pour s'immoler auſſi-tôt : Hermione a chargé Oreſte du meurtre de Pyrrhus. Voilà deux acteurs dans le plus grand danger, que vont-ils devenir ?

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Où ſuis-je ! qu'ai-je fait ! que dois-je faire encore !
Quel tranſport me ſaiſit ! &c.]

Ce cinquieme acte découvre le défaut de la piece, la duplicité d'intrigue & d'intérêt : on y oublie preſqu'entierement Andromaque. Hermione ſeule emporte les derniers ſentiments des ſpectateurs ; & les mouvements violents qu'elle fait naître, ſemblent effacer l'impreſſion qu'avoit laiſſée la douleur plus tranquille de la veuve d'Hector.

Sans pitié, ſans douleur au moins étudiée.]

Quelque vérité qu'il y ait dans cette expreſſion, peut-être la trouvera-t-on trop ſubtile & trop fine pour la tragédie, & ſur-tout pour la ſituation violente d'Hermione.

Ai-je vu ſes regards ſe troubler un moment ? &c.]

Didon dit de même dans l'Énéide, *liv. IV. vers 369 :*

Num fletu ingemuit noſtro ? num lumina flexit ?
Num lachrymas victus dedit ?

Le barbare a-t-il été touché de mes pleurs ? a-t-il

verſé quelques larmes ? a-t-il daigné regarder ſon amante ?

On liſoit dans la premiere édition :

L'ai-je vu ſe troubler & me plaindre un moment ?

Muet à mes ſoupirs.]

Expreſſion hardie & heureuſe. Un poëte médiocre auroit mis *ſourd à mes ſoupirs ;* mais Racine va plus loin, non-ſeulement Hermione veut que Pyrrhus entende ſes ſoupirs, mais encore qu'il y réponde.

Et pour comble d'ennui.]

Ennui ſe prenoit autrefois pour *douleur*, pour *peines*, &c.

Quel triomphe pour lui,
De voir mon infortune égaler ſon ennui !

on ne s'en ſert plus aujourd'hui en ce ſens.

Je tremble au ſeul penſer du coup qui le menace.]

Penſer, ſubſtantif, n'eſt plus d'uſage ; nous n'en voyons pas la raiſon. La difficulté de faire entrer en vers les ſynonymes de ce mot, auroit dû le faire conſerver.

Il penſe voir en pleurs diſſiper cet orage.]

Voilà un des grands mérites de Racine : il fait parler ſes acteurs poétiquement, & jamais le poëte ne paroît ; il n'eſt point déclamateur lorſqu'il veut être éloquent ; il eſt toujours vrai, toujours naturel ; ſes images naiſſent toujours de la paſſion ; ſes maximes ſont toujours fondues dans le ſentiment.

Qu'il meure.]

Cet *il*, ſelon l'ordre grammatical, ſe rapporte à Oreſte ; mais ſelon le ſens, c'eſt à Pyrrhus. Ce ſens ſe préſente ſi naturellement à l'eſprit, qu'on ne peut en ſoupçonner un autre. C'eſt Pyrrhus ſeul qui occupe Hermione, c'eſt Pyrrhus ſeul qui doit mourir.

Je n'ai donc traverſé tant de mers, tant d'États.]

On a déjà remarqué que les monologues n'avoient rien de naturel lorſqu'ils étoient un peu longs : celui d'Hermione eſt dans ce cas. Sa douleur eſt trop vive pour lui permettre tant de diſcours : on pourroit encore lui reprocher des détails trop ſpirituels.

Ah, devant qu'il expire!....]

Autrefois *devant* & *avant* s'employoient indifféremment l'un pour l'autre ; mais aujourd'hui on les diſtingue : *avant* eſt relatif au tems (comme le remarque M. l'abbé d'Olivet) ; on dit *avant votre départ*, & non *devant votre départ*. *Devant* eſt relatif au lieu ; *j'ai paru devant le roi*, mais on ne fait pas ſuivre la propoſition *devant* du *que* comme celle d'*avant*. Racine n'a point fait une faute ici, parce que cette maniere de parler étoit en uſage de ſon temps.

SCENE II.

Je l'ai vu
Mener, en conquérant, ſa nouvelle conquête.]

Cette ſorte de jeux de mots n'eſt pas dans le goût de Racine.

Et d'un œil, où brilloient ſa joie & ſon eſpoir.]

Dans la premiere édition ce vers étoit ainſi :

Et d'un œil qui déjà dévoroit ſon eſpoir.

Subligny remarqua qu'*un œil ne dévoroit point ſon eſpoir*, & Racine y ſubſtitua ce vers, qui laiſſe une belle image du triomphe de Pyrrhus.

Autour du fils d'Hector il a rangé ſa garde.]

Ces petits détails ne ſont point inutiles ; ils apprennent au ſpectateur que Pyrrhus ſe livre tranquillement à la fureur d'Hermione, & au fer d'Oreſte.

Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprès.]

Il faudroit, pour l'exactitude de la conſtruction, *Phœnix même, qui l'a conduit* (Aſtyanax) *exprès dans un fort éloigné du temple & du palais, en repond.*

Mais de mille remords ſon eſprit combattu.]

Cette incertitude rend Oreſte moins odieux, elle rend auſſi le ſpectateur & Hermione inquiets ſur ce qui doit arriver.

Il craint les Grecs, il craint l'univers en courroux.]

Il y avoit d'abord :

Il craint la Grece, il craint l'univers en courroux.

Mais il ſe craint, dit-il, ſoi-même plus que tous.]

Quoique pluſieurs bons auteurs emploient ſouvent indifféremment *ſoi* ou *lui*, nous penſons, avec M. l'abbé d'Olivet, que c'eſt une faute, & que l'on dit très-bien *ſoi*, quand le ſens préſente un ſens vague & indéfini, comme dans *le danger chacun ne craint que pour ſoi*, & que *lui* eſt mieux employé quand le ſens eſt déterminé.

Un cœur noble eſt content de ce qu'il trouve en lui.

Quoi ! ſans qu'elle employât une ſeule priere.]

Ce tour eſt imité du diſcours de Junon dans le premier livre de l'Énéide :

Mene incœpto deſiſtere victam ?
Nec poſſe Italiâ Teucrorum avertere regem ?
Pallas ne exurere claſſem
Argivûm, atque ipſos potuit ſubmergere Ponto,
Unius ob noxam & furias Ajacis Oilei.
Aſt ego, &c.

Faudra-t-il que j'abandonne mon entrepriſe ? & le chef des Troyens abordera-t-il, malgré moi, en Italie ?... Pallas aura pu embraſer la flotte des Grecs, ou la diſperſer, pour punir le ſeul Ajax qui l'avoit irritée. Et moi, &c.

SCENE III.

RACINE a ſupprimé dans cette ſcene les rôles de Céphiſe & d'Andromaque, qu'Oreſte préſentoit enchaînée à Hermione ; il a bien ſenti qu'en faiſant commettre à ce prince une cruauté déplacée, la préſence d'Andromaque ne pouvoit manquer de diminuer l'intérêt qui réſulte du récit qu'il fait, & de l'accueil étrange qu'il reçoit d'Hermione.

Cette ſcene commençoit ainſi dans la premiere édition :

Madame, c'en eſt fait. Partons en diligence ;
Venez, dans mes vaiſſeaux, goûter votre vengeance.
Voyez cette captive ; elle peut, mieux que moi,
Vous apprendre qu'Oreſte a dégagé ſa foi.

HERMIONE.

O dieux ! c'eſt Andromaque !

ANDROMAQUE.

Oui, c'eſt cette princeſſe,
Deux fois veuve, & deux fois l'eſclave de la Grece,
Mais qui, juſques dans Sparte, ira vous braver tous,
Puiſqu'elle voit ſon fils à couvert de vos coups.
Du crime de Pyrrhus complice manifeſte,
J'attends ſon châtiment : car je vois bien qu'Oreſte,

Engagé par votre ordre à cet assassinat,
Vient de ce triste exploit vous céder tout l'éclat.
Je ne m'attendois pas que le ciel en colere,
Pût, sans perdre mon fils, accroître ma misere,
Et gardât à mes yeux quelque spectacle encor,
Qui fît couler mes pleurs pour un autre qu'Hector.
Vous avez trouvé seule une sanglante voie,
De suspendre en mon cœur le souvenir de Troye.
Plus barbare aujourd'hui qu'Achille & que son fils,
Vous me faites pleurer mes plus grands ennemis;
Et ce que n'avoient pu priere ni menace,
Pyrrhus de mon Hector semble avoir pris la place.
Je n'ai que trop, Madame, éprouvé son courroux;
J'aurois plus de sujet de m'en plaindre que vous.
Pour derniere rigueur, ton amitié cruelle,
Pyrrhus, à mon époux me rendoit infidelle;
Je t'en allois punir : mais le ciel m'est témoin
Que je ne poussois pas ma vengeance si loin;
Et, sans verser ton sang, ni causer tant d'allarmes,
Il ne t'en eût coûté peut-être que des larmes,
&c.

Il eſt mort !]

Cette exclamation ſombre & ténébreuſe rappelle l'endroit ſublime de Boſſuet, qui s'écrie, dans ſon oraiſon funebre d'Henriette d'Angleterre : *Madame eſt morte.....* & peint de même une conſternation profonde. Dans la premiere édition, Hermione diſoit :

Quoi ! Pyrrhus eſt donc mort ?

ORESTE.

Oui, nos Grecs irrités, *&c.*

Pyrrhus m'a reconnu : mais, ſans changer de face.]

Face ne ſe dit plus dans le genre noble ; nous ne ſçavons pas trop pourquoi. Notre langue n'eſt pas déjà aſſez riche, ſans chercher encore à l'appauvrir.

L'infidelle s'eſt vu par-tout envelopper.]

Ce n'eſt point Oreſte qui va lâchement aſſaſſiner Pyrrhus qui eſt ſans défenſe ; ce ſont les *Grecs* qui, indignés de l'outrage que Pyrrhus leur fait en épouſant une Troyenne, veuve d'Hector & mere d'Aſtyanax, fondent ſur lui & le percent de coups. L'adreſſe que le poëte montre ici, rend Oreſte plus excuſable ; il n'eſt pourtant pas innocent de ſon meurtre ; car, comme il le dit lui-même :

C'eſt moi, dont l'ardeur leur a ſervi d'exemple.

Chacun ſe diſputoit la gloire de l'abattre.]

Racine a emprunté d'Euripide l'idée de ce morceau : il y a ſupprimé des détails, qui n'auroient été d'aucun effet.

Mais enfin à l'autel il eſt allé tomber.]

Racine a retranché ici les vers ſuivants :

Le Troyen eſt ſauvé. Mais partons, le tems preſſe ;
L'Épire tôt ou tard ſatisfera la Grece.
Cependant j'ai voulu qu'Andromaque aujourd'hui
Honorât mon triomphe, & répondît de lui.
Du peuple épouvanté la foule fugitive
M'a laiſſé ſans obſtacle enlever ma captive,
Et regagner ces lieux, où bientôt nos amis
Viendront, couverts du ſang que je vous ai promis, *&c.*

Pourquoi l'aſſaſſiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ? &c.]

Quelle vivacité ! que d'interrogations entaſſées ! Cette femme qui craignoit qu'on ne différât ſa vengeance, qui vouloit elle-même l'exécuter, change tout à coup de penſée lorſqu'on a accompli ſes deſſeins, & regarde comme un *monſtre* celui qu'elle en a chargé.

Il m'aimeroit peut-être, il le feindroit du moins.]

On trouve ce même vers dans *le Mari ſans femme*, comédie de Montfleury, repréſentée en 1663.

Et c'eſt aſſez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monſtre tel que toi.]

Racine a encore ſupprimé quelques vers en cet endroit. On liſoit d'abord :

Et c'eſt aſſez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monſtre comme toi.

Hermione ajoutoit :

Allons, Madame, allons ; c'eſt moi qui vous délivre.
Pyrrhus ainſi l'ordonne, & vous pouvez me ſuivre ;
De nos derniers devoirs allons nous dégager ;
Montrons qui de nous deux ſçaura mieux le venger.

Ces vers ſont mieux ſentir le défaut de cette ſcene, en ce que la ſituation d'Andromaque forçoit Hermione d'avoir pour elle un procédé totalement contraire à la fierté, à la haine & à la jalouſie de la fille d'Hélene.

SCENE IV.

Je deviens parricide, aſſaſſin, ſacrilége.

L'épithete d'*aſſaſſin* eſt moins odieuſe que celle de *parricide* ; ainſi ce vers, qui renferme une accumulation d'images, peche contre la regle ordinaire des gradations.

Commande qu'on le venge ; & peut-être qu'encor
Elle pourſuit ſur nous la vengeance d'Hector.

On lit dans quelques éditions :

Commande qu'on le venge ; & peut-être ſur nous

Veut venger Troye encore, & ſon premier époux.

Non, non; c'eſt Hermione, amis, que je veux ſuivre,
A ſon dernier arrêt je ne puis plus ſurvivre.]

VARIANTE.

Non, non, c'eſt Hermione, amis, que je veux ſuivre,
A ſon dernier courroux je ne puis plus ſurvivre.

Un poignard à la main, ſur Pyrrhus ſe courber, &c.]

La maniere dont Racine fait mourir Hermione eſt imitée des Phéniciennes d'Euripide, comme on l'a obſervé dans les remarques ſur la Thébaïde.

Grace aux dieux, mon malheur paſſe mon eſpérance!]

Eſpérance eſt mis ici pour *attente*. Le mot d'*eſpérance* ne ſe prend jamais en mauvaiſe part.

Mais quelle épaiſſe nuit tout à coup m'environne!]

Virgile avoit dit :

Furiis agitatus Oreſtes.

Voilà ce qui a donné lieu à ce morceau de Racine. Les fureurs d'Oreſte dans l'Électre de Crébillon nous ſemblent plus naturelles ; il vient de tuer ſa mere, & c'eſt le moment où il doit être agité par les furies : cependant Crébillon paroît avoir été guidé par Racine dans cet endroit. Ses images ſont à peu près les

mêmes ; le lecteur ſera bien aiſe de les comparer :

Racine.

Mais quelle épaiſſe nuit tout à coup m'environne !

Crébillon.

Mais quoi ! quelle vapeur vient obſcurcir les airs !

Racine.

Grace au ciel, j'entrevois, *&c.*

Crébillon.

Grace au ciel, on m'entrouvre un chemin aux enfers !

Racine.

Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?

Crébillon.

Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.

Racine.

Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore !

. . . . . .

Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réſervé.

. . . . . .

Mais que vois-je ! à mes yeux Hermione l'embraſſe.

. . . . . .

Dieux ! quels affreux regards elle jette ſur moi !

Crébillon.

Égyſthe, c'en eſt trop... il faut qu'à ma colere...

Que vois-je ! dans ſes mains la tête de ma mere !

. . . . . .

Quels regards ! où fuirai-je !

Hé bien, filles d'enfer, vos mains ſont-elles prêtes ?]

Ces fureurs ſont imitées de l'Oreſte d'Euripide. Boileau en a traduit ce morceau :

Mere cruelle, arrête ! éloigne de mes yeux
Ces filles de l'enfer, ces ſpectres odieux.
Ils viennent. Je les vois. Mon ſupplice s'apprête.
Quels horribles ſerpents leur ſifflent ſur la tête !

Pour qui ſont ces ſerpents qui ſifflent ſur vos têtes ?]

Racine a eu en vue, pour l'harmonie imitative, ce vers de Virgile :

Luctantes ventos tempeſtateſque ſonoras.

Le ſon de l'*s* multiplié exprime parfaitement dans le vers latin le ſifflement des vents, & celui des ſerpents dans le vers françois.

EXAMEN
D'ANDROMAQUE.

DEPUIS un ſiecle, on ne ceſſe de répéter, dans tous les pays lettrés, qu'Andromaque eſt un chef-d'œuvre. Voyons en quoi cette piece mérite un titre ſi glorieux.

Le Cid, comme nous l'avons déjà obſervé, eſt la premiere piece où l'amour parut entouré du véritable cortége de la tragédie; Andromaque eſt la ſeconde. Tout ce que les ſituations théâtrales ont de plus intéreſſant, tout ce que les replis du cœur ont de plus caché, tout ce que le choc des paſſions a de plus déchirant, ne peut être développé avec plus de force, & mis en oppoſition avec plus d'art, & en même temps avec plus de naturel & de vérité.

La tragédie d'Andromaque, toute belle qu'elle eſt, n'eſt pas cependant ſans défaut. La duplicité d'action s'y fait quelquefois appercevoir. Dans le commen-

cement de la piece, le ſpectateur n'eſt occupé que de ſçavoir ſi Andromaque, cette femme ſi fidelle, épouſera Pyrrhus, le meurtrier de ſa famille. Mais au cinquieme acte on oublie preſque totalement cette veuve, pour ne s'occuper que de la ſituation violente d'Hermione; on ne voit plus que l'infidélité de Pyrrhus, & les fureurs de cette princeſſe, qui trouve dans Oreſte un amant prêt à la venger. Racine avoit ſenti d'abord qu'on oublioit trop long-temps la veuve d'Hector; dans la premiere édition il la faiſoit revenir, au cinquieme acte, enchaînée par Oreſte. Mais en voulant éviter une faute, il tomboit dans une autre; puiſque, d'un ſeul trait, il rendoit Oreſte plus odieux, & forçoit Hermione à un procédé généreux envers ſa rivale. Quoi qu'il en ſoit, parmi les chef-d'œuvres de Racine, il n'en eſt point dont la marche ſoit plus rapide, & où les paſſions aient un jeu plus vif & plus tragique.

Euripide s'eſt contenté de faire venir Oreſte à la cour de Pyrrhus pour enlever Hermione; & le fils d'Agamemnon, qui n'a point été annoncé, arrive au quatrieme acte, dans l'inſtant où cette princeſſe eſt

prête à ſe donner la mort. Racine n'eſt point tombé dans ce défaut, il ſçavoit trop bien qu'un perſonnage qui doit concourir au dénouement d'une action, doit avoir eu part à ſes développements. A l'exemple du poëte grec, il fait venir Oreſte en Épire, mais l'arrivée de ce prince y eſt mieux motivée, & le deſſein qu'il a formé d'enlever Hermione, eſt couvert du prétexte apparent d'une ambaſſade : par-là Racine a répandu l'intérêt le plus important ſur toute la piece, & a rendu la ſituation d'Oreſte beaucoup plus tragique ; ce prince, ainſi que nous l'avons déjà dit, étant obligé, comme ambaſſadeur, de ſolliciter la perte d'Aſtyanax, qu'il craint d'obtenir comme amant. Racine, dans cette piece, s'eſt encore écarté d'Euripide : le poëte françois peint la veuve d'Hector réſiſtant à Pyrrhus, & celui-ci traitant ſa captive avec reſpect ; & chez le poëte grec, le fils d'Achille a expliqué ſes deſirs en maître impérieux, & a forcé Andromaque à y répondre ſans réſiſtance. Ce fut, ſans doute, pour ſe conformer à nos mœurs, que Racine imagina ce changement.

Une vertu douce & conſtante, une

fermeté inébranlable, une fidélité à toute épreuve, une tendreſſe vive & touchante, forment le caractere d'Andromaque, qui eſt, tout à la fois, le modele des épouſes & des meres. Que le rôle de cette veuve infortunée eſt intéreſſant ! Que ſa tendreſſe, ſa douceur & ſa candeur contraſtent bien avec les fureurs, la jalouſie & les emportements d'Hermione !

Si Andromaque intéreſſe par les plaintes les plus touchantes, Hermione n'en plaît pas moins par la chaleur & la vivacité de ſes diſcours ; c'eſt la violence de Médée. Mais le crime de la fille d'Hélene eſt une ſuite de ſa foibleſſe, car elle n'a pas plutôt ordonné d'aſſaſſiner Pyrrhus, qu'elle s'en repent ; au lieu que Médée commet, de ſang-froid, une action atroce, & triomphe après l'avoir commiſe.

Des critiques ont trouvé que Pyrrhus étoit trop emporté, trop farouche ; mais ces critiques ne connoiſſoient pas les égarements & la puiſſance des paſſions violentes ; ils oublioient d'ailleurs que le fils d'Achille devoit être, comme ſon pere, fier, emporté & ſuperbe. Si ce caractere peche par quelqu'endroit, ce

n'eſt que par les propos doucereux qu'il tient ſouvent à Andromaque.

Oreſte, chez Racine, eſt tel que nous l'ont peint les anciens; triſte, ſombre, livré à une noire mélancolie, & commettant le crime par foibleſſe ou par déſeſpoir, plutôt que par ſcélérateſſe ou par lâcheté. Qu'Oreſte, égaré par ſa paſſion, entraîné par ſon deſtin, tyranniſé par Hermione, conſente à aſſaſſiner Pyrrhus, cela paroît vraiſemblable; mais comment Pylade, cet homme ſi vertueux, ſi dévoué à Oreſte, peut-il ſouffrir, de ſang-froid, que ſon ami exécute un meurtre auſſi lâche que dangereux?

Le ſtyle de cette piece eſt bien au deſſus de tout ce qui avoit paru juſqu'alors; perſonne n'avoit encore écrit la tragédie avec autant de vérité, de naturel, de grace, de ſentiment, de paſſion & d'harmonie; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que tous ces mérites ſe trouvent réunis, ſans ſe nuire: car la grace, l'élégance & l'harmonie des vers ne diminuent rien de la force, de la vérité & de la ſimplicité des ſentiments. C'eſt dans cette piece que Racine a dé-

ployé cette magie de ſtyle, qui l'a fait regarder comme le modele des verſificateurs. La langue prit dans ſes mains un degré de perfection, dont on ne la croyoit pas ſuſceptible; & ſi Racine n'effaça pas ſon rival par ce qu'il fit penſer à ſes perſonnages, il l'emporta certainement ſur lui par la maniere dont il les fit s'exprimer.

FIN.

REMARQUES
SUR
LES PLAIDEURS.

PRÉFACE

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

RACINE avoit obtenu le *Prieuré de l'Épinay*. Un régulier prétendant que ce bénéfice ne pouvoit être poſſédé que par un régulier, le lui diſputa en juſtice, & l'emporta. C'eſt là, comme Racine le dit lui-même, le procès *que ni lui ni ſes juges n'entendirent jamais*, & qui donna lieu à la comédie des Plaideurs que l'auteur fit pour ſe conſoler.

Boileau, la Fontaine, Chapelle, Furetiere, & pluſieurs autres perſonnes diſtinguées par leurs talents & leur naiſſance, ſe raſſembloient ſouvent chez un traiteur. Dans une de ces aſſemblées, Racine communiqua à ſes amis le deſſein qu'il avoit d'ajuſter les Guêpes d'Ariſtophane à notre théâtre. Chacun s'empreſſa de fournir à l'auteur les différents traits qui pouvoient avoir rapport à ce projet; & cette piece fut bientôt achevée.

La comédie des Plaideurs fut jouée

pour la premiere fois au mois de novembre 1668, ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. On jugea avec ſévérité ce qui n'étoit qu'un badinage ; & la piece n'eut que deux repréſentations. Moliere aſſiſta à la ſeconde ; &, quoique brouillé avec Racine, il s'écria en ſortant, que *tous ceux qui s'en moquoient, méritoient qu'on ſe moquât d'eux.* Un mois après, les comédiens étant à la cour, & ne ſçachant quelle petite piece donner, riſquerent cette comédie. Louis XIV, qui étoit naturellement ſérieux, fut frappé de la maniere dont les ridicules des juges & des plaideurs étoient ſaiſis ; il y fit de grands éclats de rire ; & la cour, qui n'eut pas beſoin de complaiſance pour l'imiter, confirma, par ſes applaudiſſements, le jugement que Moliere avoit porté de cette comédie.

Les comédiens partirent de Saint-Germain à onze heures du ſoir. A peine furent-ils arrivés à Paris, qu'ils coururent annoncer à l'auteur le ſuccès ineſpéré de ſa piece. Racine logeoit alors à l'hôtel des Urſins ; trois carroſſes après minuit dans une rue où l'on n'en avoit jamais tant vu enſemble, réveillerent tous les

voiſins : on ſe mit aux fenêtres. Comme on vit que ces carroſſes étoient arrêtés à la porte de Racine, on ne douta point qu'on ne vînt l'enlever pour avoir mal parlé des magiſtrats dans ſa comédie. Le lendemain tout Paris le crut à la conciergerie. Ce qui contribua beaucoup à faire croire cette chimere, c'eſt qu'effectivement un vieux conſeiller des requêtes s'étoit plaint hautement de la liberté que Racine avoit priſe de railler les juges en plein théâtre.

Racine n'eſt point l'inventeur de ce genre ſingulier de comédie, qui n'a point encore été imité par aucun de nos auteurs ; les Guêpes d'Ariſtophane lui en ont fourni le modele. Avant de donner le précis de cette piece, il n'eſt peut-être pas inutile de faire connoître en peu de mots cet auteur, appellé *le comique par excellence*, parce qu'il porta chez les Grecs la vieille comédie à ſa perfection. Platon, ſon contemporain, lui donne les plus grands éloges ; il dit même que les graces, cherchant un aſyle digne d'elles, l'avoient trouvé chez Ariſtophane. Plutarque, qui vivoit plus de cinq ſiecles après lui, en parle d'une

maniere tout à fait différente ; il prétend que ſes ouvrages ſont moins faits pour les honnêtes gens que pour la vile populace, ou des hommes ſans mœurs & perdus de débauches. A ne juger du génie d'Ariſtophane que ſur les ouvrages qui nous reſtent de lui, on peut très-bien aſſurer que ſon fiel eſt amer, que ſes plaiſanteries ſont ſanglantes & indignes d'un honnête homme, que ſes portraits ſont des ſatyres cruelles, & ſes ſaillies des jeux de mots bas & burleſques. Ce qu'on peut dire pour ſa juſtification, c'eſt qu'ayant écrit dans un temps où les loix avoient abandonné la ſcene comique à la licence la plus effrénée, la néceſſité où il ſe trouva de plaire à un peuple vain, jaloux, inconſtant & railleur, doit faire excuſer les moyens dont il s'eſt ſervi pour y réuſſir.

PRÉCIS DES GUÊPES

D'ARISTOPHANE.

PHILOCLÉON eſt un juge à qui la manie de vouloir toujours juger, & ſurtout condamner, a fait tourner la tête. Ses folies ont déterminé Bdélycléon ſon fils à le faire garder par ſes eſclaves. Les autres juges, déguiſés en guêpes, arrivent ſur la ſcene dans l'attirail le plus groteſque; ſurpris de ne point voir avec eux Philocléon, ils l'appellent par leurs cris. Ce juge inſenſé leur apprend, par les fentes de ſa porte, qu'il eſt retenu priſonnier par ſon fils. Ses confreres lui conſeillent de s'échapper pendant que ſon fils dort, ils lui ſuggerent même des expédients dont il profite. Bdélycléon apprend que ſon pere eſt deſcendu par la fenêtre, il accourt après lui, ſuivi de ſes eſclaves. Ceci donne lieu à un combat riſible entre les juges & les valets du fils de Philocléon, & à un très-grand nombre de traits ſatyriques qui font tout le plaiſant de cette ſcene. Bdélycléon eſt con-

traint de ſe juſtifier ſur les violences qu'il fait à ſon pere; il prétend que c'eſt pour le rendre plus heureux qu'il veut l'empêcher d'aller juger. Cette diſcuſſion ſe convertit en une eſpece de plaidoyer; le pere exalte les avantages de ſa profeſſion, le fils combat ſes raiſons par des raiſons plus fortes, enfin le chœur lui donne gain de cauſe. Philocléon, convaincu que ſa profeſſion n'eſt pas auſſi excellente qu'il ſe l'étoit perſuadé, n'en eſt pas plus diſpoſé à renoncer à ſa manie de juger. Le fils lui propoſe de la ſatisfaire ſans ſortir de chez lui; le pere, après quelques éclairciſſements, y conſent. Dans le même inſtant on crie après un chien qui emporte un fromage de Sicile; Philocléon ſaiſit cette occaſion pour exercer l'office de juge. Deux chiens paroiſſent, l'un eſt accuſateur, l'autre ſe défend. Bdélycléon ſe fait l'avocat du chien accuſé; il commence par un exorde ſérieux & comique, & continue ſur le même ton, en imitant ſans doute quelqu'orateur du temps. Le juge demande les témoins; ce ſont les uſtenſiles de la cuiſine; enfin on préſente au juge les petits du coupable: Philocléon feint d'être attendri, il de-

mande cependant le vaſe de condamnation; mais trompé par celui qui le lui apporte, & qui lui donne l'un pour l'autre, il abſout le coupable en croyant le condamner. Honteux & déſeſpéré de ſa mépriſe, il en demande pardon aux dieux, & renonce à ſa profeſſion. Philocléon s'abandonne enſuite aux excès de la débauche la plus crapuleuſe, & devient enfin un criminel digne des châtiments qu'il prononçoit contre les autres.

Ce tiſſu n'eſt qu'une ſatyre allégorique contre le gouvernement d'Athenes. Il n'y a pas un trait, preſque pas un mot dans cette piece, qui ne ſoit une alluſion aux plus illuſtres perſonnages de la Grece. La ſatyre qui n'eſt que perſonnelle, perd tout ſon mérite, lorſque ceux qui en ſont l'objet n'exiſtent plus. Racine n'a point imité cette licence d'Ariſtophane; il s'eſt contenté de prendre le caractere du juge entêté de ſa profeſſion : il a cru que ce caractere, préſenté avec de certains ménagements, pourroit paroître auſſi ridicule à Paris qu'il l'avoit paru à Athenes.

ACTEURS.

Dandin.

On trouve dans Rabelais un *Perrin Dandin qui appointoit*, dit-il, *plus de procès, qu'il n'en étoit vuidé dans tout le palais de Poitiers.* Pantagruel, *liv. III. chap. 39.*

REMARQUES SUR LES PLAIDEURS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MA foi, ſur l'avenir bien fou qui ſe fiera : &c.]

Le ridicule des gens qui ne parlent que par proverbes, n'étoit point échappé à Cervantes, non plus qu'à Moliere. Ce ſtyle eſt aſſez commun parmi le petit peuple, chez qui les proverbes tiennent lieu d'érudition. Les Picards, ſur-tout, ſont pour l'ordinaire ſententieux.

Tous les jours le premier aux plaids, & le dernier ; &c.]

Aux plaids. Vieux mot qui ſe diſoit pour *audiences*, & dont on ſe ſert encore dans quelques provinces.

Dans les Guêpes d'Ariſtophane, Xanthias,

l'un des eſclaves de Bdélycléon, rend le même compte du caractere de ſon maître : *il a tellement*, dit-il, *la manie de juger, qu'il eſt déſolé s'il n'eſt pas arrivé le premier au tribunal.*

Il s'y ſeroit couché ſans manger & ſans boire.]

Dans toutes les éditions antérieures à celle de 1760, on trouve :

Il y ſeroit couché ſans manger & ſans boire.

Il y ſeroit couché n'eſt pas françois, *pour ſignifier*, il y auroit paſſé la nuit. *On dit en des ſens très-différents*, coucher & ſe coucher. *Le premier eſt tantôt actif, tantôt neutre, & prend toujours l'auxiliaire* avoir. *Le ſecond eſt réciproque, ou neutre, ou paſſif, & prend l'auxiliaire* être.

Cette note de M. l'abbé d'Olivet porte ſur un principe très-vrai, mais nous croyons qu'ici la faute regarde plutôt l'imprimeur que le poëte.

Il veut, bon gré, malgré,
Ne ſe coucher qu'en robe, & qu'en bonnet quarré.]

Xanthias dit de même de Philocléon, qu'*il s'étoit pluſieurs fois endormi contre les colonnes où ſe rendoient les jugements, & qu'il y reſtoit attaché comme l'huître à ſa roche.*

Il fit couper la tête à ſon coq, de colere, &c.]

Cette plaiſanterie eſt priſe mot pour mot d'Ariſtophane ; mais elle eſt ici rendue ſi naturellement, qu'on la croit originale :

N'ayant entendu chanter ſon coq que ſur le ſoir, il ſoutint qu'un coupable avoit ſéduit cet

animal pour l'éveiller plus tard que de coutume. Guêpes d'Ariſtophane.

Pour s'échapper de nous, Dieu ſçait s'il eſt alegre.]

Ariſtophane fait faire à Xanthias le récit le plus plaiſant des moyens que Philocléon a mis en œuvre pour tromper la vigilance de ſes ſurveillants. Il lui fait dire que Philocléon a fait entrer dans la muraille des eſpeces de piquets, *& qu'il ſaute de l'un à l'autre comme un geai.* Cette idée reparoît ailleurs ſous une autre forme; le poëte ſuppoſe ce vieillard attaché ſous le ventre d'un âne, & ſuſpendu, comme Ulyſſe au bélier du Cyclope.

Dormons.]

Ce monologue paroît trop fait pour inſtruire le ſpectateur; il n'eſt point naturel que Petit-Jean tienne ſeul tous ces diſcours.

SCENE II.

PRÉSENTE ta requête
Comme tu veux dormir.]

Du temps de Racine, il y avoit, dit Louis Racine, un préſident ſi amoureux de ſa profeſſion, qu'il l'exerçoit dans ſon domeſtique. Quand ſon fils lui demandoit un habit neuf, il répondoit gravement, *préſente ta requête*; & quand le fils avoit préſenté ſa requête, il y répliquoit par un *ſoit communiqué à ta mere.*

SCENE III.

Je ſuis ſeul ici.
Voilà mes guichetiers en défaut, dieu merci.]

Un juge, dont la fureur eſt de toujours *juger*, ne doit point ſe ſervir d'autres termes que de ceux du barreau. S'il eſt gardé, ce n'eſt que par des *guichetiers*; ſi on le quitte un moment, ces *guichetiers* ſont *en défaut*, il ne veut point *leur donner* le *temps* de *comparoître*; & s'il *ſaute par la fenêtre*, ce n'eſt que pour s'*élargir* & mettre les parties *hors de cour*.

Oh, Monſieur! je vous tien.]

Il faudroit une *s* au mot *tien*, c'eſt une licence dont ſe ſervoient jadis les poëtes; nous ne voyons pas la raiſon pour laquelle on n'oſeroit plus la prendre. On ſupprime encore très-bien l'*s* dans je *crois*, je *vois*, &c. pourquoi ne le feroit-on pas auſſi bien dans les autres verbes?

SCENE IV.

Que de ſacs! Il en a juſques aux jarretieres.]

Ariſtophane repréſente de même les juges d'Athenes chargés de ſacs & de procès: *O mon cher petit ſac! ne m'étois-tu donc qu'un vain ornement?*

A l'audience.]

Il n'eſt pas beſoin de relever l'excellence de cette plaiſanterie.

Vous n'avez tantôt plus que la peau ſur les os.]

Le juge, dans la comédie des Guêpes, exagere lui-même *ſa maigreur* d'une maniere très-comique; car eſſayant de ſe ſauver par la cheminée du four, comme on lui demande, *qui va là?* il répond: *je ſuis la fumée qui ſort.*

Chacun de tes rubans me coûte une ſentence.]

On portoit encore des *rubans* au temps de Racine; c'étoit un reſte de l'ancien habillement déchiqueté. Aujourd'hui les comédiens ſubſtituent au mot de *rubans* celui de *boutons.*

Hé, Dandin, mon ami,
Regarde dans ma chambre, & dans ma garderobe;
Les portraits des Dandins. Tous ont porté la robe;
Et c'eſt le bon parti.]

Le caractere de ce juge amoureux de ſa profeſſion, comme la plus lucrative de toutes, eſt entiérement pris dans les Guêpes d'Ariſtophane.

Elle eût du buvetier emporté les ſerviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.]

Racine, en cet endroit, avoit en vue Madame Tardieu, femme d'un lieutenant criminel, célebre par ſon avarice, & par le portrait qu'en a tracé Boileau dans ſa dixieme ſatyre:

L'un & l'autre dès-lors vécut à l'aventure,
Des préſents, qu'à l'abri de la magiſtrature,

Le mari quelquefois des plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la femme aux voiſins eſcroquoit.

on prétend en effet que Madame Tardieu avoit *pris quelques ſerviettes chez le buvetier.*

Fermez porte, fenêtre;
Qu'on barricade tout.]

Fermez, dit Bdélycléon à ſon eſclave, *la fenêtre, les volets; barricadez tout.* Guêpes d'Ariſtophane.

SCENE V.

L'UN veut plaider toujours, l'autre toujours juger.]

Le caractere du juge eſt d'Ariſtophane; celui du plaideur eſt de l'invention de Racine, qui couvre par-là du même ridicule & la manie des procès, & l'entêtement de les juger.

Sans plaider le curé, le gendre & le notaire.]

Plaider quelqu'un, ſtyle de chicane. Dans la converſation, auſſi bien qu'en écrivant, il faut dire *plaider contre quelqu'un.*

Inviſible & dolente.]

Dolente vouloit dire autrefois *triſte, affligée;* aujourd'hui ce mot ne ſignifie plus qu'une perſonne *langoureuſe, inanimée.*

Elle voit diſſiper ſa jeuneſſe en regrets,
Mon amour en fumée, & ſon bien en procès.]

Comment un *amour* peut-il ſe *diſſiper en fu-*

mée ? Cette métaphore ſeroit plus ſupportable, ſi Racine avoit mis *mes feux.*

Pour que le mot *diſſiper* convînt à tous les ſubſtantifs, il auroit fallu le faire précéder de *ſe ;* alors on pourroit dire, *elle voit ſa jeuneſſe ſe diſſiper en regrets, mon amour en fumée, & ſon bien en procès.*

Ses rides ſur ſon front gravoient tous ſes exploits.

Tout le monde ſçait que ce vers eſt parodié du Cid, & que Corneille trouva fort mauvais qu'un jeune homme ridiculiſât ainſi ſes vers. Corneille avoit raiſon, la parodie eſt le mérite aiſé des petits eſprits. Racine fut ſéduit, ſans doute, par l'exemple d'Ariſtophane, qui ne ménage point les beaux endroits d'Euripide, lorſqu'il peut les traveſtir d'une maniere plaiſante.

Et ſi dans la province
Il ſe donnoit en tout vingt coups de nerf de bœuf,
Mon pere, pour ſa part, en embourſoit dix-neuf.

Cette plaiſanterie eſt due à Rabelais. Il dit d'un ſemblable perſonnage :

Si en tout le territoire n'étoient que trente coups de bâton à gagner, il en embourſoit toujours vingt-huit & demi.

SCENE VI.

Qu'on ne laiſſe monter aucune ame là haut.]

Aucune ame. eſt du ſtyle familier ; *ame* eſt pris ici pour *perſonne.*

Si ſon clerc vient céans, fais-lui goûter mon vin.]

Tout ce que dit Chicaneau eſt la peinture la plus parfaite d'un plaideur, & Racine n'a cru pouvoir mieux le déſigner, que par le nom qu'il lui a donné. C'étoit alors l'uſage de jouer ſur le mot dans les noms des perſonnages qu'on mettoit ſur la ſcene : on appelloit un procureur *Monſieur Brigandeau*, une uſuriere *Madame la Reſſource :* cette maniere eſt maintenant abandonnee aux parades de la foire.

SCENE VII.

Si pourtant, j'ai bon droit.]

On peut remarquer que le *ſi* avec *pourtant* n'eſt plus d'uſage. Racine a encore employé cette expreſſion, *acte II. ſcene XI.*

Si, pourtant ;
Sur toute cette affaire, il faut que je le voie.

De dits, de contredits, enquêtes, compulſoires, &c.]

On demandera peut-être comment Racine avoit ſçu tous ces termes de barreau ? Ce fut

M. de Brilhac, conſeiller au parlement de Paris, qui les lui apprit.

Deux bottes de foin cinq à ſix mille livres !]

Ce trait paroît un peu outré, il n'eſt pas cependant ſans exemple ; il eſt rapporté dans l'éloge hiſtorique de M. Boivin, qu'il ſoutint un procès pour une redevance de vingt-quatre ſols, dont il prétendoit qu'une maiſon qu'il avoit achetée devoit être exempte. Ce procès, qu'il perdit, dura douze ans, & lui coûta douze mille livres de frais.

Un arrêt, par lequel, moi vêtue & nourrie,
On me défend, Monſieur, de plaider de ma vie.]

Ariſtophane fait dire à Philocléon, dans les Guêpes :

Mon fils, ô citoyens ! ne peut ſouffrir que je juge ; il ne me permet pas de faire le moindre mal dans Athenes : au ſurplus, il s'offre à me faire paſſer ma vie dans les feſtins ; mais je n'ai garde d'en paſſer par des conditions ſi dures.

Hé, quelque ſoixante ans.]

Dans la converſation, on ſe ſervoit jadis de *quelque* pour *environ.*

Je ne veux point être liée.]

Boileau avoit été témoin d'une ſcene pareille ; il conſeilla à Racine de s'en ſervir, & Racine en profita : voici le fait, rapporté par Broſſette dans ſes remarques ſur Boileau.

La comteſſe de C***, plaideuſe de profeſſion, paſſoit toute ſa vie dans les procès. Le parle-

ment de Paris, fatigué de ſon obſtination à plaider, lui défendit d'intenter aucun procès ſans l'avis, par écrit, de deux avocats qu'on lui déſigna. Cette interdiction de plaider la mit dans une fureur inconcevable. Après avoir laſſé de ſon déſeſpoir les juges, les avocats & ſon procureur, elle alla renouveller ſes plaintes à M. Boileau le greffier, frere de Deſpréaux, chez qui ſe trouva par haſard M. L***, neveu de Meſſieurs Boileau. Cet homme, qui croyoit avoir trouvé l'occaſion de ſe rendre utile, s'aviſa de donner des conſeils à cette plaideuſe : elle les écouta d'abord avec avidité ; mais, par un mal entendu qui ſurvint entr'eux, elle crut qu'il vouloit l'inſulter, & l'accabla d'injures.

La premiere fois qu'on joua les Plaideurs, l'actrice qui repréſentoit la comteſſe de Pimbeſche, prit un habit couleur de roſe ſeche, & ſe mit un maſque ſur l'oreille ; c'étoit l'ajuſtement ordinaire de la comteſſe de C***. Il étoit permis au poëte de prendre le caractere de cette plaideuſe, mais l'actrice étoit très-condamnable. On ne doit, dans la comédie, déſigner ni le nom ni la figure de perſonne. La comédie eſt un bal maſqué, où il eſt permis de ſe reconnoître réciproquement, mais où il eſt défendu de nommer les maſques.

Je ne la ſerai point.]

Quoi qu'en diſe Louis Racine, il faut *je ne le ſerai point*. Lorſqu'on demande à une femme, *êtes-vous veuve ?* elle doit répondre, *je la ſuis.*

Mais ſi on lui demande *ſi elle eſt jeune, ſi elle eſt contente*, elle doit dire *je le ſuis.* C'eſt une regle certaine, l'article *la* ne ſe met que pour les ſubſtantifs, & l'article *le* pour les adjectifs.

Pour contredire cette regle, Louis Racine ſe fonde ſur un exemple de la Théodore de Corneille, qui étant accuſée d'être chrétienne, répond : *Oui je la ſuis.* Mais peut-on juſtifier une faute par une autre ?

Que n'ai-je des témoins !]

Cette ſcene eſt très-plaiſante par la vivacité du dialogue. Le ridicule des plaideurs eſt ſaiſi avec tant de naturel & de vérité, que cette diſpute doit faire rire & le peuple & les honnêtes gens.

ACTE II.

SCENE III.

COMMENT ! *c'eſt un exploit que ma fille liſoit ?*]

Cette mépriſe eſt plaiſante. *Liſoit*, qu'on prononce maintenant comme *liſait*, rime ici avec *exploit ;* cette rime étoit bonne alors, parce qu'on prononçoit différemment.

Viens, mon ſang, viens, ma fille.]

Ceci eſt encore une parodie du Cid. Dom Diegue dit à ſon fils :

Viens, mon ſang, viens, mon fils, viens réparer ma honte.

Acte I. ſcene VIII.

SCENE IV.

RENDEZ-LES *moi plutôt.*]

Cette réponſe eſt plutôt d'un avare que d'un homme qui aime les procès.

Suffit qu'ils ſoient reçus,
Je ne les voudrois pas donner pour mille écus.]

Cette ſcene de l'huiſſier nous paroît imitée de la ſcene IV du Ve acte du Tartuffe, qui

précéda d'une année la piece de Racine. La ſcene de celui-ci a quelque choſe de plus comique, en ce que Chicaneau exécute ſur le porteur de la ſommation une vengeance qu'Orgon & Damis ne font que deſirer.

SCENE V.

Si j'en connois pas un, je veux être étranglé.]

La négation *pas* eſt inutile.

SCENE VI.

Vous riez? Écrivez qu'elle a ri.]

Ce trait eſt un des plus charmants de la piece. Avoir ſçu jetter de pareils agréments ſur une ſcene d'interrogatoire, prouvoit chez Racine une imagination très-fleurie & très-enjouée.

Répondez à votre aiſe.
On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaiſe.]

Louis Racine prétend que Léandre, déguiſé en commiſſaire, fait exprès la faute de *pas* mis avec *rien*. Cette apologie eſt d'autant plus puérile, que Léandre parle toujours correctement dans tout le reſte de cette ſcene. N'étoit-il pas plus naturel d'avouer que le poëte avoit fait une faute?

Avez-vous déchiré ce papier ſans le lire ?]

La maniere dont Léandre interroge ſa maîtreſſe, & celle dont Iſabelle lui répond ſans détromper ſon pere, eſt du meilleur comique & digne de Moliere.

SCENE VII.

Il me redemandoit ſans ceſſe ſes épices,
Et j'ai tout bonnement couru dans les offices
Chercher la boîte au poivre.]

Cela s'appelle jouer ſur le mot; ce n'eſt guere la coutume de Racine. Cette plaiſanterie, qui eſt une pointe, nous paroît calquée ſur une mauvaiſe épigramme de Saint-Amand, ſur l'incendie du palais:

Certes l'on vit un triſte jeu,
Quand à Paris dame Juſtice
Se mit le palais tout en feu,
Pour avoir trop mangé d'épice.

SCENE VIII.

Allez lui demander ſi je ſçais votre affaire.]

Trait d'ingénuité échappé ſans doute à plus d'un homme en place.

Tais-toi ſur les yeux de ta tête.]

Sorte de pléonaſme plaiſant, qui ſent aſſez la maniere de Plaute. Il eſt devenu proverbe.

SCENE XI.

Tout ce qu'il dit ſont autant d'impoſtures.]

Il y a dans ce vers une petite faute de grammaire qu'il faut remarquer. *Tout* au ſingulier, quoique mot collectif, ne demande pas après lui le pluriel.

Parlez toujours, je vous entends tous trois.]

S'ils parlent tous trois à la fois, comment pourra-t-il les entendre ?

Ce vers nous rappelle une épigramme de Baraton :

Huiſſiers, qu'on faſſe ſilence,
Dit, en tenant audience,
Un préſident de Beaugé ;
C'eſt un bruit à tête fendre :
Nous avons déjà jugé
Dix cauſes ſans les entendre.

SCENE XIII.

Acheve, prends ce ſac, prends vîte.]

Dandin dit, *acheve* & *prends ce ſac*, du ton dont le pere de Rodrigue dit au comte de Gormas :

Acheve, & prends ma vie.
Act. I. ſcen. VI.

C'eſt encore une parodie du Cid.

Si vous êtes preſſé de rendre la juſtice.]

Dans Ariſtophane, Bdélycléon eſſaie de même de perſuader à ſon pere de renoncer à la manie qu'il a de juger. *Ceſſez*, dit-il, *d'aller prononcer des jugements ; ou, puiſque vous y attachez tant de plaiſir, bornez-vous à être le juge de vos domeſtiques.*

Condamnez-le à l'amende ; ou, s'il le caſſe, au fouet.]

Voilà, dit M. l'abbé d'Olivet, *le ſeul exemple qui reſte dans tout Racine, d'un* le, *pronom relatif, mis après ſon verbe, & devant un mot qui commence par une voyelle :* condamnez-le à l'amende. *Encore faut-il obſerver que cela ſe trouve dans une comédie. Mais dans les premieres éditions de ſa Thébaïde & de ſon Alexandre, il y en avoit cinq ou ſix autres exemples..... Racine a ſenti que l'éliſion de cet article* le *bleſſoit entiérement l'oreille.*

Dans Ariſtophane, Bdélycléon indique de même à ſon pere les délits particuliers qui pourront être la matiere de ſes jugements : *S'il arrive*, dit-il, *que votre ſervante ouvre votre porte à votre inſçu, vous lui ferez porter la peine de ce crime.*

C'eſt quelque choſe. Encor paſſe quand on raiſonne : Et mes vacations, qui les paîra ? Perſonne ?]

Je me rends à ces raiſons, dit Philocléon, *mais tu ne dis point qui paiera mes honoraires ? Je m'en charge*, répond le fils. *A la bonne heure*, reprend le pere. Guêpes d'Ariſtophane.

SCENE

SCENE XIV.

ARRÊTE, arrête, attrape.]

Chez Ariſtophane, le chien ne vole point un chapon, mais un fromage : le poëte introduit pour cela un eſclave, qui ſe contente de peſter après cet animal, ſans ſe mettre en peine de courir après lui : *Hélas !* dit-il, *pourquoi nourrir un pareil chien ?* Le tour qu'a pris Racine eſt infiniment plus vif.

Tout eſt perdu... Citron...
Votre chien... vient là-bas de manger un chapon.]

Le même déſordre, & par conſéquent le même art regne dans le récit grec :

Eſt-ce que Labès.... tout à l'heure.... votre chien... n'a pas mangé un fromage entier de Sicile ?

Rien n'eſt ſûr devant lui ; ce qu'il trouve il l'emporte.]

Ce vers eſt une parodie de deux autres de Malherbe dans l'ode à Henri IV. où ce poëte dit, en parlant d'un fleuve :

Rien n'eſt ſûr en ſon paſſage,
Ce qu'il trouve il le ravage.

Bon ! voilà pour mon pere une cauſe.]

A peine Dandin a-t-il conſenti à la propoſition que ſon fils lui fait de juger, qu'il s'en préſente une occaſion.

Dans le poëte grec, le fils de Philocléon

profite de la même circonſtance : il n'eſt pas plutôt inſtruit du vol commis par ſon chien, qu'il prend le parti *de dénoncer ce crime à ſon pere.*

Il faut, de part & d'autre, avoir un avocat.]

C'eſt d'Ariſtophane que Racine a pris encore cette idée.

Vous en ferez, je crois, d'excellents avocats; Ils ſont fort ignorants.]

Ces contre-vérités ſentent le ſel attique & la maniere d'Ariſtophane. La comédie du *Méchant* offre pluſieurs traits de cette eſpece ; & ſur-tout celui où Cléon ſe promet qu'une noirceur qu'il médite, produira un effet

Bien ſcandaleux, bien bon.

Hé! l'on te ſoufflera.]

Racine a fait ici quelques retranchements. On liſoit d'abord :

PETIT-JEAN.

Je vous entends, oui. Mais d'une premiere cauſe,
Monſieur, à l'avocat revient-il quelque choſe?

LÉANDRE.

Ah, fi ! garde-toi bien d'en vouloir rien toucher ;
C'eſt la cauſe d'honneur, on l'achete bien cher.

On ſeme des billets par toute la famille;
Et le petit garçon, & la petite fille,
Oncle, tante, couſins, tout vient, juſques au chat,
Dormir au plaidoyer de Monſieur l'avocat.

DANDIN.

Allons nous préparer. *&c.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Et dans une pourſuite à vous-même contraire....]

Racine a ſupprimé les vers ſuivants, qui ſe trouvent dans la premiere édition. Il y avoit d'abord :

Et dans une pourſuite à vous-même funeſte,
Vous en voulez encore abſorber tout le reſte.
Ne vaudroit-il pas mieux, ſans ſoucis, ſans chagrins,
Et de vos revenus régalant vos voiſins,
Vivre en pere jaloux du bien de la famille,
Pour en laiſſer un jour le fonds à votre fille;
Que de nourrir un tas d'officiers affamés,
Qui moiſſonnent les champs que vous avez ſemés;
Dont la main, toujours pleine, & toujours indigente,
S'engraiſſe impunément de vos chapons de rente ?
Le beau plaiſir d'aller, tout mourant de ſommeil,

A la porte d'un juge attendre ſon réveil ;
Et d'eſſuyer le vent qui vous ſouffle aux oreilles,
Tandis que Monſieur dort, & cuve vos bouteilles !
Ou bien, ſi vous entrez, de paſſer tout un jour
A compter, en grondant, les carreaux de ſa cour.
Hé ! Monſieur, croyez-moi, quittez cette miſere.

CHICANEAU.

Vraiment, vous me donnez un conſeil ſalutaire, *&c.*

SCENE III.

MESSIEURS, quand je regarde avec exactitude
L'inconſtance du monde, & ſa viciſſitude, &c.]

Ce début eſt beaucoup plus ſimple dans la comédie des Guêpes, parce que les loix d'Athenes ne permettant point aux orateurs de s'écarter de leur ſujet, ils ne pouvoient tomber dans le défaut que Racine reproche aux avocats de ſon temps.

Je ſuois ſang & eau, pour voir ſi, du Japon.]

Ne peut-on pas obſerver qu'il y a un hiatus dans cet endroit ; comme plus bas, *tant y a*, &c ?

Et vous, venez au fait. Un mot
Du fait.

Allusion à une anecdote du temps de Racine. Un avocat chargé de défendre la cause d'un homme, sur le compte duquel on vouloit mettre un enfant, se jettoit à dessein dans des digressions tout à fait étrangeres à son sujet. Le juge ne cessoit de lui dire, comme fait ici Dandin : *Au fait, avocat, au fait. Un mot du fait.* Celui-ci, impatienté de la leçon, termina brusquement son plaidoyer, en disant : *Le fait est un enfant fait ; celui qu'on dit l'avoir fait, nie le fait. Voilà le fait.*

Serez-vous long, avocat, dites-moi ?]

Le premier président du parlement de Paris demanda un jour à l'avocat Montauban, *s'il seroit long ;* l'avocat répondit : *oui. Du moins,* dit le premier président, *vous êtes de bonne foi.*

Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable ; &c.]

Racine a parodié ici un plaidoyer du célebre Patru, qui, dans la cause d'un pâtissier contre un boulanger, se servit de l'exorde de Cicéron, dans son oraison *pro Quinctio : QUÆ RES in civitate duæ plurimùm possunt, hæ contra nos ambæ faciunt in hoc tempore, summa gratia & eloquentia ; quarum alteram C. Aquili vereor, alteram metuo,* &c. L'acteur, chargé du rôle de l'Intimé, imitoit, en plaidant, les inflexions de voix des avocats de ce temps là.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.]

Ce vers est un des plus beaux de la Pharsale de Lucain; il signifie: *Les dieux se sont déclarés du parti des vainqueurs, mais Caton étoit du parti des vaincus.*

Aristote, primo, *peri-politicon.*]

Trait de critique qui, selon Louis Racine, fut suggéré à son pere par un discours que fit le chancelier Bellievre à la reine Élisabeth, pour en obtenir la grace de Marie Stuard; l'orateur, après avoir épuisé tous les traits d'histoire qui avoient rapport à son sujet, cite des passages d'Homere, de Platon & de Callimaque. *De Thou, liv. LXXXVI.*

Avocat, il s'agit d'un chapon,
Et non point d'Aristote & de sa politique.]

Ceci est une imitation de l'épigramme XIX. du livre VI. de Martial, que M. de la Monnoye a traduit ainsi:

Pour trois moutons qu'on m'avois pris,
J'avois un procès au bailliage.
Gui, le phénix des beaux esprits,
Plaidoit ma cause, & faisoit rage.
Quand il eut dit un mot du fait,
Pour exagérer le forfait,
Il cita la fable & l'histoire,
Les Aristotes, les Platons.
Gui, laissez là tout ce grimoire,
Et retournez à vos moutons.

Qui ne ſçait que la loi Si quis canis, *digeſte*; De vi, *paragrapho*, *Meſſieurs*, Caponibus.]

Loi imaginaire & ſuppoſée plaiſamment par le poëte, auſſi bien que le paragraphe qu'il intitule *Caponibus*, c'eſt-à-dire, *des chapons*, dont le premier mot eſt cenſé être *Caponibus*. C'eſt une imitation de Moliere dans ſa comédie du Médecin malgré lui :

SGANARELLE.

Hippocrate dit ..... que nous nous couvrions tous deux.....

GÉRONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Dans ſon chapitre ..... des chapeaux.

Acte II. ſcene III.

Témoin trois procureurs, dont icelui Citron A déchiré la robe.]

Témoin n'eſt point un adverbe, mais un ablatif abſolu, *teſtibus his & his*; & non pas *teſte his & his*. Ainſi il eſt plus que probable que Racine avoit écrit *témoins* au pluriel. Cette remarque eſt d'autant plus importante, que ce poëte fait aujourd'hui autorité dans les queſtions ſur la langue, & ſur la pureté de la diction.

L'apologie que Racine fait ici du chien accuſé, a quelque choſe de plus piquant que celle d'Ariſtophane. *C'eſt*, dit-il, *le meilleur chien qui ſe puiſſe voir, excellent gardien de*

troupeaux :.. excellent à chaſſer les loups. Guêpes d'Ariſtophane.

Aux galeres.]

Ce trait eſt auſſi naturel que plaiſant. Si l'on vouloit quelques exemples qui juſtifiaſſent la ſaillie de Racine, on pourroit citer ceux-ci :

Un juge avoit dormi pendant toute une audience, on lui demanda ſon avis, il répondit, en ſe frottant les yeux : *je ſuis de l'avis de Monſieur* * * *, & ce Monſieur n'y étoit pas.

Un autre s'étoit aſſoupi pendant qu'on expoſoit la cauſe d'un homme qui avoit commis un délit dans un pré : *A quoi condamnez-vous*, lui dit-on, *le coupable ? A être pendu*, s'écria-t-il en s'éveillant. *Comment !* lui dit-on, *il s'agit d'un pré..... Qu'on le fauche.*

Dans la comédie des Guêpes, le juge veut pareillement envoyer le chien Labès *aux corbeaux*. C'étoient des poulies auxquelles on ſuſpendoit les eſclaves coupables, les mains attachées derriere le dos, pour leur donner les étrivieres.

Venez, famille déſolée !
Venez, pauvres enfants !]

Autre trait emprunté d'Ariſtophane. C'étoit l'uſage chez les Grecs de faire monter auprès des juges les enfants des perſonnes en faveur deſquelles on plaidoit. L'objet de cette coutume étoit d'émouvoir les juges en faveur des coupables. Quand les juges ſe ſentoient attendris, ils leur diſoient de deſcendre.

Tirez, tirez, tirez.]

Dans Ariſtophane on apporte auſſi les petits chiens au juge, & il ordonne de même qu'on les retire, en diſant à trois différentes repriſes : *deſcendez, deſcendez, deſcendez.*

Voilà bien des enfants réduits à l'hôpital.]

Racine continue la plaiſanterie. Quoiqu'elle ſoit un peu farce, elle n'en produit pas moins un bon effet.

SCENE DERNIERE.

N'AVEZ-VOUS jamais vu donner la queſtion ?]

Il n'eſt donné à perſonne d'enviſager ſa profeſſion du mauvais côté. Dandin s'eſt fait une douce habitude de voir *donner la queſtion ;* ce ſpectacle cruel ne lui paroit qu'un paſſe-temps innocent, qu'une récréation honnête.

Thomas Diafoirus, dans le Malade imaginaire, fait une propoſition de même eſpece à Angélique, en l'invitant à aſſiſter à une diſſection. *Acte II. ſcene VI.*

La fille le veut bien : ſon amant le reſpire.]

M. l'abbé d'Olivet obſerve avec raiſon que le verbe *reſpirer*, pris au figuré, ne s'emploie guere qu'avec la négative. On dit très-bien, *vous ne reſpirez que la guerre, les plaiſirs ;* mais on ne dit pas auſſi bien, *vous reſpirez la guerre, les plaiſirs.*

Allons nous délaſſer à voir d'autres procès.]

Le juge ne pouvoit finir par un trait qui achevât mieux la peinture de ſon caractere.

Le dernier vers de l'Irréſolu eſt auſſi caractériſtique :

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouſer Célimene.

FIN.

EXAMEN
DES PLAIDEURS.

A LA ſuite d'Andromaque, où Racine a fait mouvoir tous les reſſorts du plus grand tragique, on eſt ſurpris de voir la piece des Plaideurs, où l'auteur devient un modele dans la comédie, & s'éleve au deſſus d'Ariſtophane, qu'il s'eſt propoſé d'imiter. Le poëte grec, dans ſa comédie des Guêpes, ne tombe que ſur le ridicule du juge qui veut toujours juger. Racine, pour faire ſortir davantage ce caractere, y a ajouté la manie d'un homme qui croit qu'on ne peut vivre ſans plaider, & la ſottiſe des avocats de ſon temps, qui, dans les plus petites cauſes, faiſoient conſiſter l'éloquence en de grandes phraſes, & en une érudition déplacée. Ariſtophane eſt rempli d'alluſions qu'on ne peut ſentir aujourd'hui. Racine a pris, comme lui, ſes caracteres ſur des originaux de ſon temps qu'on ne connoît plus : mais ſans

ſe permettre la licence de l'auteur grec, il a eu l'art de les mettre dans un jour ſi vrai, que ſes perſonnages ne ceſſeront de paroître ridicules dans tous les temps & dans tous les pays où l'on plaidera & où l'on jugera. Il a emprunté auſſi pluſieurs bons mots d'Ariſtophane, mais il les a adaptés à nos manieres avec une ſi grande adreſſe, qu'en imitant il eſt devenu créateur; ſes perſonnages ne font point un pas, ne diſent pas un mot qui n'ajoute un trait comique à leur caractere. La ſcene entre la Comteſſe & Chicaneau eſt du meilleur comique. Les deux premiers actes ſont très-bien faits, & Moliere ne les auroit pas jugé indignes de lui; mais peut-être le dernier n'y répond-il pas: peut-être le dénouement eſt-il plus néceſſaire que vraiſemblable, & heureuſement imaginé: peut-être les petits chiens ſont-ils une charge trop baſſe. Cependant on conviendra avec nous qu'ils n'en ſervent pas moins à achever la peinture du ridicule des juges. L'intrigue amoureuſe, qui eſt peu de choſe en elle-même, eſt conduite d'une maniere très-comique, & eſt liée à l'action principale avec beaucoup d'adreſſe.

Le plaidoyer des deux avocats eſt d'autant plus plaiſant, qu'il étoit très-difficile qu'il le fût.

Le ſtyle de cette piece eſt facile, naturel, élégant, correct & plein de ſaillies; le dialogue joint, à la vivacité la plus agréable, la vérité la plus frappante. Enfin nous croyons pouvoir appliquer, avec Louis Racine, à l'auteur des Plaideurs, ce qu'il a dit lui-même de Corneille qui avoit donné le Menteur: *Il étoit capable, quand il vouloit, & de deſcendre & de s'abaiſſer juſqu'aux plus ſimples naïvetés du comique, où il étoit encore inimitable.*

Fin du tome premier.

59605905

8×25
3 mm